

Bertrand Lagrange

Nouvelles longues

2022-2023, Bertrand Lagrange, auteur

blam@gmx.fr – 06 86 12 19 07

Table des matières

Les Trois Monts.....	3
La frontière.....	49
Massif.....	95
Les heures sauvages.....	116
Triple face.....	122

Les Trois Monts

1. Retour en terre inconnue

J'avais tenu à venir seule jusqu'ici. Le train me laissa en gare de Poitiers, puis un bus me conduisit jusqu'à Saint Bandolph, à moins de sept kilomètres des Trois Monts. J'achevai mon voyage à pied, à la nuit tombante.

Depuis le coteau de Margerie, le point culminant du canton, on apercevait chacune des trois anciennes fermes familiales, avec leurs murs identiques en pierres blanches, leurs toits pareillement plats, recouverts des mêmes tuiles ocre et arrondies. Chaque bâtisse dominait la même rivière, qu'on appelait ici indistinctement la Longue ou la Sombre, deux de ses attributs bien réels.

Je basculai sans tarder dans l'ombre du vallon situé entre les propriétés de Mont Chardon et de Mont Afrique. Je suivis sans le voir le minuscule ruisseau qui glougloutait sous une étouffante masse végétale. Plus bas, il se jetait dans la Sombre.

Je franchis ce ruisseau invisible par un petit pont de bois vermoulu. Je me trouvai désormais à l'aplomb de Mont Chardon, la plus à l'ouest des trois propriétés. Quelques lacets bien serrés montaient jusqu'au portail principal, aujourd'hui une haute arche en pierre dont les battants avaient depuis longtemps disparu. Elle donnait sur l'obscurité de la cour intérieure de Mont Chardon.

— Salut ma nièce ! Je vois que tu n'a pas oublié le chemin qui mène jusqu'ici...

— Oncle Charles, c'est toi ? Où te caches-tu ?

Il sortit de l'ombre d'un des deux piliers de l'arche. Le bout rougeâtre de sa cigarette roulée – une de celles qu'il fumait du matin jusqu'au soir – grésillait dans l'air encore sec de cette chaude journée d'été.

— Ici ma belle ! Tu vois, je fais désormais partie du décor des Trois Monts, intérieur comme extérieur...

« Et je fais ainsi comme l'ont toujours fait les autres mâles de ma famille », aurait-il pu ajouter.

— En dix ans, tu as eu le temps de t'incruster, cher oncle, ça je n'en doute pas ! Tu ne déprimes pas trop par ici, loin de tes chères montagnes ?

Il a tardé à répondre, manifestement décontenancé par le verbe « incruster », à moins que ce ne fût par l'évocation de ses « chères montagnes ».

— Aussi bizarre soit-il, elles ne me manquent pas du tout. Dans ce trou perdu qui est néanmoins celui de nos ancêtres, je me soigne avec le passé, je vis comme en apesanteur, en quelque sorte

détaché des contingences du temps et de l'espace, et j'y prends goût, crois-moi ! Et toi, deux ans sans venir nous voir, c'est bien long... Comment me trouves-tu depuis tout ce temps ? Changé ?

— Vieilli, comme moi, comme nous tous évidemment, si c'est ça que tu veux entendre ?

— Parfait, c'est exactement ça que je voulais entendre, enfin une banalité ! Bon, on ne va pas attendre que le jour se lève pour aller nous coucher. Suis-moi, je t'ai préparé la grande chambre, au second étage.

— « L'étage des femmes », loin des trois mâles du premier... Je vois que la tradition se maintient ! C'est bien, continuez comme ça, et on vous mettra bientôt tous les trois dans du formol – seulement entre hommes, bien sûr !... J'imagine que je serai seule à l'étage qui m'est tout spécialement dévolu ?

— Il n'y a plus de présence féminine à Mont Chardon, et ce depuis fort longtemps, tu le sais aussi bien que moi, ma très chère nièce. La dernière fut ta grand-mère Léontine, qui s'est littéralement volatilisée peu après la naissance de ton père Henri. Ta mère a supporté mon frère pendant douze années – bel exploit ! –, mais eux et toi habitaient dans la propriété de Mont Roc, alors ça ne compte pas. Quant à moi, je dois être « un peu pédé sur les bords », comme tu aimais si souvent me le répéter lorsque tu étais ado. D'après ta théorie de l'époque, il ne pouvait en être autrement : un célibataire endurci, ayant passé une bonne partie de sa vie dans ce milieu on ne peut plus masculin et viril de la haute-montagne, ne pouvait qu'être homo... Mais bon, chez toi, ma très chère nièce, je sais que l'ironie ne tarde pas à se transformer en aigreur, voire en agressivité : ça non plus ça n'a pas dû changer !...

— Mon pauvre oncle chéri, tu vas bientôt me faire pleurer... Sache que ce que tu nommes « ironie » est de la lucidité de ma part, et c'est tout ! Un truc de femme, ça non plus tu ne peux pas le comprendre, comme tant d'autres choses chez nous ! Peut-être la raison de leur absence par ici, non ?

— « Touché » pour ma part, mais pas encore « coulé ». Et toi, ai-je au moins effleuré la coque blindée de ton navire amiral ?

— Charles, s'il te plaît, ne prends pas tes rêves pour des réalités...

— Quand ma nièce préférée oublie parfois que je suis son « oncle », c'est qu'elle est vraiment en rogne... Je me trompe ?

— Tais-toi un peu et monte, cher ONCLE !

Les deux battants de l'imposante porte d'entrée étaient restés grands ouverts, comme de coutume en été à Mont Chardon. Dans le grand hall, Oncle Charles a écrasé sa cigarette dans un bénitier en pierre grise, rempli de sable mêlé d'une belle collection de vieux mégots jaunis – un bénitier qu'il

avait sans doute dû voler dans l'une des nombreuses petites églises romanes qui faisaient la renommée touristique de la région.

— Toujours cleptomane à ce que je vois ?

— De moins en moins. On se détache des choses matérielles avec l'âge. Tu connaîtras ça, toi aussi ma nièce...

Il gravit le large escalier principal de Mont Chardon en se dodelinant quelque peu, sans doute gêné par ses jambes et ses hanches, déjà percluses d'arthrose malgré sa petite cinquantaine. Tant d'années et de kilomètres d'ascension en montagne les avaient prématurément usées.

— On te prendra bientôt pour un vrai cow-boy, cher oncle ! Tu en as déjà les jambes arquées...

— Je compte sur toi pour m'offrir l'accessoire indispensable du cow-boy, un accessoire qui me manque pourtant cruellement. Ici, on a que ça...

Arrivé sur le palier du second étage, oncle Charles a enlevé ostensiblement son espèce de casque colonial en paille tressée – un modèle de chapeau qu'affectionnait tout particulièrement son père Edmond – puis il s'est fendu d'une courbette exagérément basse.

— Si madame ma nièce Anna veut bien se donner la peine de rejoindre sa chambre aérée depuis ce matin, ainsi que son lit parfaitement fait au carré par son oncle préféré...

— Merci Charles ! Tu sais très bien que j'ai horreur qu'on m'appelle par mon prénom.

— Comme moi je hais que, parfois, tu oublies que je suis ton oncle... Allez, « un partout et balle au centre » comme on dit, et surtout bonne nuit... Chère Anna !

— Tais-toi, sale vieux cow-boy des jungles ! Et retourne vite au premier étage, celui des MÂLES !

Il aurait été tentant de résumer les Trois Monts à son seul chant du coq, celui qui, chaque matin, habitait avec une telle intensité ces quelques instants à la frontière de la nuit et du jour. Le dernier de ces gallinacés – un mâle, là encore – appartenait à Stéphanie et à ses deux parents, Jean et Noémie. Tous les trois étaient nos riches voisins de Mont Afrique, et tous les trois étaient détestés par ceux de ma famille, à savoir Edmond, Charles et Henri, les trois mâles de Mont Chardon.

Jean et Noémie avaient racheté la propriété de Mont Afrique à mon grand-père, voici près de cinquante ans déjà. Leur fille unique, Stéphanie, venait de naître à l'époque, et tous les trois habitaient alors à Paris. Malgré son jeune âge, Jean possédait là-bas, avec son frère aîné, plusieurs agences d'assurance, jusqu'à une vingtaine paraît-il, héritées de leur paternel et disséminées aux quatre coins de la capitale.

Dans un premier temps « les trois parisiens », comme on les appelait ici, vinrent à Mont Afrique uniquement pendant les congés de Jean, puis petit à petit certains week-ends aussi. Il y avait quand

même cinq bonnes heures de route depuis Paris. Jean et Noémie s'étaient définitivement installés ici au moment de leur retraite. Stéphanie les avait rejoints quelques années plus tard, après avoir exercé comme avocat au barreau de Paris. Depuis, elle semblait se contenter de travailler la terre autour de Mont Afrique, c'est-à-dire un vaste potager, un beau verger et une basse-cour bien fournie.

Pour eux trois, leur propriété était donc passée du statut de « résidence secondaire » à celui de « résidence principale », et ce depuis une bonne dizaine d'années déjà. Même s'il avait lui-même signé l'acte de vente, mon grand-père Edmond n'avait jamais accepté leur présence ici, et encore moins depuis qu'ils avaient fait de Mont Afrique leur résidence principale. Il prétendait toujours que Jean et Noémie avaient profité, à l'époque de la transaction, de son « état de faiblesse psychologique », et bien sûr qu'ils bénéficiaient d'un « indécent magot familial », contrairement à lui, l'éternel sans-le-sou... Il faut dire qu'il n'avait jamais travaillé de sa vie, comme tous ses ancêtres issus de la petite noblesse terrienne poitevine, le problème étant que les biens agricoles, ici comme ailleurs, ne rapportaient plus grand-chose aujourd'hui... Ainsi, grand-père vivait en dilapidant peu à peu la « petite fortune familiale », héritée à la mort de son père, à savoir essentiellement des terres agricoles, qu'il tentait de louer ou parfois de vendre à quelques fermiers du coin, tout cela constituant à peu près ses seuls apports pécuniaires.

Pour revenir à Jean et Noémie, mon grand-père ne put évidemment jamais étayer ses pseudo-accusations envers eux, en particulier au sujet de sa santé mentale soi-disant abusée au moment de la vente de Mont Afrique. Fort heureusement, il ne tenta pas non plus de poursuivre judiciairement ses voisins, accusés pourtant au jour le jour de tous les maux du monde...

Depuis tout petit, mon grand-père Edmond souffrait a priori bel et bien d'une forme de maladie mentale, qu'on qualifia tantôt de dépression, tantôt de trouble schizophrénique ou bipolaire à tendance paranoïaque – ça au moins, c'était certain ! –, tout comme ses deux fils d'ailleurs, à savoir mon père Henri et mon oncle Charles, même si, pour ce dernier, il fut toujours bien compliqué de définir ce qui était précisément en lien avec cette mystérieuse pathologie psychiatrique, de ce qui ne l'était pas. Aucun d'eux trois ne se fit soigner sérieusement, à part mon père Henri peut-être, surtout il y a huit ans, parce que maman Cathy ne lui avait pas trop laissé le choix... D'ailleurs, à cette même période, moi aussi j'avais eu le droit à un vague suivi psychiatrique. J'avais tout juste douze ans, et mon traitement était censé se poursuivre, aujourd'hui encore – c'est à vie ces choses-là, surtout dans ma famille ! Mais moi non plus je n'étais pas très sérieuse...

Bref, tout ce petit monde cohabitait aux Trois Monts, et se faisait réveiller tous les matins par le chant du coq de Stéphanie.

— Qui a eu cette putain d'idée saugrenue ?

En même temps que je posai vulgairement ma question, c'est le courrier que j'avais reçu voici une quinzaine de jours que je déposai vigoureusement à une extrémité de la grande table en bois de la cuisine, au rez-de-chaussée de Mont Chardon. À l'autre extrémité de la table trônait mon grand-père Edmond, avec respectivement à sa droite et à sa gauche mon oncle Charles et mon papa Henri.

Tous les trois portaient la même chevelure et la même barbe bien fournies, d'un blanc plutôt éclatant, mais qui virait un peu au jaunâtre par endroits. Ensemble, ils levèrent leurs yeux pareillement bleutés de leurs bols fumants, et c'est grand-père qui dégaina le premier.

— Tu n'as pas vu les signataires, petite sotte ?

— Toujours aussi aimable l'ancêtre ! À ce que je vois, ici, toutes les traditions se maintiennent très bien...

— Sale petite insolente...

— Oh là là, oh là là, on se calme, on respire. Tiens donc, Henri, propose donc quelques-uns de tes petits trésors cachés à ta fille chérie, histoire qu'elle déjeune avec nous, et qu'on puisse ainsi discuter plus tranquillement de tout ça...

— Banania, Nutella, pain viennois, les voilà !

— Toujours aussi poète à ce que je vois, mon cher papa ! Et ça me va plutôt mieux que ta période « Haribo, Ferrero, tête de veau »...

— Ah, ah, ah, c'est pour ça que ma petite-fille restera toujours ma petite-fille ! Elle a l'humour familial dans le sang – « cash » comme disent les jeunes – et c'est très bien ainsi ! Allez, ma petite-fille, sans rancune pour tout à l'heure : pardonne les sauts d'humeur de ton vieux papy tout gâteux, et toujours un peu grognon de si bonne heure... Alors, donc, cette foutue lettre...

— Oui, cette putain de lettre... Chers vieux débris, j'ai évidemment bien vu que vous l'aviez signée tous les trois ! Enfin, pour ce que valent les signatures d'un voleur, d'un moitié-fou et d'un demi-mort, dans l'ordre que vous voudrez !...

— Banania tout chaud, Nutella et pains viennois tout beaux, les voici les voilà !

— Merci papa. Et donc, toi aussi, tu as signé ça, sans m'en parler avant, et sans en parler à maman Cathy non plus ?

— Oh là là, si si, Cathy approuve, et sans réserve, hein papa ?

— Bien sûr ! C'était le rêve de ta maman, tu le sais parfaitement ma petite-fille... Même s'il ne s'est pas concrétisé, du fait notamment de l'énergumène à ma gauche qui prétend être à la fois ton père et mon fils, elle serait absolument ravie que sa fille unique mène à présent à bien un tel projet.

— Surtout, ma très chère nièce, que tu as courageusement suivi exactement les mêmes études que ta maman Cathy, et qu'elle n'en est pas peu fière... BAC professionnel « conduite d'élevage »,

puis BTS « spécialité caprine », le tout avec les félicitations du jury ! Tu vois, malgré l'éloignement physique, ton vieil oncle préféré a suivi ce que tu faisais...

— Cette formation m'a surtout permis de m'éloigner de cette maison de fous, et plus particulièrement au moment où mon cher papou a franchement pété les plombs, et que son couple a alors définitivement volé en éclats ! Ça aussi, maman Cathy doit bien s'en souvenir...

— C'est vrai que Briançon, ma fille, tu ne pouvais pas trouver plus loin d'ici, côté distance s'entend, à part Nice peut-être, si l'on en croit Google Maps... Et encore, c'est plus court en temps, en prenant le TGV jusqu'à Marseille, puis le TER 8603...

— Merci de la précision, fiston, merci bien, mais ne te fais pas trop mal au cerveau non plus ! Donc, cette lettre, et notre proposition à tous les trois, tu en penses quoi ma petite-fille ?

— Hum, intéressant, c'est vrai... Mais faut que je me donne encore quelques jours de réflexion, c'est possible ?

— Rien ne presse ici, on est au rythme campagnard, hein mes fils ?

— Sauf le Banania, il n'est pas bon quand il est froid !...

— Tu as raison, fiston Henri, faut pas gâcher le bon Banania... Et donc le boire quand il est bien chaud...

— Sinon, vous avez conscience tous les trois que j'ai aussi choisi le lycée professionnel de Briançon pour me former à un élevage caprin moins traditionnel que dans les « Deux Chèvres », comme on appelle notre cher département champion toute catégorie de l'élevage ultra industriel ! Pour ma part, j'aspire à quelque-chose de plus biologique, en circuit court et direct, via des marchés de producteurs...

— Oui, oui, c'est tout à fait dans la même veine que ta mère Cathy quand elle s'intéressait à tout cela ! On a bien compris ton orientation, ma petite-fille, et personnellement je te soutiens à fond là-dedans. Et toi, Charles, tu en penses quoi ? Tu ne parles pas beaucoup, ça ne te ressemble pas trop...

— Oh, rien de plus que toi, cher père... Tant qu'on a quelqu'un de la famille dans la propriété de Mont Roc, c'est le plus important, non ? Le bio et tout ce qui va avec, c'est en quelque sorte « la cerise sur le gâteau » !

Silence gêné. Fin des discussions. Début des problèmes ?

2. Trois ans trop tard

Les difficultés pour mettre sur pied une exploitation agricole comme la mienne – puisque c'est ainsi qu'on appelait une ferme de nos jours, et ce depuis que la petite paysannerie avait basculé dans

le grand tout du productivisme industriel et marchand – auraient été bien trop nombreuses à détailler ici... Il suffisait de consulter quelques écrits de la Confédération Paysanne pour en apprendre davantage sur cet édifiant parcours du combattant – français et en réalité surtout européen – visant à faire entrer les nouveaux arrivants dans des cases qui convenaient bien à tout un tas d'acteurs privés et publics : professionnels eux-mêmes déjà en place, mais aussi banquiers et assureurs, grandes marques de l'agroalimentaire et de la distribution, administrations diverses et variées, toutes et tous plus ou moins directement motivés à ce que l'agriculture demeure dans un même moule coïncidant avec leurs intérêts, financiers avant tout.

De mon côté, il m'avait fallu pas moins de trois années pour enfin pouvoir me considérer comme « installée » aux Trois Monts, et plus précisément à Mont Roc, officiellement en tant qu'éleveuse de chèvres, mais aussi productrice et vendeuse de mes propres fromages.

En plus de la donation de son vivant venant de mon grand-père Edmond, avec l'accord indispensable de ses deux fistons, j'avais bénéficié d'un coup de pouce inattendu, en l'occurrence celui de mes trois riches voisins de Mont Afrique, dont les relations nombreuses et haut placées au sein du Crédit Agricole Poitevin m'avaient permis in extremis de débloquer une demande d'emprunt pourtant bien mal engagée. Stéphanie, la fille de Jean et Noémie, s'était un jour montrée particulièrement intéressée par la dimension « bio et locale » de mon installation. Elle avait alors insisté auprès de ses parents pour qu'ils aident « à ce que les choses avancent ». Évidemment, je n'ai jamais rien dit aux trois mâles de Mont Chardon : s'ils apprenaient un jour que leurs voisins tant détestés m'avaient aidée, ils en feraient à coup sûr une jaunisse... Et pourtant, sans l'appui de mes trois voisins de Mont Afrique, mon « exploitation » de Mont Roc n'aurait sans doute jamais vu le jour.

Souvent agacé par les innombrables péripéties administratives et financières de mon installation, oncle Charles qualifiait sans hésiter tout le système agricole français de « vulgaire mafia légalisée par l'État ». Il comparait souvent cette dernière à ce qu'il avait lui-même vécu pendant vingt-cinq ans dans le monde de la montagne, à Chamonix, là où les bureaux des guides et autres écoles de ski, rassemblés sous la houlette de leurs syndicats respectifs, faisaient selon lui peu ou prou la même chose que la Fédération Nationale des Syndicats d'Exploitants Agricoles, à savoir contrôler de A à Z les professionnels : de leur formation initiale et continue jusqu'à leur exercice professionnel, de leur rémunération jusqu'à leurs conditions de départ à la retraite, sujet particulièrement sensible dans ce milieu de travailleurs indépendants pas toujours enclin à laisser la place aux jeunes – il faut dire que personne n'était censé leur imposer quoi que ce soit, « liberté du libéral » oblige... Mais bon, oncle Charles était à n'en pas douter ce qu'on aurait pu appeler un « anarchiste de droite », avec bien sûr quelques tendances vaguement monarchistes – la noblesse, on l'a dans le sang, n'est-ce pas ? –, tout

comme son frère et son père pouvaient l'être, et tout comme pouvaient l'être aussi les mâles des précédentes générations de ma famille, sans doute...

— Il voit tout en blanc ou tout en noir... On l'a toujours connu ainsi ton oncle Charles, et c'est pareil pour ton grand-père Edmond, n'est-ce pas Jean ?

— Oui, Noémie, vous avez parfaitement raison. Ils tenaient par exemple tous les deux exactement le même discours totalement négatif à propos du monde des assurances, que je ne connais pas qu'un peu, soit-dit en passant, pour y avoir travaillé pendant plus de trente-cinq ans... Il faut bien qu'il y ait des règles claires et contraignantes !

— Sinon c'est l'anarchie !

— Vous m'avez ôté le mot de la bouche, chère épouse ! « Anarchie », c'est bien la pire des horreurs qui puisse arriver !...

Ces deux commentateurs d'un autre âge étaient bien sûr mes voisins de Mont Afrique, Jean et Noémie, le fameux couple de retraités venu de Paris, et définitivement installé ici depuis une bonne dizaine d'années. Ils se promenaient sans leur fille Stéphanie, comme d'habitude. Depuis bientôt trois ans que je vivais et travaillais à Mont Roc, je côtoyais presque tous les jours Jean et Noémie, à neuf heures précisément, lorsque je ramenaï mes chèvres aux prés bas, après la traite du matin. Il faut dire que le vieux couple faisait toujours sa petite promenade à la même heure et au même endroit, sur ce chemin vicinal qui marquait la frontière entre les propriétés de Mont Roc et de Mont Afrique, longeant les prés bas sur toute leur longueur, pour finir vers les berges de la Sombre.

Dire de ces deux-là qu'ils étaient de droite serait un doux euphémisme, et à la fois une insulte pour les tenants d'une « certaine droite » qui, contrairement à eux, ne portaient pas volontairement d'œillères les empêchant de voir plus loin que leur « Sainte Trinité – Portefeuille, Loi et Bible ». Je ne leur disais plus grand-chose d'autre que « bonjour et au revoir » mais, malheureusement, eux avaient toujours un truc à me raconter. Oh, rien de bien intéressant, d'ailleurs je n'écoutais plus vraiment. En général, ça portait sur quelques ragots du coin, les décès bien sûr, parfois les festivités religieuses, car tous les deux étaient très croyants, catholiques bien sûr.

Je m'efforçais néanmoins de ne pas entrer dans la confrontation directe. Je connaissais bien assez les incessants coups de gueule et autres montées dans les tours entre eux deux et mes trois mâles asociaux de Mont Chardon, et je ne voulais pas vivre la même chose, c'était tout.

— Allez, je retourne à mes fromages, c'est l'heure. Au revoir Jean et Noémie, et bonjour à votre fille Stéphanie !

— Nous n'y manquerons pas Anna. À très bientôt !

Leur fille Stéphanie, qui habitait en permanence avec eux, demeurait une sorte de mystère. En trois années passées ici, à Mont Roc, je n'avais dû la croiser qu'une dizaine de fois à peine. La

première, elle accompagnait exceptionnellement son père Jean pour sa promenade journalière, remplaçant sa mère Noémie qui était souffrante ce matin-là. La seconde, elle courait une de ses poules, qui s'était échappée vers les prés bas. Je lui avais ouvert la clôture toute neuve destinée à mes chèvres, et elle avait pu récupérer sa bestiole au milieu du troupeau. Ces deux premières fois, nous n'avions échangé que quelques mots, des banalités sur la pluie et le beau temps. La troisième, c'était pour me parler de mon installation. Par le truchement de ses parents, elle avait appris mes difficultés à trouver un crédit, alors elle m'avait promis de voir comment débloquer la situation auprès du Crédit Agricole Poitevin... Et avec quel succès ! Puis plus grand-chose ensuite : à nouveau quelques rares rencontres, toujours des banalités échangées...

Hier, à l'heure de l'habituelle promenade matinale de Jean et Noémie, Stéphanie avait exceptionnellement accompagné ses parents. Pour une fois, ils n'avaient pas monopolisé la parole, laissant leur fille m'annoncer de manière étrangement embrouillée l'arrivée prochaine de quelqu'un de leur famille.

— C'est un cousin éloigné, un petit-cousin, ou plutôt un arrière-petit-cousin de Jean... À vrai dire, je ne sais plus très bien comment on doit l'appeler... Bref, mon père Jean a toujours son frère, de dix ans son aîné. Il habite sur Paris, et il a lui-même trois fils, tous partis vivre à l'étranger. C'est pourquoi on ne les voit guère par ici, pour ne pas dire pas du tout. L'un de ces trois fils, mon cousin germain donc, a eu un fils, qui s'est installé à Paris depuis bientôt deux ans, après un divorce compliqué à Saint Louis, aux États-Unis, où il est né et où il a grandi, et où il s'est marié, avec une américaine bien sûr. Ce couple a eu deux enfants. Enfin, bref, tout le mois de juillet, ce jeune homme divorcé aura la garde, ici en France, de son fils et de sa fille, et il souhaite venir nous voir, pour passer quinze jours à Mont Afrique, « au vert » comme il a dit. Voilà, c'était juste pour vous prévenir de leur arrivée prochaine. Pour une fois, il y aura de la jeunesse aux Trois Monts ! Ce n'est pas plus mal, n'est-ce pas Anna ?

Je ne savais pas trop quoi répondre. J'étais peut-être un peu vexée de ne pas encore entrer dans la case « jeunesse », malgré mes vingt-trois ans. Je n'étais plus une enfant, c'est vrai. Et je ne faisais rien non plus pour en avoir, c'était le moins qu'on puisse dire. Ma vie sentimentale se résumait à quelques « aventures du soir » dans quelques boîtes de nuit plutôt tristounettes des alentours de Saint Bandolph et Poitiers, ou plus souvent à l'issue de quelques réunions syndicales et autres fêtes proposées par la Confédération Paysanne du Poitou, organisation professionnelle locale dans laquelle je m'étais investie, surtout au tout début de mon installation aux Trois Monts. À vrai dire, tous les paysans et paysannes comme moi, travailleurs et travailleuses du « sept jours sur sept », n'avaient pas bien le temps de « conter fleurette »...

En tout cas, l'évocation de ce mystérieux américain venu de Saint Louis, même si c'était avec ses deux enfants, me faisait déjà plus que fantasmer. Ce soir-là, dans mon lit du second étage de Mont Roc – j'avais décidément maintenu la tradition familiale en vigueur à Mont Chardon –, je pensais à lui de bien des façons...

Sitôt après, je me désolais déjà en songeant que je ne savais rien de cet individu, à part qu'il était de la famille de Jean, Noémie et Stéphanie, ces voisins détestés par mes trois mâles de Mont Chardon. Je m'endormis ainsi d'un sommeil plutôt mauvais, avec le visage sévère du vieux propriétaire de Mont Afrique, Jean, à la place de celui de mon bel amant venu d'Amérique... On était fin mai. Dans un peu plus d'un mois et demi, je connaîtrais peut-être son vrai visage.

Mont Roc était la plus à l'est et aussi la plus en hauteur des trois propriétés. Pourtant, ce n'était pas sa position dominante, au sommet d'une sorte de mamelon, qui était à l'origine de son nom. Il venait plutôt de son fameux bout de falaise, à l'inverse tout en bas de la propriété, dans un coude de la Sombre. Et c'était là-bas que je devais retrouver, en tout début d'après-midi, oncle Charles.

Pendant la matinée, les chèvres avaient été traitées, et le travail à la fromagerie achevé. Il était faux de dire qu'une paysanne comme moi manquait d'heures de repos. C'étaient plutôt les jours pleins, sans travail à la ferme, qui lui faisaient cruellement défaut. Ainsi allait la vie auprès des chèvres, et ce que certains appelaient une « vocation » s'apparentait plutôt à une vie de « parent », une vie où les sympathiques têtes blondes n'étaient pas une, pas deux, ni même trois ou quatre, mais bel et bien cinquante-deux très exactement pour ce qui concernait mon modeste troupeau, chacune de ces sympathiques bestioles étant pourvue d'une belle robe marron-noir, d'une paire de petites cornes bien pointues, de proéminentes mamelles à vider impérativement matin et soir sans exception, d'une infatigable panse à remplir d'herbe au même rythme quotidien, et de bien d'autres attributs encore, avec chacun leur lot de contraintes incessantes...

Je me réveillai en sursaut d'une courte sieste vaguement cauchemardesque. Diable, il ne me restait plus que cinq minutes pour me préparer et retrouver oncle Charles à la falaise de Mont Roc. Je fourrai dans mon sac à dos un baudrier, huit dégaines, un descendeur, un mousqueton à vis et une paire de chaussons d'escalade. Oncle Charles devait s'occuper de son propre matériel, ainsi que de la corde commune.

J'ai couru tout le long du chemin descendant vers la Sombre. Après les prés bas, une triple rangée de grands bouleaux blancs masquait la rivière qui coulait au sud des Trois Monts. Une sente de pêcheur suivait le cours d'eau, en rive droite comme en rive gauche. Quelques dizaines de mètres plus en amont, derrière d'épais ronciers, j'arrivai enfin à l'endroit où la Longue opérait un virage à presque quatre-vingt-dix degrés.

Ici, l'eau de la rivière coulait en un flot concentré, surtout à l'intérieur du coude, à proximité de l'autre rive. C'était l'un des rares tronçons réputés dangereux pour la baignade. On racontait que, jadis, deux jeunes frères de Saint Bandolph s'y étaient noyés. À l'extérieur du coude de la rivière, là où l'eau coulait plus calmement, on ne pouvait pas rater la fameuse falaise de Mont Roc, qui surplombait une large plage de galets blancs et gris.

Oh, n'allez pas comparer ce bout de rocher poitevin avec ce qu'on pourrait trouver dans les Pyrénées, et encore moins dans les Alpes ! L'escarpement faisait tout au plus quinze mètres de haut pour une cinquantaine de long. Douze voies d'escalade avaient été équipées là par mon oncle Charles, voici près de trente ans maintenant, mais c'était mon grand-père Edmond qui, bien plus tôt encore, avait commencé à grimper ici, alors qu'il était tout jeune adulte, et à l'époque sans corde ni autre équipement de sécurité.

— Oncle Charles, oncle Charles, tu es là ?

— Oui, je grattouillais en t'attendant.

Armé d'une brosse métallique, avec bien sûr son éternelle clope au bec, il nettoyait le bas des voies situées à l'extrémité est de la falaise, là où l'humidité était la plus forte, facilitant de fait l'apparition sur le rocher de mousses vertes, qui avaient séché avec l'arrivée du printemps.

— Si tu pouvais mettre la même belle ardeur à tenir un potager digne de ce nom à Mont Chardon...

— Comme cette bêcheuse de Stéphanie, n'est-ce pas ?

— Ma foi, « bêcheuse » est le terme qui lui convient, assurément... Mais tu devrais parfois en prendre de la graine !

— Oh que non ! Et que Dieu, s'il existe, me préserve de rejoindre cette « mauvaise graine » des parvenus et des bourgeois, bien représentés du côté de nos voisins de Mont Afrique... Et la mauvaise graine, tu sais ce que j'en fais ? Ça !

Il venait de ramasser dans le pli de son pull-over jaunâtre un bon paquet de mousses sèches, enlevées de la falaise au moyen de sa brosse métallique. Il fit quelques pas rapides en direction de la Longue, pour jeter son petit chargement dans le puissant courant de la rivière, en même temps que son mégot encore fumant, qu'il venait de cracher bruyamment. Sans transition, et cette fois en silence, nous commençâmes à enfiler nos baudriers d'escalade.

— Tiens, justement oncle Charles, notre chère voisine Stéphanie m'a parlé, pas plus tard qu'hier, de la venue prochaine d'un arrière-petit-cousin de son père Jean. C'est un américain vivant à Paris, qui a deux enfants paraît-il, et ils arriveront tous les trois en juillet, pour passer quinze jours à Mont Afrique.

— Et ?...

— Et bien, c'était juste pour te prévenir ! Tu étais déjà au courant peut-être ?

— Ça se pourrait bien, oui, et c'est même certain, car Stéphanie m'en a parlé, à moi aussi...

— Tu es au bord de l'AVC ou c'est ton frère, avec son cerveau dramatiquement embrouillé, qui commence à déteindre sur toi ?!

— Argh !... Les deux mon capitaine ! Argh, je me meure !... Viens à mon secours, vite ma nièce adorée !...

— Imbécile ! Sors plutôt la corde et tais-toi donc !

Oncle Charles me laissait toujours commencer la première voie d'escalade. Le choix s'avérait restreint sur cette minuscule falaise de Mont Roc. Pour s'échauffer, on faisait en général « bacs dans les bacs » ou « tranquille Bill » qui, outre leurs assonances répétitives marquées, étaient pareillement cotées 6A en difficulté. Je choisissais la première.

— C'est bon, ça, NTM aux Trois Monts ! On monte le son ! « Bacs dans les Bacs, contact, contact ! »

— Mais tais-toi donc, foutu oncle, tu vas me faire tomber avec tes conneries !

Du sommet de la voie, on apercevait, plus haut et plus à l'ouest, les trois propriétés des Trois Monts, qui semblaient assoupies sous l'éclatant soleil de ce début d'après-midi. Oncle Charles m'a redescendu, un peu trop vite comme d'habitude.

— Tu as décidé de me tuer ou quoi ?! Pour la peine, j'enchaîne sur « tranquille Bill », maintenant tout de suite... Et tu passes ton tour pour la peine, vieux guide dégénéré !

— Guide de haute-montagne, reçu « Major de la promotion René Desmaison », très chère nièce, excuse-moi du peu !

— Tiens plutôt la corde comme il faut, au lieu de pavaner comme un paon, monsieur le Major... Au fait, « Bill », c'est un joli prénom pour un américain, non ?... D'ailleurs, tu ne saurais pas comment il s'appelle, celui qui vient cet été à Mont Afrique ? Stéphanie ne m'a rien dit... Et à toi ?

— Aucune idée ma nièce. Dis-donc, ce serait plutôt à toi de te concentrer, au lieu de rêvasser sur ce bellâtre « from the United States of America » !

— T'avais qu'à l'appeler « à l'aise Blaise » cette voie, je ne t'aurais pas posé la question ! C'est bien toi qui a donné la plupart de ces noms à la con !?...

— Oui et non, en tous les cas pas celui-ci, ma très chère nièce. « Tranquille Bill », c'est l'œuvre de ton glorieux grand-père Edmond. Une voie qu'il a escaladée en solo intégral, le douze octobre mille-neuf-cent-cinquante-deux à dix-huit heure et douze minutes précisément, avec aux pieds de véritables espadrilles de Mont-de-Marsan ! Tu pourras lui demander tout à l'heure pourquoi il l'a baptisée « tranquille Bill »...

Je connaissais par cœur une bonne partie de l'histoire de cette voie de Mont Roc – mais pas l'origine de son nom – et surtout de sa première ascension par grand-père Edmond, celui-ci assurant la promotion de son exploit à intervalle régulier, avec moult détails épiques, y compris auprès de celles et ceux qui l'avaient déjà écouté des dizaines et des dizaines de fois auparavant...

À vrai dire, j'aimerais plutôt en apprendre davantage sur les premiers pas en montagne de grand-père Edmond, avec le sportif curé de Saint Bandolph m'avait-il dit une fois, plus précisément à l'occasion d'un camp de scouts organisé par ce dernier dans les Pyrénées, juste après la Seconde Guerre mondiale. D'après le peu qu'il m'en avait raconté – car il restait peu bavard au sujet de son enfance –, c'était là-bas que le goût de la grimpe lui était venu. Quelques années après cette première expérience pyrénéenne, il avait commencé l'escalade ici, chez lui, à la falaise de Mont Roc, puis plus tard avec ses deux fils, et encore plus tard avec moi, lorsque j'étais encore une toute jeune enfant...

— Tu rêvasses encore, ma chère nièce ! J'y vais, regarde au moins ce que je fais quand je grimpe, si ce n'est pas trop te demander...

Oncle Charles ne fit pas grand-chose. Dès le cinquième mètre d'escalade, il se plaignit d'une vive douleur à la main, à tel point que je fus contrainte de le redescendre prématurément.

— Tu t'es fait mal quelque part ?

— Au doigt, sûrement encore cette fichue poulie. Ah, les tendons des vieux, on ne peut pas compter dessus !...

— Quel doigt ?

— Celui-là, qui est réservé à nos chers voisins de Mont Afrique, ah, ah, ah !

Oncle Charles agitait ostensiblement son majeur blessé et dressé à seulement deux centimètres de mon nez, tout en rigolant comme une baleine complètement folle.

— Gros malin, range-moi ça. Et le reste aussi. La séance d'escalade est finie pour aujourd'hui, si je comprends bien ?

— Malheureusement oui, je serais même incapable de t'assurer avec cette foutue douleur... Une semaine de repos et on pourra remettre le couvert, c'est promis mon intraitable mais néanmoins très chère nièce !

3. Attendre et défendre

La blessure d'oncle Charles l'immobilisa plus longtemps que prévu. Il dû même porter une petite attelle à son fameux doigt, pendant près de trois semaines.

Malgré la brièveté de notre dernière séance, le goût pour l'escalade m'était revenu. J'avais beaucoup pratiqué durant mon enfance, très peu pendant mon adolescence, et plus du tout une fois devenue jeune adulte. Et pourtant, entre ma quinzième et ma vingtième année, je m'étais retrouvée à Briançon, pour mes études agricoles, dans un endroit pour le moins propice à l'escalade, entouré par plusieurs grands massifs des Alpes du Sud. Mais là-bas, je n'avais pas eu l'occasion de grimper, sans doute pas eu le goût non plus, peut-être pas croisé les bonnes personnes... Il avait fallu que je revienne chez moi aux Trois Monts, avec son paysage poitevin passablement plat, pour me remettre à l'escalade pour de bon.

Il faut dire qu'il y avait ici les trois mâles de Mont Chardon, tous biberonnés à cette activité depuis leur tendre enfance, une activité jugée pour le moins farfelue par la plupart des habitants du coin... Oncles Charles en avait carrément fait son métier, grâce à son diplôme de guide de haute-montagne, même s'il se considérait comme jeune retraité depuis qu'il avait quitté Chamonix pour revenir aux Trois Monts, voici une petite dizaine d'années déjà.

Pour l'heure, s'il se trouvait condamné à l'inaction du fait de son doigt blessé, il en profitait néanmoins pour jouer un rôle qu'il affectionnait depuis toujours, à savoir celui d'entraîneur d'escalade, tandis que mon père m'assurait dans les quatre voies les plus difficiles de Mont Roc, toutes cotées dans le septième degré – des voies que je n'arrivais pas encore à passer...

— Respire plus fort, Anna, on dirait que tu fais de l'apnée !

— Appelle-moi encore une fois « Anna », cher oncle, et mon dernier souffle sera pour te cracher à la figure !

— Ah, c'est bien ça, très chère nièce ! De la hargne, de la niaque, c'est ce qu'il faut pour réussir ces voies courtes et intenses ! Mais pense quand même à respirer, je t'en prie...

— J'ai amené des gaufrettes pour le goûter, ma fille, ce sera la récompense après la voie... Et même si tu la rates !

— Ma pauvre nièce, ton imbécile de père vient de foutre en l'air deux heures de mon entraînement basé sur la sacro-sainte motivation...

— Et merde, elle m'a encore glissée des mains cette putain de prise !!!

— Ah mince... C'est la dernière de la voie, celle pour la main gauche, hein ? Elle est souvent humide et glissante, c'est vrai... La prochaine fois, ma nièce, pense à remettre un peu de magnésie sur tes mains avant d'engager ce dernier mouvement, je suis sûr que ça le fera !...

— Merci, très cher oncle, mais il faudrait encore que je puisse lâcher une main ! Ces fichues prises sont trop petites pour moi...

— On fait une pause goûter ?

— Oui, Henri, oui, on va les manger tes gaufrettes...

— Et j’ai même amené une petite Clairette, pour mieux les faire passer !

— Mazette, on est gâtés aujourd’hui... Et quel sera le troisième met : cacahuètes, tartiflette, ciboulette ?...

— Perdu, perdu, et perdu ! Trois fois perdu, frère Charles ! À toi de deviner ma fille !

— Chocolat au piment d’Espelette.

— Trop forte ma fille...

— Non, papa, j’ai juste triché. D’en haut de la voie, je voyais la tablette Côte d’Or, avec son carton d’emballage rouge et noir, bien visible dans ton sac à dos grand ouvert, au pied de la falaise...

— Trop maligne ma fille !

Nous avons mangé les gaufrettes et bu la Clairette de Die en silence, à l’ombre du gros et vieux saule pleureur qui fermait la plage de galets à son extrémité ouest. Quelques-unes de ses branches basses chatouillaient la Sombre, et c’était alors l’arbre tout entier qui semblait hoqueter de rire sous l’effet du courant, vif à cet endroit.

— Allez, je remonte messieurs, la traite du soir m’attend...

— Besoin d’un coup de main ?

— Comme d’habitude, très cher oncle Charles, la réponse est NON ! Quand j’ai besoin, je demande. C’est bien mieux ainsi...

— Comme tu voudras ma nièce.

— À demain ma fille ! Tu ne veux pas emmener le reste des gaufrettes ?

— Non, je risquerais de les manger... Pense à ma ligne mon papou ! Ramenez-les plutôt à grand-père Edmond, avec le reste de Clairette, il ne crachera pas dessus... Et dites-lui que je compte bien le voir un jour à la falaise de Mont Roc, avec son baudrier et ses inséparables espadrilles de Mont-de-Marsan !

— On lui dira, on lui dira... Mais tu sais, il aura quatre-vingts ans cet automne...

— Justement, il ne va pas attendre de mourir pour se décider à regimber !

Il me semblait parfois que nous vivions en dehors du temps aux Trois Monts, et que mon grand-père Edmond serait encore celui, tout jeune homme, qui viendrait grimper seul ici, sans corde ni chaussons d’escalade. Aujourd’hui, c’était avec une certaine inquiétude que je voyais s’éloigner vers Mont Chardon mon père Henri et mon oncle Charles : n’était-ce pas plutôt moi qui refusait obstinément le passage du temps ? Cet aveuglement face à une réalité pourtant élémentaire me sembla brusquement une explication possible – pour ne pas dire quasi certaine – à bon nombre de mes maux. Et peut-être était-ce aussi une énième forme de la maladie mentale qui semblait affliger tant de membres de ma famille, depuis tant de générations ?... Je préférais oublier bien vite ce

questionnement médical, familial et douloureusement répétitif, que je savais être sans issue à l'aune d'une réflexion solitaire comme celle qui obscurcissait mon esprit à cet instant précis.

Je remontai alors le long des prés bas, en tentant plutôt de fixer mes pensées autour des voies d'escalade que je venais de gravir, et tout particulièrement autour du mouvement final qui m'avait manqué pour réussir la dernière d'entre elles.

Le soir tombait sur les Trois Monts tandis que je ramenaï mes chèvres aux prés bas, après leur dernière traite de la journée. Remontant à nouveau vers ma propriété de Mont Roc, j'aperçus la petite voiture rouge de maman Cathy, garée comme elle en avait l'habitude, au beau milieu de la cour intérieure. Cela faisait bien trois semaines que je n'avais pas eu de nouvelle d'elle, et la voir se pointer ici, le soir, sans prévenir, ne lui ressemblait pas beaucoup.

Maman Cathy était la fille du boulanger de Saint Bandolph. Enfant, il paraît qu'elle était plutôt petite et un peu forte, avec une tête toute ronde, comme son père et sa mère, une tête qui semblait reposer directement sur ses larges épaules. Moi, j'ai plutôt hérité de la forme oblongue de celles des trois mâles de Mont chardon. Encore aujourd'hui, maman Cathy n'avait presque pas de cou et pas beaucoup de cheveux, car elle aimait les couper très courts, « à la garçonne » comme elle disait. À cause de tout cela, on s'est souvent moqué d'elle au village. Elle était « la simplette », ou encore plus surnoisement « tête de chouquette », sans doute une allusion pâtissière en lien avec l'activité professionnelle de ses parents, une allusion qui s'accompagnait souvent du sympathique commentaire suivant : « une tête toute ronde, avec rien que du vide dedans ! »

On disait qu'elle avait rencontré mon père Henri au bal des pompiers de Saint Bandolph, un quatorze juillet au soir, ce qui n'a vraiment rien de très glamour. On disait aussi que j'avais été conçue dès leur première nuit d'amour, juste après ce même bal, dans les prés jouxtant le chapiteau monté pour l'occasion, un peu au nord de la ville. On disait que c'était pour ça que mon grand-père Edmond les avait accueillis aux Trois Monts, leur laissant pour un temps la propriété de Mont Roc, jusqu'à ce que je naisse, neuf mois plus tard. Ils y étaient finalement restés plus de dix ans.

Du côté des parents de « tête de chouquette », quand ils eurent appris que leur fille était enceinte, ce fut « la porte ou rien d'autre ». Ils avaient ensuite tenté d'adoucir leur position, au fil du temps, lentement, trop lentement pour maman Cathy, qui avait plus ou moins coupé les ponts avec eux.

Et puis il y avait eu le « déraillement » total de papa, son internement pendant plusieurs mois, la fin de leur couple peu après : des histoires pas très glamours, là encore...

— Oh, ma fille dans ses grandes bottes, qu'elle est belle !

— Approche, tu n'as pas senti le meilleur !

— Hum, cette odeur de musc, quel délice ! C'est quoi : Fleur de Bouc ?... Arrête, tu vas m'exciter avec ça ! Allez, dans mes bras quand même, ma belle fille qui pue !

— Je te préviens tout de suite, maman : il est bientôt vingt-deux heures et je n'ai pas encore mangé... Je ne compte pas passer beaucoup de temps à cuisiner, et encore moins à me laver, dans le cas où l'odeur t'incommoderait...

— T'inquiète pas pour l'odeur, ma fille, et côté bouffe ta maman a pensé à tout : j'ai deux grandes pizzas dans le coffre de ma voiture, sorties toutes chaudes du four de Julien, qui tient le nouveau camion sur la place du marché de Saint Bandolph. Il paraît qu'elles sont très bonnes, et que le pizzaiolo n'est pas mal non plus !

— Bon, on va déjà s'occuper de manger ses pizzas... On se met dehors, sauf si tu as trop froid ?

— Ça ira très bien dehors, d'autant que je viens de finir de me tricoter un petit gilet en laine d'alpaga... Je te le prêterai si tu veux, ma fille, tu m'en diras des nouvelles !

Contrairement à tout ce que j'avais pu entendre de déplaisant sur elle, maman Cathy n'était assurément pas plus bête qu'une autre. C'était juste qu'elle faisait de son milieu – modeste. Elle était souvent incapable de s'affirmer sur des sujets sérieux, de croire en elle pour les choses profondes, et même en façade elle s'y prenait mal, contrairement aux trois mâles de Mont Chardon par exemple, qui savaient si bien faire semblant, avec leur ironie mordante, souvent désespérée et désespérante... Maman Cathy n'avait pas en elle « le poison de l'autorité », comme aurait dit oncle Charles, qui paradoxalement pouvait louer cet attribut chez certaines personnes, le jugeant malheureusement nécessaire à la survie de toute société, quelle qu'elle soit.

J'avais vaguement pris conscience de tout cela à partir de l'adolescence. Si maman Cathy avait pu ouvrir les yeux, au moins un tout petit peu, ça lui aurait peut-être évité des souffrances, et surtout ça lui aurait permis de lever certains blocages. Mais pour elle, c'était sans doute déjà trop tard. Elle n'avait jamais pu prendre la distance nécessaire avec son milieu et avec elle-même, ou bien elle n'avait pas voulu, je ne savais pas trop... Peu importe, ce fut ainsi, une vie un peu triste, un peu en marge, entre deux eaux.

Qu'on ne se méprenne toutefois pas : mon grand-père Edmond, et encore davantage mon père Henri et mon Oncle Charles, n'avaient jamais fait preuve d'une quelconque suffisance à l'égard de maman Cathy, et certainement pas à l'égard de la famille de cette dernière non plus. Ils étaient tous les trois « le ver dans la fruit » d'une certaine aristocratie, et plus généralement, par capillarité, d'une certaine classe dite « supérieure », qui englobait bien d'autres représentants que la seule petite noblesse dont ils étaient issue. C'était en direction de cette « classe supérieure » dans son ensemble que se portait tout leur pouvoir de nuisance, et Dieu qu'ils savaient se montrer des orfèvres en la matière ! On aurait pu dire que cet élan autodestructeur était le leitmotiv le mieux partagé des trois

mâles de Mont Chardon... Évidemment, Jean et Noémie – et dans une moindre mesure Stéphanie –, leurs trois bourgeois de voisins, s'avéraient leur cible privilégiée, car ils représentaient en quelque sorte la quintessence de ce qu'ils détestaient, en plus d'oser vivre sur « leur » terre de Mont Afrique, ultime offense – peut-être la seule en vérité ?...

— Tu es bien songeuse, ma fille... Ah, les soucis du travail, c'est ça ? Dis-moi où je peux trouver un couteau, deux verres et un tire-bouchon ? Le beau Julien m'a conseillé un petit Chianti pour aller avec les pizzas... L'alcool, c'est bien connu, ça fait oublier tous les problèmes !

— Comme d'habitude maman : tu trouveras tout ce qu'il te faut dans le tiroir situé à droite de l'évier de la cuisine.

On s'attabla devant la grande fenêtre du salon. De là, on jouissait d'une vue imprenable sur toute l'enfilade des prés bas, jusqu'aux trois rangées d'arbres – principalement des bouleaux blancs – qui jouxtaient la Sombre.

— Regarde comme il coule bien ce Chianti : « chaud comme un latin, piquant comme ce Julien ! »

— Maman : STOP avec ce pizzaiolo ! Tu as passé l'âge...

— D'accord, d'accord... C'est bientôt l'été, que veux-tu, les quelques hormones qui me restent me travaillent...

— Justement, profitons pour une fois du calme apaisant de la nature qui s'éveille à la nuit...

— C'est beau, on dirait ton père Henri quand il m'emmenait promener sur les chemins alentours, à la nuit tombante...

— Chut, tu entends ?

— C'est juste mon ventre qui gargouille... C'est que j'ai faim, ma chérie ! On les coupe et on les mange ces foutues pizzas ?

— Non, ce n'est pas ton ventre, c'est en bas, vers la falaise...

— La rivière peut-être, sans doute le bruit de l'eau ?

— Oui, c'est ça, mais pas seulement : c'est le chant de l'eau et de la pierre mêlées, leurs notes qui changent et s'amplifient en passant au travers des branches du vieux saule pleureur, ces mêmes notes portées par la brise du soir jusqu'à nous, ici à Mont Roc...

— Ah, quelles beautés tu nous chantes là ma fille !

— Allez, passons aux pizzas et au Chianti, je vois bien que tu ne pourras pas tenir plus longtemps !

— Ouf, enfin ! À la tienne, ma toute belle !

Nous avons mangé et bu jusqu'à la nuit noire, une nuit sans lune, où l'on entendait si bien le hululement de la chouette dans le petit bois du Rieste, à l'ouest de Mont Roc.

La bouteille de Chianti était presque vide. Je sentais que maman Cathy allait enfin me parler du vrai pourquoi de sa présence ici, ce soir-là, si tard : sans doute un nouveau mec, et pas seulement cet improbable pizzaiolo prénommé Julien.

— Allez, accouche maman, comment s'appelle-t-il ?

— Non, ma fille, ce n'est pas de ça dont il s'agit.

Je détournai mon regard du verre de vin à moitié vide pour tenter de fixer les yeux de maman Cathy.

— Rien de grave au moins ?

— Oui et non. Sans doute oui, mais je suis encore hésitante sur le niveau de gravité, je ne sais pas trop...

— Le boulot ? Tu veux encore changer de restaurant ? Alors si c'est ça, n'hésite pas maman, fonce ! Ce pseudo chef spécialisé dans les plats du terroir est un con doublé d'un incapable ! Il refile du gratin dauphinois dans un menu soi-disant savoyard ! Je l'ai bien vu, la dernière fois qu'on y a mangé toutes les deux. En plus, il n'arrêtait pas de reluquer nos culs à la sortie, ce gros porc... Crois-moi, en partant de là-bas, tu ne perdras rien au change !

— Non, ce n'est pas non plus une histoire de boulot... Ce Jonathan est assurément un con et un obsédé sexuel, et il est vaguement harceleur, parfois aussi, mais il a tout de même de bons côtés. Disons qu'il a suffisamment la tête sur les épaules pour tenir son affaire, depuis plus de vingt ans déjà, et même s'il sert parfois du gratin dauphinois pour un menu savoyard ! Dans un trou perdu comme Saint Bandolph, personne n'y voit rien à redire, à part toi ma fille ! Et puis, pour tenir un restaurant ici, il faut bien du courage, crois-moi... C'est déjà ça « de durer », et ce n'est pas si courant dans la profession, crois-moi... Non, c'est ton père Henri : on s'est croisés hier, au marché de Saint Bandolph, et il m'a parlé de quelqu'un, de quelqu'un qui m'inquiète.

— Mais si tu écoutes tout ce que dit papa Henri, maman, tu n'as pas fini de te ronger les sangs ! Depuis le temps, tu devrais le savoir mieux que moi, non ?...

— Oui ma fille, je sais bien, mais pourtant ton père a été tout à fait clair quand il m'a parlé de cet homme, un membre de la famille de Jean et Noémie m'a-t-il dit, un américain, et qui doit venir en juillet, donc très bientôt...

— Effectivement maman, force est de constater que, pour une fois, papa ne déraillait pas. Mais enfin, quel est donc le problème avec ce yankee dont on me rabat les oreilles tous les jours ?

— Il n'est pas forcément tout à fait celui qu'on dit qu'il est...

— Oh ma parole, c'est le Chianti qui me fait cet effet ? ! Ou non, plutôt cette étrange phrase que tu viens de prononcer... Répète-la plus doucement, s'il te plaît maman !...

— Je ne plaisante pas, ma fille ! Je ne peux pas t'en dire plus, mais je te conseille de rester sur tes gardes, de maintenir tes distances avec lui, si tu veux bien... Il paraît qu'il est très bel homme, et toi tu es seule, jeune, et assurément belle aussi... Alors, tu sais, ce genre de chose arrive plus vite qu'on ne le voudrait...

— C'est bien la première fois que tu t'intéresses à mes potentielles fréquentations amoureuses ! Et Dieu sait qu'elle est « potentielle » en ce qui concerne ce mystérieux américain ! Ah c'est bien la meilleure du jour celle-ci : ma maman Cathy qui s'inquiète de tout cela, alors que d'habitude c'est plutôt l'inverse ! Même quand je suis sortie avec deux garçons en même temps, tu ne m'as pas fait un tel cinéma ! C'était en troisième je crois... Oui c'est bien ça, lors de ma dernière année ici, juste avant de partir pour Briançon... Je m'en souviens bien, les garçons s'appelaient Kévin et Emmanuel, et tu ne t'étais pas offusquée de cette pénible situation !

— Justement, tu n'as plus quatorze ans, et cet américain encore moins. Il paraît d'ailleurs qu'il est bien plus âgé que toi, et qu'il a même deux enfants d'une femme avec qui il a divorcé...

— Et alors, où est le problème ? De toute façon, qui te dit que j'ai la moindre intention de tenter quelque chose avec cet américain ? Ou l'inverse d'ailleurs : lui avec moi...

— Je ne peux rien te dire de plus précis, mais je te mets juste en garde, car encore une fois il n'est pas forcément tout à fait celui qu'on dit qu'il est...

— Écoute, maman, c'est trop de mystères pour moi, tout ça ! Soit tu accouches du vrai problème posé par ce monsieur, soit on arrête tout de suite cette folle discussion !

— Alors on arrête, car je ne peux vraiment rien te dire de plus. Je t'aurais prévenue, c'est tout...

— Très bien. Fin de la discussion donc. Allez, il reste un dernier verre de Chianti pour chacune. À nos amours !

Maman est repartie de Mont Roc moins d'une demi-heure plus tard. Elle a prétexté la fraîcheur du soir. Elle m'a aussi dit qu'elle assurait le service de demain midi, au restaurant de Jonathan, et qu'elle devait donc se coucher suffisamment tôt pour être en forme. Elle semblait embêtée de notre conversation au sujet de cet américain, sans que je puisse savoir si c'était de m'en avoir trop dit, ou bien pas assez.

Décidément, nul ne semblait plus vouloir me lâcher les basques avec cette histoire. Le lendemain, à neuf heures, lors de leur habituelle promenade matinale, je croisais les inamovibles Jean et Noémie, qui en vinrent eux-aussi à me parler de cet américain, membre de leur famille.

— Bonjour Anna ! Vos chèvres se portent-elles bien ?

— Demandez-leur donc, cher Jean !

— Ah, ah, sacré Anna ! Voyez, Noémie, comme notre voisine possède le même humour ravageur que ses trois parents de Mont Chardon... Ils sont bien de la même famille, il n'y a pas de doute là-dessus !

— Vous l'importunez, Jean, vous l'importunez, vous voyez bien qu'elle travaille !... Elle n'a pas tout son temps, comme nous nous l'avons, alors soyez concis, de grâce...

— La vérité sort toujours de la bouche des femmes – quand elles daignent l'ouvrir ! La mienne ne s'en prive pas, oh ça non, doux Jésus !

— Jean, par pitié, épargnez-nous vos tentatives d'humour, vous n'avez pas le talent de nos chers voisins !

— Bon, d'accord Noémie, venons-en donc sans détour au sujet du jour... Anna, c'est à propos de mon arrière-petit-cousin, qui va venir ici, pour passer quinze jours de vacances à nos côtés. Il arrivera le seize juillet exactement. Stéphanie a déjà dû vous en parler ?

— Effectivement, elle m'a dit tout cela, pas plus tard qu'avant-hier, et vous étiez juste à côté d'elle, cher Jean !

— Ah oui, c'est vrai... Ah, la mémoire, à nos âges... Bref, elle a dû aussi vous préciser qu'il est américain, installé à Paris depuis à peu près deux ans ?

— Et aussi qu'il a deux enfants, qui lui rendent visite cet été, et donc qu'ils seront là, eux-aussi...

— Sachez qu'ils parlent tous les trois parfaitement notre belle langue française. Les enfants ont six et huit ans, une petite Jane et un petit Damian, deux véritables trésors tout blondinets, n'est-ce pas Noémie ?

— Oh oui, Jean, deux merveilleux enfants... Et savez-vous, Anna, que leur papa – Liam de son prénom – pratique comme vous l'escalade ?

— Ah non, ça je l'ignorais...

— Noémie et moi, on vous a vue – enfin plutôt entendue – hier à la falaise de Mont Roc : vous aviez l'air de « sacrément en vouloir », si vous me passez l'expression ?

— J'aime bien l'escalade en ce moment, cher Jean, c'est vrai.

— Est-ce que vous accepteriez, Anna, de faire découvrir votre falaise – car oui, je crois qu'on peut dire « votre » au sujet de Mont Roc – à mon arrière-petit-cousin Liam ?

— Je ne sais pas trop, Jean, j'avoue que vous me prenez un peu au dépourvu...

— Oh, ce serait tellement formidable, il serait si heureux de pouvoir pratiquer ici, pendant ses trop rares vacances !

— Bon, ben, disons oui sur le principe. Mais il faudra que ça coïncide avec mes horaires de travail, qui sont un peu aléatoires, et assurément très prenants. En général, j'ai une ou deux heures

en début d'après-midi. Ce n'est pas l'idéal, car il fait souvent trop chaud à la falaise, et puis ce n'est pas garanti que je sois libre tous les jours, mais...

— Mais c'est parfait ! Oh, merci, merci, Anna ! Noémie et moi allons sur le champs prévenir Liam de cette possibilité : il en sera ravi, à coup sûr !

— Prévenez-le surtout qu'il devra être souple sur les horaires !

— Pour l'escalade, c'est mieux d'avoir un peu de « souplesse », n'est-ce pas Anna ?!...

— Jean, vous êtes incorrigible...

— C'est vrai, Noémie, c'est vrai... J'essaie juste de faire bonne figure auprès de mes chers voisins à l'humour légendaire !... Sinon, Anna, ne vous inquiétez pas pour cette histoire de souplesse : Liam sera ici quinze jours, pour se reposer uniquement a-t-il dit, donc sans programme défini, et d'ailleurs sans voiture, puisqu'il vient en train avec ses deux enfants, jusqu'à Saint Bandolph où nous irons les chercher tous les trois à la gare. Enfin, bref, il s'adaptera à vos évidentes contraintes horaires, n'ayez aucun doute là-dessus !

— Très bien alors.

— Pour vous remercier, Anna, je vous ai amené une petite confiture encore toute chaude. Elle sort juste du chaudron... C'est de l'orange : j'espère que vous ne craignez pas un peu d'amertume ?

— Normalement non, j'aime bien la confiture d'orange, même très amère. Merci Noémie.

— Non, merci à vous Anna, et surtout merci pour Liam... Bonne journée et à très bientôt, demain matin au plus tard !

Je regardais s'éloigner lentement le vieux couple de Mont Afrique, tout en songeant à la confiture d'orange que je tenais dans ma main droite : Noémie me l'aurait-elle offerte si j'avais refusé d'emmener l'arrière-petit-cousin de Jean grimper à la falaise de Mont Roc ? J'avais la désagréable sensation de m'être fait, d'une manière ou d'une autre, acheter.

4. Épier et douter

C'était absurde, mais je m'étais mis en tête de ne pas rater l'arrivée de ce fameux Liam. D'après Jean, son arrière-petit-cousin et ses deux jeunes enfants devaient arriver ici le vendredi seize juillet, aux alentours de minuit, car ils devaient partir de Paris après la dernière journée de travail de Liam.

J'avais donc préparé une sorte de plan déraisonnable : depuis le haut de l'ancien pigeonnier de Mont Roc, réaménagé pour des raisons obscures en logement indépendant dans les années mille-neuf-cent-vingt par une grand-tante d'Edmond, puis rafraîchi par maman Cathy du temps où son couple battait de l'aile – si l'on pouvait dire en pareil endroit – et qu'elle avait alors souhaité reprendre son indépendance, je bénéficiais d'une vue plongeante sur la cour intérieure de Mont

Afrique, surtout la nuit, quand la puissante lampe automatique de la propriété de Jean et Noémie éclairait le vaste carré de petits graviers tout ronds, d'un blanc presque aveuglant.

Une autre de mes actuelles « folies » concernait ce même ancien pigeonnier, composé de trois pièces seulement, une à chaque étage. Il y avait une cuisine des plus spartiates au rez-de-chaussée, puis une sorte de petit salon au premier, et enfin une chambre et une minuscule salle de bain au troisième et dernier étage, sous les toits. On disait que la grand-tante d'Edmond avait jadis quitté Mont Chardon pour s'installer là, dans l'ancien pigeonnier de Mont Roc, non loin de sa sœur et de son beau-frère qui vivaient dans l'habitation principale, afin d'échapper à un mari violent. Une des autres versions de cette « légende de l'ancien pigeonnier » – toutes désormais invérifiables – évoquait plutôt un endroit discret pour recevoir les nombreux amants de la même grand-tante. Peut-être les deux scénarios étaient-ils vrais ? Il y en avait en tous les cas bien d'autres, certains franchement farfelus...

Quoi qu'il en soit, je m'étais décidée à moi aussi réaménager à ma façon cet ancien pigeonnier, afin de le rendre suffisamment accueillant pour un éventuel rendez-vous galant avec le bel américain venu de Paris. Et plus le ridicule de la situation – ou plutôt de cette simple hypothèse – me semblait évident, plus je m'obstinais à rajouter moult bougies odorantes par-ci, un énième tapis persan par-là, et partout quantité de napperons et autres fanfreluches soi-disant romantiques... J'avais pris mes plus beaux draps blancs pour faire le lit de la chambre, et posé dessus une couverture en imitation peau d'ours, très kitsch et que j'espérais un peu sexy.

On était seulement le premier juillet, et il me restait donc à patienter encore quinze jours avant l'arrivée du fameux Liam. Ce soir-là, je me plaçai tout de même devant la petite fenêtre carrée du dernier étage de l'ancien pigeonnier et, à minuit comme tous les précédents soirs de la semaine, je regardai en direction de Mont Afrique, grâce aux puissantes jumelles qu'oncle Charles avait bien voulu me prêter, sous prétexte d'un brusque intérêt de ma part envers les oiseaux migrateurs de la région, ce qui l'avait d'ailleurs bien fait rire.

La vue était parfaite depuis ce point haut. Et en cette nuit de pleine lune, on voyait quasiment comme de jour, jusqu'à l'intérieur même de la propriété de Jean et Noémie, encore éclairée et aux volets du rez-de-chaussée tous bien ouverts. Malgré l'heure tardive – il était presque vingt-trois heures – le couple semblait étrangement affairé dans l'immense salon. Stéphanie était absente, car peut-être était-elle déjà montée dans sa chambre, à l'étage, elle qui, paraît-il, se couchait aussi tôt que ses poules...

Brusquement, la lampe de la cour intérieure de Mont Afrique s'alluma, et trois silhouettes s'allongèrent un peu grotesquement à la surface du vaste carré de cailloux ronds et blancs, jusqu'à remplir la totalité de cet espace plan délimité par les hauts murs de la maison et des granges. Ces

ombres étaient celles de trois silhouettes marchant de front depuis l'unique route du coin, qui reliait par le nord les trois propriétés des Trois Monts. Lorsqu'elles franchirent au même moment le haut portail de Mont Afrique, je reconnus sans peine grand-père Edmond, entouré de papa Henri et d'oncle Charles. Le bout rougeoyant de la cigarette roulée de ce dernier perçait la nuit depuis un moment déjà, mais j'avais d'abord cru qu'il s'agissait de l'œil d'un quelconque animal nocturne. Que pouvaient-ils bien faire ici, tout les trois, à cette heure si tardive, et surtout chez leurs voisins détestés ? Cela ne leur ressemblait pas, mais alors pas du tout...

L'accueil sembla d'ailleurs plutôt froid – a priori « normal », donc... – et l'entrevue ne dura qu'un petit quart d'heure tout au plus. Noémie servit une tisane ou un thé, que tous les cinq burent autour d'une petite table ronde, située à côté de la grande cheminée du salon de Mont Afrique. La discussion avait l'air plutôt calme, même si grand-père Edmond sembla s'animer à deux ou trois reprises, guère plus. Noémie paraissait mener les débats, tandis que Jean, oncle Charles et papa Henri restaient a priori en retrait, l'air plutôt mutique, baissant la tête tous les trois. Ce n'était pas surprenant pour papa Henri, mais ça l'était davantage pour les deux autres, habituellement plus « fiers-à-bras ».

Quand les trois mâles de Mont Chardon repartirent, leur salut à Jean et Noémie, restés sur le pas de porte de leur propriété, consista en un seul et même hochement de tête chacun, effectué de manière remarquablement synchrone. Les trois ombres s'allongèrent à nouveau en direction de Mont Chardon, puis se déformèrent sous l'effet combiné et divergent des rayons provenant de la lampe de la cour intérieure, ainsi que de ceux, plus diffus, émanant d'une lune gibbeuse dans un ciel étoilé. Les trois silhouettes rejoignaient déjà leur propriété de Mont Chardon, tandis qu'à Mont Afrique Jean et Noémie rangeaient sans tarder les tasses et la théière présentement posées sur un large plateau argenté, tout en semblant se parler de manière quelque peu agressive. J'avais l'impression d'entendre ici leurs quasi-engueulades, mais ce n'était bien sûr qu'une illusion, rendue possible à force de lire les mouvements de leurs lèvres au moyen des puissantes jumelles d'oncle Charles, comme si j'étais moi-même dans le grand salon de Mont Afrique.

Peut-être pour échapper à l'ire quelque peu délirante de sa femme, Jean sortit précipitamment dans la cour intérieure, mais ce fut pour simplement fermer les volets en bois bleuté du rez-de-chaussée. Ceci mit fin à mon espionnage. Je reposais précautionneusement les jumelles sur la petite table de nuit et décidais, ce soir-là, de dormir pour la première fois dans l'ancien pigeonnier de Mont Roc, histoire de m'imprégner encore davantage de « l'âme des lieux ». Je m'enroulais directement dans la couverture en imitation peau d'ours, pour ne pas défaire le lit tout propre, prêt à peut-être nous accueillir bientôt, Liam et moi.

Je mis du temps à m'endormir et me réveillai d'ailleurs bien après le chant du coq de Stéphanie. J'avais déjà pris une bonne heure de retard sur ma journée de travail. Le petit-déjeuner attendrait plus tard. Je filai en direction des prés bas pour remonter les chèvres à leur traite du matin. Contrairement à mon petit-déjeuner, elles n'attendraient pas...

L'après-midi du même jour, quand il vit mon regard noir, alors que je patientais, adossée à la falaise de Mont Roc, pour notre séance d'escalade quotidienne, oncle Charles eut bien vite la puce à l'oreille.

— Ma très chère nièce a aujourd'hui quelque grief à mon encontre, n'est-il pas ?

— Ce serait plutôt à moi de poser les questions, vieux cachottier.

— Voleur, moqueur, acteur, nihiliste, anarchiste, monarchiste, pédé, rentier, raté... Je veux bien tout entendre, mais « cachottier », alors là non, vraiment, je ne vois pas du tout de quoi tu veux parler, ma très chère nièce...

— C'est bien ce que je te reproche, maudit dissimulateur, menteur, CACHOTTIER ! Qu'est-ce que tu manigançais, hier soir, avec ton père et le mien, à aller fouiner chez Jean et Noémie ?!

— Oh la vilaine petite espionne ! Et c'est moi qu'on accuse de tous les maux !...

— Trop facile, cher oncle, cette petite pirouette mesquine, ce pitoyable et ridicule effet miroir : encore un classique de tous les mâles de Mont Chardon que de renvoyer sans arrêt la responsabilité sur les autres ! Réponds déjà à ma question, et sans t'échapper à si bon compte : qu'est-ce que vous fichiez, hier soir, chez Jean et Noémie, à boire du thé à point d'heure chez ces deux imbéciles que vous n'avez jamais pu blairer ?!

— Quelques affaires sans importance et qui ne regardent que nous, voilà tout...

— Sympathique de me voir exclue du « nous », moi qui pensais encore appartenir à un semblant de famille, moi qui habite et travaille sans relâche depuis plus de trois années à Mont Roc – sans compter les quinze de mon enfance déjà passées ici –, moi qui ai démontré – du moins le croyais-je – tout mon attachement à ce foutu coin paumé des Trois Monts, moi qui suis venue jusque là parce que VOUS me l'avez proposé, après que NOUS NOUS soyons mis d'accord !

— Justement, Jean et Noémie ne font pas partie de notre famille des Trois Monts, et ils n'en feront jamais partie, crois-moi sur parole ! Et c'est bien pour cela qu'on n'a pas souhaité te tracasser avec ces quelques affaires de toute façon sans importance, et qui surtout ne concernent que eux et nous.

— Tu insistes avec ton « nous » : dois-je entendre par là « nous seuls les trois mâles de la famille » ?

— En quelque sorte, oui, si tu veux bien...

— C'est justement ce qui m'inquiète !

— Comment cela ? Qu'est-ce que tu t'imagines encore ?

— Tout, je m'imagine TOUT ! Et surtout des choses « avec importance », puisque tu ne veux rien me dire de sérieux et d'honnête à propos de ce rendez-vous d'hier, en pleine nuit, et à Mont Afrique qui plus est !

— « Tout » comme quoi ?

— « Tout » comme cet arrière-petit-cousin de Jean, un américain qui s'appelle Liam, et qui doit venir en vacances à Mont Afrique à partir du seize juillet, pour quinze jours... Est-ce que vous n'auriez pas eu vent de cela, à Mont Chardon ? Et est-ce que vous ne vous seriez pas mis dans vos trois mêmes caboches l'idée saugrenue que je pourrais être amenée à rencontrer ce Liam ? Au cours d'une séance d'escalade, par exemple, puisqu'il paraît qu'il en fait, et qu'il serait justement bien content de grimper ici-même, avec moi, à Mont Roc ? Et que c'est même déjà programmé, tiens donc !

— Oh, oh, je vois qu'une crise de paranoïa aiguë menace la santé mentale de ma nièce préférée ! Il est sans doute préférable, pour aujourd'hui, de commencer à escalader, et de ne penser à plus rien d'autre ! C'est d'ailleurs bien là une des vertus premières de ce sport qu'on pourrait plutôt qualifier d'art de vivre : se concentrer sur son corps et le rocher, et ainsi faire le vide dans sa tête – le vide par le vide, en quelque sorte...

— Arrête ton cinéma de mauvais entraîneur ou de piètre gourou, oncle Charles, on dirait un curé embobinant ses paroissiens ! Je suis peut-être parano, mais vous êtes tous les trois les individus les plus tordus qu'on puisse trouver ! Ose me dire que vous ne maniganciez pas auprès de Jean et Noémie au sujet de ce fameux Liam ?

— Mais voyons, chère nièce, tu sais bien que je ne jure jamais, c'est contraire à ma religion ! Cependant, je veux bien faire une exception, pour cette fois seulement, et parce que c'est toi bien sûr... Que Dieu, dans son infinie bonté – poil au nez –, pardonne ma faiblesse...

— Alors quoi, si ce n'est pas cela ?

— Joker, j'en ai déjà assez entendu – et dit ! Je me contente donc de jurer que ce n'est pas ce que tu crois, et c'est tout. Et je vais vite me laver les dents au savon noir – maudit pêcheur que je suis !

— Je ne suis pas convaincue, loin s'en faut ! Je ne te connais que trop bien, vieil oncle machiavélique ! Si tu t'appelais Pinocchio, ton nez aujourd'hui traverserait sans problème la Sombre d'une rive à l'autre.

— Très bien, ça fera un nouveau pont aux Trois Monts ! Depuis le temps qu'on dit qu'il faudrait en reconstruire un... Bon, et si on grimpait ?

— Si jamais j'apprends que vous me mettez d'une quelconque façon des bâtons dans les roues, crois-moi, oncle Charles, que tu te retrouveras sans tarder pendu par les pieds tout en haut de la falaise de Mont Roc !

— Oh, grands dieux, que de violence ! Allez, encorde-toi au lieu de dire de telles sottises, petite effrontée !

— Et toi, ne t'avise pas d'en faire – des sottises –, surtout avec un certain Liam, c'est bien compris ?... D'ailleurs, pour la peine, tu vas devoir mettre les bouchées doubles pour m'entraîner à l'escalade : je ne compte pas me ridiculiser quand il me faudra l'accompagner, ici-même, sur mes terres, sur MA falaise !

— Si l'honneur de la famille est en jeu, je suis prêt à tout pour toi, tu le sais très bien ma nièce préférée !...

— C'est justement ce qui me fait peur, vilain Pinocchio ! Et au final je ne sais toujours pas précisément ce que vous maniganciez, hier soir, chez Jean et Noémie...

Liam a fini par arriver à Mont Afrique, au jour et à l'heure prévus, et je ne l'ai pas manqué, comme je m'y étais préparée, en le guettant minutieusement depuis le second étage de l'ancien pigeonnier de Mont Roc. Oh, bien sûr, ce soir-là, je n'ai pu apercevoir que fugitivement son visage, plutôt pâle, et ses yeux, plutôt bleus. Il m'a semblé plus grand que Jean et Noémie qui, eux, sont plutôt plus petits que la moyenne.

Ses deux enfants l'accompagnaient, et l'un d'eux, une petite fille toute blonde, s'est mise à pleurer quand Noémie a voulu la prendre dans ses bras. La pauvre vieille femme semblait confuse, et un peu perdue au beau milieu de la cour intérieure exagérément éclairée. Elle a bien vite reposé la petite fille par terre, et celle-ci est allée aussitôt se réfugier dans les jambes de son papa. Ils n'ont pas traîné longtemps dehors, pas plus qu'à l'intérieur. Il était déjà tard et les enfants devaient être fatigués. La fenêtre de la plus grande chambre du second étage de Mont Afrique venait de s'éclairer : c'était sans doute là que dormaient Liam et ses deux jeunes enfants.

Le lendemain à neuf heures, lors de leur habituel promenade du matin, j'espérais que Jean et Noémie seraient cette fois accompagnés de leur visiteur américain venu hier soir de Paris, mais non, ils n'étaient que tous les deux, comme tous les jours.

— Bonjour Anna. Sachez que Liam est bien arrivé, comme prévu, hier soir un peu avant minuit, avec ses deux enfants. Ils dorment encore, les pauvres sont fatigués. Ma foi, ce sont leurs vacances, il faut bien qu'ils en profitent, n'est-ce pas Jean ?

— Bien sûr, Noémie, bien sûr, et le calme absolu des Trois Monts va sacrément les changer de l’incessant tumulte parisien ! Pour rien au monde je ne retournerais à la capitale, on est tellement mieux ici !

— Ah, au fait, Anna, nous avons tout de même pris le temps, hier soir, de lui parler d’escalade, prévue avec vous à Mont Roc... Il est tout à fait ravi de cette perspective. Sachez qu’il a pris tout son matériel, et qu’il est totalement libre, tous les matins et les après-midis, à l’horaire qui vous arrangera... C’est simple : vous choisissez, et il s’adaptera !

— Très bien alors. Cet après-midi, ce serait parfait, je suis justement disponible. En plus il ne fera pas trop chaud... Dites-lui qu’on peut se retrouver à quatorze heures, devant chez moi, à Mont Roc. On ira à la falaise ensemble.

— Parfait Anna, parfait, nous le dirons à Liam dès qu’il se lèvera. Et nous lui proposerons de garder ses deux enfants pendant qu’il grimpera avec vous, histoire que vous soyez tranquilles, entre adultes. C’est vraiment parfait comme cela, n’est-ce pas Jean ?

— « Parfait », oui ma chérie, c’est le terme qui convient !

— Et encore merci, Anna, merci beaucoup.

— De rien, de rien...

5. Révélations passagères

J’avais réussi à convaincre oncle Charles de ne pas venir à la falaise de Mont Roc cet après-midi-là, histoire bien sûr d’être toute seule avec Liam. Oncle Charles avait été plutôt conciliant, me créditant même d’un étrange clignement d’œil – presque complice – au moment de mon départ de Mont Chardon, où il bouquinait dans le canapé passablement défoncé du salon, tout en rééduquant son doigt blessé au moyen d’une balle en mousse jaunâtre, qu’il malaxait frénétiquement. Je comprenais décidément de moins en moins ses intentions vis-à-vis de Liam et de moi, et je ne parlais pas de celles de papa Henri et de grand-père Edmond, qui n’étaient de toute façon pas présents à Mont Chardon en ce tout début d’après-midi-là.

J’étais davantage préoccupée par maman Cathy, qui était venue à nouveau fouiner vers Mont Roc, aux alentours de midi, ce même jour. Quand je lui avais fait remarquer que je n’appréciais que très modérément ses grossières et répétitives manœuvres d’espionnage, elle s’était mise en rogne, me répétant encore et toujours qu’elle faisait cela pour mon bien, que ce Liam n’était « pas forcément tout à fait celui qu’on dit qu’il est » et, chose nouvelle, que tous ceux de Mont Chardon et de Mont Afrique, dans cette histoire, étaient sans exception plus dérangés et faux-culs les uns que les autres. Elle ne m’apportait pas davantage de précisions que cela, se contentant de claquer la

porte de ma maison derrière elle, en me disant qu'elle aurait décidément tout fait pour me mettre en garde.

Quand la petite voiture rouge de maman Cathy démarra en trombe, un nuage de poussières blanches envahit la cour intérieure de Mont Roc. Mais c'était un tout autre brouillard – bien plus épais celui-là – qui pénétrait dans ma tête : étaient-ils tous devenus fous ? Et pour quelle raison exactement ?

— Anna, Anna ? C'est vous Anna ?

Il parlait avec un délicieux accent américain, nasal et un peu traînant. Son français semblait néanmoins parfait.

— Euh, oui, et vous Liam ?

— Oui, enchanté ! Alors, c'est avec vous que je vais grimper aujourd'hui ?

Il avait dû venir par le chemin des prés bas, car il venait de déboucher à l'angle sud de la cour intérieure de Mont Roc.

— Il paraît, oui. La falaise est juste en-dessous, vers la rivière qu'on appelle la Sombre, ou la Longue, c'est comme on veut... Vous avez dû passer non loin, en venant jusqu'ici ?

— Effectivement, je l'ai aperçue, mais je vous suis, car je ne connais pas précisément le chemin d'accès. Si vous saviez comme j'ai hâte de grimper ! C'est quelque chose qui me manque vraiment, à Paris surtout...

— Vous ne grimpez pas à Fontainebleau, sur les fameux blocs de grès dans la forêt ?

— Si, bien sûr, certains week-ends, mais ce n'est pas à Paris, loin s'en faut ! On ne peut pas y aller à pieds, comme ici à votre falaise !

— J'espère que vous ne serez pas déçu, Mont Roc est un site plutôt modeste... Nous avons seulement une douzaine de voies équipées, en réalité un peu plus en comptant certaines variantes et autres connections. Et la falaise ne fait que quinze mètres de haut, grand maximum...

— C'est déjà trois fois la hauteur de la plupart des blocs de Fontainebleau !

— Bon, et bien allons-y alors. Je vous laisse m'attendre ici, je vais juste chercher mon sac d'escalade, j'en pour une minute à peine...

J'eus tout juste le temps de faire trois mètres dans le couloir d'entrée de ma maison que j'entendis à nouveau une voiture dérapier sur le gravier de la cour intérieure de Mont Roc. Je me précipitai dehors et vis la voiture rouge de maman Cathy piler à quelques centimètres seulement de Liam, pétrifié de surprise et sans doute de terreur. Sortant telle une furie de son véhicule, elle hurla en direction de moi plus que de lui.

— Je t'avais prévenue et pourtant tu le laisses aussitôt t'approcher !

Une seconde voiture déboula au même moment dans la cour intérieure, dérapant avec une brutalité identique, et s'arrêtant cette fois à quelques centimètres seulement de maman Cathy. Il s'agissait de la vieille Citroën grise de grand-père Edmond, qui bondit hors de son véhicule tel un tigre enragé, suivi aussitôt de papa Henri et d'oncle Charles, qui se trouvaient à l'arrière de l'auto. Alignés tous les trois au milieu de la cour, comme aux aguets, avec grand-père Edmond au centre du trio, ils ressemblaient à un petit gang de malfrats dans un film de gangsters des années cinquante.

— Vieille sorcière, tu ne peux donc pas laisser ta fille tranquille !

— C'est toi, Edmond, qui me traite de « vieille », espèce de débris infâme et pervers !

— « Pervers » de quoi ? Il n'y a rien de pervers dans tout ça, on s'est suffisamment expliqués à ce sujet, et tu nous avais promis – à nous tous – de rester tranquille...

— Achetée, vous m'avez ACHETÉE ! Et vous avez acheté mon silence, voilà la vérité ! Sache-le ma fille : ton grand-père, ton oncle, et même ton propre père, ont voulu m'acheter – moi et ma liberté !

— Et, à ce moment-là, tu n'as pas refusé, espèce de vieille rapace ! Tu as maintenant le beau rôle, à jouer les saintes-nitouches, les vierges effarouchées, à sortir les grands mots !

— Et cette sale garce oublie de nous citer : car c'est bel et bien nous qui l'avons payée, et pas qu'un peu, avec notre argent comme de bien entendu – « comme d'habitude », pourrais-je dire !... Il ne faut bien sûr pas trop compter sur vous trois, messieurs les sans-le-sou de Mont Chardon, pour déboursier le moindre centime !...

Du chemin des près bas venaient d'arriver Jean et Noémie, suivis de près par leur fille Stéphanie, qui tenait dans chacune de ses mains celles du fils et de la fille de Liam. Pointant son index vengeur comme s'il s'agissait d'un pistolet, la vieille Noémie lançait des regards noirs à toutes et tous, en même temps qu'elles poursuivait ses invectives.

— Puisque tout est désormais éventé par la faute de votre garce de mère, chère Anna, autant vous expliquer les choses jusqu'au bout. Charles, vous commencez ? Vous êtes quand même l'un des premiers concerné par tout ça !

— Euh, oui, en quelque sorte, on peut dire ça... Mais dois-je rappeler qu'Anna ne sait rien du tout ?... J'imagine qu'il vaut mieux lui expliquer les choses depuis le début ? Maintenant qu'on en est là, ça me semble certain... Et toi, Stéphanie, qu'en penses-tu ? Tu es tout autant concernée que moi...

— Allons, Charles, arrêtez de tergiverser aussi ridiculement ! Avec notre aide – non négligeable encore une fois, et financière comme de bien entendu – Stéphanie a pu, et surtout dû, assumer seule toute cette « histoire »... Alors, que diable, un peu de cran pour une fois ! Charles, prenez enfin vos responsabilités !

D'un signe de la tête, Stéphanie sembla encourager mon oncle à parler, malgré la véhémence de Noémie qui lui avait fait quelque peu courber l'échine. Exceptionnellement, Charles venait d'éteindre sous le talon de sa chaussure droite son habituelle cigarette roulée, alors même qu'elle n'était qu'à moitié consumée.

— Et bien, c'est une vieille histoire, « du passé » comme on dit souvent, et pourtant il est bien là ce passé, sous les traits de ce grand costaud de Liam...

— Par pitié, cher oncle, si vous pouviez éviter de mêler ce pauvre homme à toutes ces histoires !

— Mais, ma chère nièce, lui aussi est directement concerné par tout cela ! Et, contrairement à toi, il est parfaitement au courant, de presque tout...

— Mais « au courant » de quoi exactement ?!

— C'est mieux de laisser parler votre oncle Charles, chère Anna...

— Noémie a raison, ma nièce, allons maintenant jusqu'au bout...

Il me semblait qu'un cercle s'était resserré autour de moi, mais c'était peut-être la cour intérieure de Mont Roc et ses hauts murs en pierre la délimitant qui me donnaient cette impression.

— Sache, ma nièce, que Liam est notre fils, à Stéphanie et moi. Nous étions jeunes à l'époque, même pas dix-huit ans, ni l'un ni l'autre... À force de jouer ensemble comme des enfants, les week-ends et les semaines de vacances où Jean et Noémie descendaient de Paris, on a fini par – comment dire ? – « franchir le pas »... Nous étions si naïfs, et Liam est arrivé sans même que nous songions à tout cela. On a été pris au dépourvu, ce fut un tel choc, on ne savait pas quoi faire, alors d'un commun accord entre nos deux familles, Liam a été confié, peu après sa naissance, à un cousin de Jean vivant aux États-Unis. Lui et sa femme ne pouvaient pas avoir d'enfant, alors ils étaient ravis d'adopter ce gamin. Nous avons continué à voir Liam de temps à autre, environ une fois par an. Jusqu'à ses dix-huit ans, on nous a présentés à lui comme un oncle et une tante éloignés, puis la vérité lui a été dévoilée à sa majorité... Pour être franc, son adoption fut pour nous deux un profond soulagement. Nous étions bien trop jeunes pour accueillir cet enfant et, excuse-moi Liam de le dire ainsi, ton arrivée a été vécue par Stéphanie et moi comme un véritable cauchemar. Lors de la grossesse, nous pleurions tous les jours... D'ailleurs, notre liaison n'a pas résisté à cet événement : sitôt après la naissance, Stéphanie et moi avons rompu.

— Arrête ton cinéma larmoyant, oncle Charles, et réponds-moi : tout cela est une blague ? Si c'en est une, elle est mauvaise...

— Ce n'en est pas une, ma nièce.

— Cela signifie donc que Liam et moi sommes cousins germains ?

— Oui, c'est indéniable, puisque ton père Henri et moi-même sommes frères...

— Et ces maudits tordus du ciboulot, ma fille, ont tous autant qu'ils sont là manigancé pour que vous vous rencontriez, ici-même et cet été ! Avec leurs délires de gens de bonne société, de sang noble et autres foutaises de familles bourgeoises en lien avec ces foutus Trois Monts, ils ne rêvaient tous que d'un mariage réunifiant enfin Mont Chardon et Mont Afrique, tout en continuant à se crêper le chignon au jour le jour ! Bande de faux-culs, détraqués, vicieux ! MALADES !

— Mais faites-la donc taire ! C'est elle la folle ! Cathy, dois-je vous rappeler que ce genre de mariage entre cousins se fait depuis la nuit des temps, et pas que dans les familles nobles ou bourgeoises d'ailleurs ? Jean, vous confirmez que dans la vôtre, modeste du temps de vos grands-parents, c'était même monnaie courante ?...

— Tout à fait, Noémie, si c'est aujourd'hui de moins en moins fréquent – il faut bien l'admettre –, ça se fait encore, dans certains milieux, dans certaines familles... D'ailleurs, cela n'est pas interdit par la loi française. À l'origine cela permettait de maintenir une unité, en particulier lors de la transmission des biens. On le faisait aussi pour des motifs plus religieux. Dans la mienne, bretonne et très catholique, il aurait été inconcevable de se marier en dehors de la religion familiale – le mariage entre cousins limitait ce risque... Côté noblesse, grande ou petite, comme ici aux Trois Monts, c'était plutôt la problématique des successions qui se posait – là-encore, le mariage entre cousins permettait de garder les propriétés dans le seul giron familial. Ce n'est pas ce bon vieil Edmond qui dirait le contraire, car son propre père est issu d'une telle union, n'est-ce pas cher voisin ?

Grand-père acquiesça discrètement, même s'il semblait le faire à contre-cœur, à en croire la noirceur de son regard.

— Et la consanguinité, bande d'inconscients, vous y avez pensé !?

— Entre cousins, chère Cathy, et à condition que ce ne soit pas trop fréquent, ce n'est à vrai dire pas un problème majeur. Mais il ne faut pas que ça se répète trop souvent au fil des générations, c'est tout à fait vrai... Certaines études estiment que le risque de malformation, cardiaque en particulier, est multiplié par deux pour l'enfant issu d'une telle union, mais ces résultats sont néanmoins contestés...

— Jean a beaucoup lu de textes scientifiques et historiques à ce sujet, car ce type de mariage a été fréquent dans sa famille. Il s'y est donc beaucoup intéressé, et son avis est donc particulièrement éclairé. D'ailleurs, Cathy, quand vous avez appris de la bouche de ce bavard d'Henri nos intentions concernant Liam et votre fille Anna, nous vous avons rassurée sur ce point, comme sur d'autres d'ailleurs – financiers tout particulièrement... Il semblerait que votre mémoire soit bien courte, mais bon, passons, ce n'est pas nouveau chez vous, paraît-il... Encore une fois, pour ce qui concerne le mariage entre cousins, sachez comme l'a expliqué Jean que la science n'est pas plus

alarmiste que ça, et que la loi française l'autorise, comme notre Église bien entendu. Alors, par pitié, cessez de semer le trouble là où il ne devrait pas y en avoir !

— Quand vous avez su que j'avais été mis au courant, effectivement par le biais d'Henri, vous m'avez tout de suite proposé de l'argent pour ne pas que je « sème le trouble », comme vous dites ! Vous avez acheté mon silence, ça aussi tu dois bien le comprendre ma fille ! J'ai d'abord été déstabilisée, je n'ai pas su dire non, c'est vrai, mais je regrette maintenant d'avoir accepté cet argent... J'ai réfléchi par la suite, et la chose m'a semblé chaque jour plus affreuse !

— « Déstabilisée », « chose affreuse »... Oh ma pauvre chérie ! Cathy, vous n'êtes qu'une imbécile congénitale, versatile et vénale de surcroît : elle est là la vérité toute simple !

— Sale garce de Noémie, attendez que je vous attrape, vous allez le regretter... Vieille salope de bourgeoise, riche pute de merde !...

J'eus tout juste le temps de ceinturer maman Cathy avant qu'elle n'empoigne la longue queue-de-cheval blanche de Noémie. De son côté, Jean avait fait de même avec sa femme, qui s'apprêtait tout autant à en découdre violemment.

— Mesdames, STOP, et un peu tenue, non de Dieu ! Bon, c'est mieux... Maintenant que tout est su par toutes et tous, laissons donc Anna et Liam s'exprimer !

Grand-père Edmond, de sa grosse voix rocailleuse, avait réussi à ramener un semblant de calme. À part les deux enfants de Liam, qui pleurnichaient dans les jambes de Stéphanie, un silence pesant était tout à coup tombé sur la petite assemblée ici présente, un silence de quelques secondes seulement, quelques secondes qui semblèrent durer des heures... Je le brisai d'une question parfaitement absurde au vu de la situation, une question qui est sortie contre ma volonté, comme une sorte d'échappatoire sans doute...

— On devait aller grimper tous les deux à Mont Roc aujourd'hui, et à l'heure qu'il est d'ailleurs, n'est-ce pas Liam ? Pourquoi ne pas y aller plutôt que de continuer à s'agacer ici ?

— Anna a raison, allons grimper comme prévu !... Nous parlerons de tout cela là-bas, à la falaise de Mont Roc, et seulement tous les deux ! Je crois que nous avons besoin de calme pour discuter sérieusement de tous ces sujets pour le moins « sérieux », et qui nous concernent très directement...

Curieusement, notre proposition quelque peu absurde a semblé convenir à toutes et tous. Chacune et chacun a donc regagné silencieusement son habitation ou sa voiture, et Liam et moi sommes descendus vers les berges de la Longue, cette rivière qui coulait au pied de la falaise de Mont Roc, cette rivière qu'on appelait aussi la Sombre.

6. Partir ou revenir

Une fois arrivés à la falaise, Liam et moi avons enfilé nos baudriers d'escalade. Seul le glouglou de la rivière, un peu plus bas, venait rappeler la réalité, la consistance, l'épaisseur si l'on veut, de nos existences communes, même s'il convenait de douter de ce dernier point, après de telles révélations, quelques minutes plus tôt...

— Liam, vous grimpez en tête ?

— Oui Anna, je sais faire, mais je préférerais commencer en moulinette, si ça ne vous dérange pas trop... Tout cela m'a chamboulé, pas vous ?

— Oh que si, et peut-être davantage que vous ! Si j'ai bien compris, vous étiez au moins au courant que nous étions cousins, contrairement à moi... Mais rassurez-moi, Liam, vous n'étiez pas dans le coup de cette misérable tentative de nous – comment dire ?... – « rapprocher » ?

— Non, Anna, par tous les dieux, je vous le jure ! Quelle idée saugrenue ! Comme si les mariages arrangés pouvaient encore exister de nos jours, et entre cousins germains de surcroît ! Quelle stupidité – « bullshit », comme on dit aux États-Unis !...

Liam regardait droit devant lui. Son regard que je ne pouvais voir semblait perdu dans le courant vert sombre de la Longue.

— Plutôt que de grimper, Liam – cher cousin, si vous permettez –, on pourrait déjà s'asseoir, simplement au bord de l'eau, pour discuter de tout cela... L'escalade, ce n'était qu'un prétexte pour couper court à ce pugilat familial, n'est-ce pas ?...

— Oui Anna – chère cousine donc –, c'était d'ailleurs une très bonne idée de votre part ! Une idée inattendue, mais qui a bien fonctionné...

— Je ne sais pas pourquoi j'ai proposé cela... Ma foi, ça a eu l'air de convenir à tout le monde. Il faut dire que la tension était à son comble ! Vous avez vu, votre grand-mère et ma mère ont bien failli se mettre sur la tronche comme de vrais hooligans !... Je suis comme vous, je ne me sens pas franchement dans mon assiette après tout ça, alors mieux vaut s'asseoir que de grimper... Allons donc sous le vieux saule pleureur, un peu plus loin : on sera à l'ombre là-bas, et il y a même une petite plage de sable au pied de l'arbre, pas désagréable pour se reposer au bord de l'eau...

C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés côte à côte, mon cousin et moi, équipés pour grimper à Mont Roc, mais surtout prêts à discuter, sous ce vieux saule pleureur que j'aimais tant, depuis toute petite.

— Nous sommes tous un peu fous dans cette histoire – et surtout dans nos familles ! –, c'est ça que vous vous dites, n'est-ce pas Anna ?...

— Oh, les fous, j'en ai une certaine habitude ! Et je pense l'être un peu aussi, à ma façon... C'est de famille, comme vous dites si bien, et je vous rappelle que nous sommes en partie de la même !

— Oui Anna, ah, ah, ah ! Nous sommes tous un peu fous dans notre famille, et c'est peut-être très bien comme cela ! Ah, ah, ah !...

La conversation ne dura pas plus longtemps. Au moment où Liam se retourna vers moi en levant ses bras et en riant à gorge déployée de manière quasi hystérique, je me jetai sur lui, le serrant fort contre moi tout en l'embrassant goulûment sur la bouche. Ses mains trouvaient bientôt mes seins, les miennes son sexe déjà dur.

Notre première étreinte fut, ce jour-là, courte et violente. Bizarrement, peut-être par contraste, les minutes qui suivirent furent d'un calme apaisant. Il me semblait que nous n'existions plus que tous les deux, mon cousin et moi, tous les deux et la nature éternelle des Trois Monts.

Les jours suivants, nous n'avons pas arrêté de baiser, tantôt sur la même plage au bord de la Sombre, sous le vieux saule pleureur, prétextant alors auprès de nos familles une énième séance d'escalade, tantôt dans la fameuse chambre de l'ancien pigeonnier de Mont Roc, en plein cœur de la nuit, Liam s'éclipsant à ce moment-là de Mont Afrique par la fenêtre de sa chambre, comme un voleur.

Ce fut au dernier soir de son séjour ici – il devait rejoindre Paris avec ses deux enfants le lendemain matin – que Liam a évoqué, avec son délicieux accent américain, son grand projet pour nous deux.

— Anna, partons grimper six mois en Europe ! Dès septembre, je peux obtenir une disponibilité auprès de mon employeur, je me suis déjà renseigné... Ce serait si formidable !

— Mais moi, comment veux-tu que je laisse mon troupeau comme ça, du jour au lendemain ? C'est impossible !

— Propose à Charles et Stéphanie de s'en occuper, je suis certain que papa et maman sauront prendre les choses en main... Et puis ils te doivent bien ça, ils NOUS doivent bien ça ! Edmond et Henri, tout comme Jean et Noémie d'ailleurs, pourront aussi leur donner un coup de main, s'il le faut... Et ta mère Cathy, elle a suivi la même formation que toi, n'est-ce pas ? Pourquoi ne pas lui demander, à elle aussi ?

— Après le scandale qu'elle nous a fait, et maintenant qu'on est ensemble et qu'elle ne le sait pas encore, ça me semble compliqué... Je doute fortement qu'elle accepte ! De toute façon, je ne l'ai pas revue depuis le clash de Mont Roc, il y a deux semaines déjà... Quant à sa formation d'éleveuse caprine, depuis qu'elle a obtenu son diplôme, voici vingt ans tout de même, à part aider ponctuellement quelques connaissances en activité, elle n'a fait que travailler dans la restauration, comme serveuse... Enfin, je pourrais toujours essayer de lui en parler – « qui ne tente rien n'a

rien », comme dit souvent ton père, mon oncle Charles... De toute façon, il faudra bien que je fasse le premier pas vers elle. Je ne compte pas rester brouillée avec ma mère toute ma vie !

Puis Liam est parti le lendemain matin, comme prévu. Il devait revenir dans seulement quinze jours, pour le troisième week-end d'août, cette fois sans ses deux enfants.

Dès son arrivée, le samedi soir de ce week-end-là, nous avions prévu d'annoncer officiellement notre liaison à nos familles – enfin « notre » famille plutôt –, jusqu'à présent tenues dans le secret l'une et l'autre. Pour ce faire, j'avais invité tout le monde pour un dîner à Mont Afrique – tout le monde sauf maman Cathy, afin d'éviter tout risque de pugilat...

Pour elle, je comptais y aller plus en douceur, juste elle et moi... Pour ce faire, j'avais réservé un restaurant pour le dimanche soir, après le départ de Liam, une bonne adresse où nous avions nos habitudes, maman et moi. Situé dans un ancien moulin, en rive gauche de la Longue, l'établissement se trouvait à moins de cinq kilomètres des Trois Monts. Elle avait accepté mon invitation, semblant regretter, au téléphone pour l'instant, que la situation ait à ce point « dérapé », l'autre jour à Mont Roc. Nul doute qu'en apprenant notre liaison, entre mon cousin et moi, et pour parfaire le tout notre projet de partir tous les deux six mois en une sorte de voyage de noces, elle ferait une drôle de tête... Pas sûr qu'on arriverait jusqu'aux desserts, au demeurant délicieux au restaurant du Vieux Moulin...

Mais il allait déjà falloir passer l'étape du samedi soir, avec tous les invités de Mont Chardon et de Mont Afrique. J'avais dressé une grande table sur la terrasse sud de Mont Roc, et Liam, arrivé en début d'après-midi de Paris, s'occupait d'un barbecue, plus bas, avec quelques saucisses à faire griller.

Il n'était visiblement pas habitué à ce genre d'exercice, et le foyer, pourtant éloigné d'une bonne vingtaine de mètres de la terrasse, produisait surtout de la fumée. Son père Charles – mon oncle – est alors arrivé seul, avec une bonne demi-heure d'avance.

— Regardez, mes enfants, j'ai une belle côte de bœuf, achetée ce matin à la ferme du Roy – un gage de qualité...

— C'eut été intéressant de nous prévenir avant, très cher oncle, ça nous aurait évité d'acheter toutes ces saucisses, que votre fiston Liam semble d'ailleurs avoir bien du mal à cuire convenablement...

— Si je l'aide, ma très chère nièce, vous me pardonnerez d'avoir omis de vous avertir au préalable de mon énième achat compulsif ?

— Parce que vous l'avez achetée, et pas volée, cette belle côte de bœuf ? C'est nouveau cet élan d'honnêteté, je m'en inquiéterais presque !

— Vilaine médisante, retourne à tes fourneaux pendant que j’essaie de sauver ce barbecue bien mal engagé...

J’avais préparé, pour aller avec les saucisses, une sorte de couscous sans doute trop épicé – c’était à peu près le seul plat que je savais faire – tout en songeant déjà que Jean et Noémie n’apprécieraient que très modérément cette recette venue tout droit d’Afrique du Nord. Je suis restée dans la cuisine, finissant d’égrainer la semoule avec une fourchette, surveillant les légumes d’un œil et remuant la sauce harissa de temps à autre, tandis que, plus bas, sous la houlette d’oncle Charles, rompu à ce genre d’exercice, le barbecue semblait enfin cesser d’enfumer toute la maison.

— Mmm, quelle délicieuse odeur ! Je parie que vous nous avez préparé une recette locale à base de chevreau – de chez vous j’espère ! –, n’est-ce pas Anna ?

Par l’entrebâillement de la fenêtre de la cuisine, j’aperçus le visage trop fardé et trop tiré de Noémie, qui souriait exagérément, comme à son habitude.

— Non, raté chère Noémie, c’est un couscous, précisément du désert tunisien, le plus épicé dans son genre, paraît-il... Vous ne craignez pas quand ça pique un peu ? Ceci dit, j’ai divisé les quantités par deux : nos palais ne sont pas habitués à de telles doses de piment !

— Ah, quelle drôle d’idée exotique !

— Oui, « exotique », c’est le mot qui convient... Et votre petit-fils Liam, chère Noémie, s’occupe des saucisses et d’une côte de bœuf, avec son père Charles. Le barbecue est juste sous la terrasse, si vous voulez descendre les saluer.

— Je parie que Charles s’est approvisionné à la ferme du Roy : leurs saucisses de porc sont réputées dans toute la région !

— Du porc, pour un couscous tunisien, vous n’y pensez pas chère Noémie ! Les saucisses ont été achetées par moi, au Biocoop de Saint Bandolph, et elles sont à l’agneau, évidemment...

— Ah, vous voyez Anna, je n’étais finalement pas si loin de la vérité avec mon chevreau du début !

— C’est vrai Noémie, moutons et chèvres sont effectivement de la même famille... Mais je m’inquiérais si vous commenciez à les confondre !

— Ah, ah, quel humour ravageur cette petite Anna, tout comme ses trois mâles de Mont Chardon !...

La mine perplexe, sans doute à cause du couscous, et plus certainement encore à cause de nos petites « piques » finales, Noémie s’est éloignée en direction du barbecue, suivie comme son ombre par son mari Jean qui, totalement mutique, m’a salué d’un unique et bref mouvement de la tête, avec un regard noir et scrutateur, comme s’il se doutait déjà de quelque chose.

— Coucou ma fifille, c'est ton papou Henri ! Regarde ce que j'ai amené pour le dessert : une barre chocolatée Toblerone – une géante ! Je l'ai fait venir de Suisse, spécialement pour ce soir !

À la fenêtre ouverte de la cuisine, la tête de clown passablement ahuri de papa venait juste de prendre la place de celle, pour le moins renfrognée, de Jean. Et derrière Henri, je distinguai déjà le visage un peu pâle et anxieux de grand-père Edmond, qui tentait d'éloigner son fils de la fenêtre, comme s'il en avait peur ou honte.

— Allez, allez, Henri, laisse donc ta fille cuisiner ! Si tu le laisses faire, ma chère petite Anna, il te parlera de la forme des carreaux de Toblerone, inspirée paraît-il de la célèbre montagne du Cervin – une pyramide quasiment parfaite... Et comme il l'a jadis gravie avec son frère Charles, il sera intarissable sur ce foutu sommet emblématique de la Suisse ! Crois-moi, tu n'es pas prête de t'en dépêtrer !

— Oh le vilain papa indigne ! Tu n'es qu'un père, un père sans sentiment, donc pas un vrai papa !

— Bon, bon, très bien papou Henri, donne-moi ton impressionnante barre chocolatée commandée spécialement pour l'occasion, que je la mette au frais... C'est très gentil de ta part en tous les cas, merci beaucoup !

— Ma fifille, elle, sait se montrer gracieuse, pas comme toi, vieux père aigri...

— Allez, allez, on arrête les chamailleries et on passe à table, je vais servir l'apéritif. Noémie, Jean, Liam, Charles, venez donc ! Et Stéphanie, elle n'est pas encore là ?

Les quatre du barbecue remontaient lentement en direction de la terrasse, et bientôt presque tout le monde fut attablé.

— Stéphanie nous rejoindra dans dix minutes. Elle finissait d'arroser son très cher jardin. Ah les plantes, c'est comme les animaux, elles ne vous laissent jamais tranquille ! N'est-ce pas vrai Anna ?

— Ce n'est pas faux, Jean, ce n'est pas faux...

Nous avons commencé à boire et manger, tout en déblatérant quelques banalités sur les vies des uns et des autres, sur l'actualité de Saint Bandolph et d'ailleurs... L'activité professionnelle de Liam, courtier d'assurance à la Défense, au nord-ouest de Paris, semblait particulièrement intéresser papa Henri. Avec son goût maladif du détail, il l'interrogeait sur les compagnies du monde entier, y compris sur les moins connues, mais aussi sur tous les contrats possibles et imaginables, même les plus farfelus. Charles, quant à lui, entamait son habituel numéro de « destructeur »...

— Pour m'être intéressé d'assez prêt aux assureurs du temps où je travaillais un peu pour le syndicat des guides de haute-montagne, je peux vous dire que ce sont tous des voleurs, sans exception aucune. Ils prétendent couvrir de gros risques, mais ils assurent toujours – c'est le cas de le dire – leurs arrières, en n'oubliant jamais de se goinfrer copieusement au passage !...

— Vous n’avez bien sûr pas tort, mon père Charles, mais j’ai coutume de dire que seuls les cons – excusez-moi pour la grossièreté – souscrivent aux contrats d’assurance qui ne servent à rien ! Ces contrats inutiles représentent la plus grosse partie de notre travail, c’est vrai, et encore mieux, comme bon nombre sont obligatoires de par la loi, et ce dans bien des domaines – il en est ainsi de la responsabilité civile des guides de haute-montagne, n’est-ce pas ? –, on peut dire que nous pouvons plumer un paquet de cons, et ce en toute impunité et en toute tranquillité !

— Voyons, mon petit Liam, vous ne devriez pas proférer de telles insanités, vous qui êtes grassement payé par l’honorable compagnie américaine qui vous embauche ici en France ! Et n’oubliez pas que ceux de la famille de Jean, et bien sûr Jean lui-même, ont tous durement œuvré dans les assurances...

— Grand-mère Noémie, pas de faux-semblants entre nous ! Sachez que c’est parmi mes confrères que j’ai croisé les plus grands pourfendeurs de ce monde de requins ! Jean le sait aussi bien que moi, n’est-ce pas grand-père ?!...

— Bande d’anarchistes... Ah, on voit bien de qui il tient, celui-là...

Tout en lançant des regards noirs en direction d’un Liam manifestement aussi ravi de la tournure des discussions que son père Charles, Jean maugréait dans sa barbe et ses mains tremblaient. Je voyais sa fille Stéphanie tenter de l’empêcher de se lever et ainsi de quitter la table. Il fallait trouver une diversion avant que la situation ne dégénère franchement. Je me penchai à l’oreille de Liam.

— Euh, cousin chéri, dis-moi, ne serait-ce pas le bon moment pour faire notre annonce ?

— Ah oui Anna, très certainement, juste avant le dessert, et surtout avant qu’on assiste à un nouveau pugilat... Même si tout cela m’amusait bien !...

En même temps que Liam, je me levai sans me presser, de manière un peu ridiculement solennelle, et alors un inattendu silence s’installa tout autour de nous deux.

— Mesdames, messieurs, très chère famille des Trois Monts ici réunie, Liam et moi avons une annonce importante à vous faire !

— Un petit marmot pour la prochaine année, quelle bonne nouvelle !

— Merci pour ce trait d’humour, grand-père Edmond... Oncle Charles, si tu peux éloigner au plus vite la bouteille de vin de cet odieux personnage ! D’avance merci...

— Ceci dit, ton grand-père n’est pas si loin de la vérité, n’est-ce pas Anna ?...

Un silence encore plus glacial sembla souffler d’une extrémité à l’autre de la table, tandis que je balançai mon coude dans le ventre de Liam, qui venait de proférer cette question en forme d’énième provocation... Il tenta de se rattraper, mais ne fit que s’enfoncer un peu plus.

— Enfin, non, a priori pas de marmot en vue, ni pour l'année prochaine, ni pour après sans doute, quoique... Bref, c'était juste une mauvaise blague de ma part, en référence à ma naissance à moi, plutôt impromptue à l'époque, n'est-ce pas ?...

Il venait de se tourner vers moi, l'air penaud, comme pour me donner le relais après son entrée catastrophique. Je soupirai avant de reprendre.

— Donc, je disais, Liam et moi avons une annonce importante : nous sommes décidés à faire un bout de chemin ensemble, comme vous tous ici le souhaitiez, n'est-ce pas ?

— Ah, ben enfin, « elle accouche », si j'ose parler ainsi... Car autant vous le dire, mes enfants : tout ça se voyait comme le nez au milieu de la figure !

— Parfaitement Noémie ! Avec vos soi-disant après-midis d'escalade à Mont Roc, où l'on ne vous voyait pas un instant sur le rocher...

— Bien vrai cher Edmond ! Sans parler de ces nuits où ce grand naïf de Liam croyait déjouer la sagacité de mes vingt-cinq caméras de surveillance installées aux quatre coins de Mont Afrique !

— Sacré Jean, toujours aussi dangereusement parano !

— Et oui, Charles, certains ont des choses à protéger, contrairement à d'autres, qui n'ont plus rien, ou si peu...

— Bon, et sinon, chers tous, ce que ne vous a pas encore dit Anna, c'est que nous allons partir grimper pendant six mois, dans toute l'Europe, tous les deux et ce dès le mois de septembre prochain ! Une sorte de voyage de noces avant l'heure !...

— Et tes chèvres, Anna, qui va s'en occuper ?

— Et bien je comptais justement sur vous, Stéphanie, et à vrai dire sur un peu vous tous ici présents... Ce serait d'une certaine manière notre cadeau de mariage, et à coup sûr le premier sur notre liste !

— Et le mariage, justement, parlons-en ! Ce n'est pas très catholique de vivre en couple en dehors des liens sacrés de l'Église...

— Oh, par pitié, Jean, dois-je vous rappeler la vie que nous avons menée, en grand secret et dès nos quatorze ans, votre propre fille Stéphanie et moi-même ? Les « liens sacrés du mariage », ils étaient plutôt distendus à l'époque !...

— Une fois n'est pas coutume, je crois qu'oncle Charles a plutôt raison ! Nous souhaitons d'abord mieux nous connaître, Liam et moi, avant peut-être de nous engager davantage, qui sait... Nous voulons d'ailleurs profiter de ces six mois de voyage et d'escalade pour voir si nous sommes vraiment faits l'un pour l'autre, n'est-ce pas Liam ?

— Oui, c'est exactement ça, d'autant que j'ai déjà été marié et divorcé une fois, alors mieux vaut être prudent avec moi ! Ah, ah, ah !...

Un nouveau silence de glace s'abattit sur la petite assemblée familiale. Cousin Liam était décidément bien le fils de son père Charles, et le petit-fils de notre grand-père Edmond – imprévisible et foutraque, tout comme eux. Jean et Noémie boudèrent en silence jusqu'à la fin du repas, refusant même de goûter au fameux Toblerone géant de papa Henri, au grand désespoir de ce dernier. Quant à Stéphanie, quasiment mutique comme à son habitude, on ne savait pas trop ce qu'elle pensait de tout ça.

Quoi qu'il en soit, les uns comme les autres s'accordèrent pour s'occuper de mes chèvres durant mon absence. Il restait environ un mois pour leur montrer tous les détails de mon exploitation, et je comptais bien sur maman Cathy pour les épauler...

Convaincre celle-ci constituait en effet ma seconde et dernière mission du week-end, et à coup sûr pas la plus simple... Notre dîner au restaurant, le dimanche soir, devait d'abord sceller nos retrouvailles, à maman Cathy et à moi, près d'un mois après l'esclandre de Mont Roc... Je l'attendais sur le petit parking en forme de triangle du Vieux Moulin, un parking coincé entre deux bras de la Sombre. J'étais en avance et elle serait certainement en retard.

Et puis non, elle arriva pile à l'heure, dans son habituelle petite voiture rouge pétaradante, qu'elle gara à cheval sur deux emplacements, comme souvent. Elle portait une robe vert pomme qui la boudinait un peu et, en haut, un simple chandail en coton blanc, à l'inverse légèrement trop grand.

— Ah, ma petite Anna, tu vois, pour une fois, j'ai fait des efforts pour tenir la montre !

— Le miracle est d'arriver jusqu'ici avec ce tas de ferraille... Tu comptes la changer bientôt cette misérable caisse ?

— Serveuse, ma chérie, je suis serveuse ! Ce qui signifie gros horaires, pour un petit salaire... Enfin, tu connais ça avec l'élevage...

— Toujours en CDD avec cet escroc graveleux de Jonathan, n'est-ce pas ? Jusqu'à fin août j'imagine ?

— Euh, oui, comme d'habitude pour la période de l'été, je crois que c'est ça... À vrai dire, je ne lis même plus mes contrats de travail : c'est toujours la même chose la paperasse, et ce n'est pas mon truc ! Mais pourquoi toutes ces questions sans intérêt ma fille, alors que nous nous retrouvons à peine, après presque un mois sans se voir ?... Parle-moi plutôt de toi !

— Et si on discutait plutôt assises, maman, avec un bon repas devant nous... Ce serait mieux, non ?

Le fond de l'air, après cette journée caniculaire, était encore bien chaud. Sur la terrasse surplombant la Longue, on sentait monter la fraîcheur de l'eau. Nous distinguons à peine le flot rapide de la Sombre, au travers de l'épais feuillage.

— Une vraie jungle par ici !

— C'est ce qui fait le charme de la terrasse du Vieux Moulin... Ah, ma fille, si je pouvais trouver une place de serveuse ici, ce serait le rêve ! Mais le patron ne fait bosser que des gens de sa famille, et celle-ci est nombreuse, à ce qu'on dit...

— Bon, continuons justement à causer boulot ! Maman, j'ai une demande importante à te faire, pour effectivement une sorte de travail en septembre – ce sera pile après la fin de ton CDD, ça tombe super bien ! As-tu quelque chose de prévu pour, disons, de septembre à janvier ?

— Et bien, je t'avais déjà parlé de Julien, le nouveau pizzaiolo de la place du marché de Saint Bandolph ? On a sympathisé, et il y aurait peut-être moyen que je l'aide à son camion, au moins certains soirs, à partir de septembre... Mais rien n'est encore sûr... Même si c'est mal payé, je crois que je préférerais travailler pour lui que pour Jonathan... Et puis Julien est tellement mignon !

— Ma proposition serait tout à fait complémentaire avec celle de ce beau Julien, d'autant que tu ne serais pas seule pour t'occuper de mon affaire...

— Ton « affaire », mais quelle « affaire » ? Bon sang, accouche ma fille ! Qu'est-ce que tu as donc à me proposer ?

— Mon « affaire » au premier sens du terme, ma maman ! C'est-à-dire garder mes chèvres à Mont Roc, les nourrir, les traire, puis faire et vendre les fromages, et tout cela pendant six mois ! Bref, me remplacer !

— Tu es complètement folle ! Mais pourquoi ?

— Bon, commençons par le début, d'abord Liam...

— Tu as fini dans ses bras, ça je le savais déjà ! Tout Saint Bandolph le sait déjà ! Celles et ceux des Trois Monts – ton père Henri en tête – sont incapables de tenir leurs langues, ce n'est pas nouveau...

— Et tu as digéré la chose ?

— Si tu appelles la « chose » le fait que vous soyez en couple tout en étant cousins germains, disons que « mouais », j'ai à peu près accepté... Ai-je vraiment le choix ? Ma foi, je vous aurais prévenus, et ce dès le début de tout ça, mais vous êtes majeurs et vaccinés, et je ne veux surtout pas me fâcher avec ma seule et unique fille pour cela !... « Si c'est votre choix », comme on dit...

— Ça l'est, maman, et en aucun cas celui imposé par celles et ceux des Trois Monts, je te le jure ! Je suis vraiment heureuse que tu aies nuancé ton avis sur Liam et moi... Alors, donc, la suite de tout cela, c'est que nous partons grimper durant six mois, tous les deux et dans toute l'Europe !

Voilà pourquoi j'aurais besoin que tu me remplaces à Mont Roc. Il me faut quelqu'un de confiance, de disponible, et surtout de compétent...

— Tu n'as pas demandé aux zozos de Mont Chardon et de Mont Afrique ? Eux sont sur place ! Et je suis certaine que Stéphanie se ferait un plaisir de prendre tout ça en main, elle qui ne jure que par la « Sainte Nature »...

— Si, effectivement, je les ai déjà tous sollicités, et ils ont plutôt répondu positivement, c'est chouette de leur part... Mais ils n'ont pas suivi de formation agricole, et encore moins caprine, contrairement à toi maman ! Toi seule peut veiller à ce que tout se passe bien pendant mon absence... Tu es en quelque sorte une « pro », comme moi !

— Mais, ma pauvre chérie, c'était il y a plus de vingt ans cette formation caprine, et les pratiques professionnelles ont changé depuis !

— Et alors ? Tu donnes toujours des coups de main chez Gisèle et Susie, non ?

— Oui, c'est vrai, j'ai même remplacé Gisèle pendant deux semaines, l'automne dernier, à sa ferme et au marché de Saint Bandolph. Mais ses méthodes ne sont pas les tiennes, sa ferme n'est pas en bio...

— Bah, bio ou pas, les chèvres restent des chèvres, et les fromages des fromages... On a de toute façon encore près d'un mois pour organiser tout ça ! Quant au marché de Saint Bandolph, tu sais bien qu'on fait le même, Gisèle et moi, alors tu ne seras pas dépaysée !

— Mais, franchement, tu me vois au milieu des trois mâles de Mont Chardon et, peut-être pire encore, au milieu des trois culs-bénis de Mont Afrique ?

— On fera un planning et je ferai en sorte que vous vous croisie le moins possible. Et puis, tu sais, ils vieillissent, ils se sont quand même adoucis avec l'âge... Allez, maman, fais-moi confiance, pour une fois !

— Bon, allez, ça marche ma fille, même si tout cela me paraît totalement fou ! Enfin, disons que ce sera au moins une bonne occasion d'envoyer bouler ce con de Jonathan !

— Bien dit maman Cathy !

Nous n'en étions qu'aux entrées, mais je savais déjà que nous ne raterions pas les fameux desserts du Vieux Moulin.

Le mois d'août s'est déroulé sous le signe des préparatifs, pour le voyage et surtout pour mon remplacement à la chèvrerie de Mont Roc... Mon troupeau semblait cristalliser – au moins pour un temps – l'attention des uns et des autres, gommant ainsi les éternelles rancœurs, pour ne pas dire les franches haines, qui pouvaient exister entre celles et ceux des Trois Monts, et aussi bien sûr avec maman Cathy.

Elle et Stéphanie prirent comme je m’y attendais les choses en main, la première du fait de son diplôme professionnel – à savoir le même que le mien, un BTS « spécialité caprine » –, et la seconde du fait de sa connaissance inégalée des Trois Monts, mais aussi de sa capacité d’organisation nettement au-dessus de la moyenne. Quant au cinq autres, ils ne manquèrent pas une des nombreuses heures passées ensemble et consacrées aux rappels de toutes les choses à savoir concernant mon troupeau et ma chèvrie – des heures de traite à l’affinage des fromages dans la cave de Mont Roc, de la quantité de fourrage nécessaire aux prix de vente sur le marché de Saint Bandolph...

Et puis, un beau jour, nous partîmes comme prévu, Liam et moi. C’était le vingt-cinq septembre à dix heures du matin, je m’en souviens encore comme si c’était hier. Notre grand voyage d’escalade en Europe commençait, sous un franc soleil de début d’automne.

Agitant nos bras de part et d’autre du van que nous avions acheté spécialement pour l’occasion, il nous était possible d’apercevoir, dans les rétroviseurs, les silhouettes de plus en plus réduites des habitants des Trois Monts, ainsi que celle de maman Cathy, mais aussi celles, encore plus petites, de toutes mes chèvres – une idée saugrenue d’Oncles Charles, qui tenait à ce que mon troupeau au grand complet participe à notre départ...

Tous disparurent bientôt derrière le petit bois du Rieste, alors que notre van quittait la route privée des Trois Monts pour rejoindre la départementale qui filait tout droit vers Saint Bandolph.

— Et voilà, cette fois nous sommes bel et bien partis !

— Un petit pincement au cœur, ma cousine chérie ?

— Tu le sais bien, je suis définitivement comme eux tous, enracinée aux Trois Monts – « à la vie comme à la mort »... Alors oui, forcément, ça me fait quelque chose... Et toi, tu ne ressens rien ?

— Je suis ému par notre départ, c’est vrai, mais je t’avoue que m’éloigner des Trois Monts, et bien, quelque part, ça me soulage aussi... Je n’osais pas trop te le dire jusque-là, mais la vie ici, toujours en famille, c’est tout de même pesant, il faut bien l’admettre ! Tu verras, peut-être que toi aussi tu apprécieras de quitter un temps ces lieux, et de t’éloigner un peu de ceux qui y habitent... En fait, j’en suis même certain !

Je fixai le bitume devant moi et ses stries granuleuses et grisâtres, tout en songeant qu’il n’avait pas fallu un kilomètre et moins de deux minutes pour me rendre compte de l’affreux gouffre qui s’ouvrait d’un coup, de l’impardonnable naïveté dont j’avais fait preuve en suivant ce cousin germain qui pouvait sortir de telles atrocités au sujet des Trois Monts et de ses habitants – mon domaine et ma famille.

— Stop, arrête-toi là, tout de suite. Tu m’entends, Liam ?! Tu arrêtes ce putain de van, tout de suite !

— Mais qu'est-ce qui te prend, Anna chérie, tu es devenue folle ou quoi ?

— Non, car je suis complètement « folle » depuis toujours, comme mon père Henri, comme ton père Charles, comme Edmond, notre grand-père à tous les deux, et comme nos mères Cathy et Stéphanie, et même comme tes autres grands-parents, Jean et Noémie, peut-être les plus cinglés de la bande ! Mais bordel, Liam, tu n'as donc pas encore compris qu'il fallait être fou comme nous – ceux des Trois Monts – pour rester avec moi ?! Tu l'avais pourtant dit, toi aussi, la première fois qu'on s'est aimés, sous le vieux saule pleureur au bord de la Sombre, en bas de Mont Roc, vers la falaise – « nous sommes tous un peu fous dans notre famille, et c'est peut-être très bien comme cela ! » Tu m'as donc MENTI Liam ! Mais tu te rends compte de ce que tu m'as fait ?!...

Il a ralenti brusquement, a stoppé le van sur le bas-côté, n'a pas daigné me regarder quand il m'a parlé d'une voix atone, sans doute brisée par le même gouffre que je sentais définitivement s'ouvrir entre nous deux.

— Sors, dégage cousine, rentre à tes chers Trois Monts avec tous les fous de notre famille. Désolé pour le malentendu, désolé pour tout.

— Carre-le toi dans le cul ton « désolé », sale con de cousin germain, et continue ton voyage de merde tout seul !

— Folle dingue, allez casse-toi, casse-toi vite !

— Tu permets, je récupère mes affaires. Et surtout à jamais !

J'ai claqué la porte comme une furie. Je n'avais bien sûr pas pu tout récupérer ce qui était à moi, mais tant pis, ça n'avait plus d'importance. Je marchais sans me retourner, n'entendant que le bruit du moteur démarrer tout aussi brusquement qu'il s'était arrêté, quelques instants plus tôt.

Puis je fus rapidement traversée de sentiments multiples, bien trop nombreux pour les distinguer les uns des autres. Je les regardais sans vraiment les ressentir. Je n'étais déjà plus que spectatrice de cette sorte de folle parade en moi. Comme d'habitude en pareille circonstance, aux limites de la raison, je devins un simple élément du décor – intérieur ou extérieur, je ne savais plus trop. J'éprouvais à la fois du soulagement et de la détresse devant mon incapacité à désormais saisir « normalement » la réalité. Tout cela sonnait comme un aveu d'échec, mais se révélait aussi comme une sorte de rempart, un étrange mécanisme de survie face à un monstre multiforme et insaisissable – moi-même.

Je me sentis, tel un aimant, attirée par les Trois Monts. Je marchais dans leur direction comme un automate. Et je songeais que « je faisais ainsi comme l'avaient toujours fait les autres mâles de ma famille » – mais moi je n'étais qu'une femme, et mon propre cousin germain m'avait trahie. Alors je me suis mise à pleurer non loin du coteau de Margerie, le point culminant du canton, d'où j'apercevais déjà les trois anciennes fermes de ma famille, qu'on appelait depuis des générations les

Trois Monts, avec leurs mêmes toits ocres et leurs mêmes murs blancs, et plus bas encore le flot ininterrompu et presque noir de la rivière coulant sous la falaise de Mont Roc, une rivière qui n'avait jamais aussi bien porté ses deux noms : la Longue et la Sombre.

La frontière

1. La vallée

— C'est lui, enfin eux, sans aucun doute...

Autopsie rapide, réponse lapidaire.

Mon maître, tout en se retournant, réajusta sa longue blouse blanche un peu rougie, puis ses petites lunettes rondes cerclées de noir. Elles dissimulaient mal son visage renfrogné et passablement fatigué. Pourtant, tout au fond de ses petits yeux gris, je sentais aussi une pointe d'excitation, qu'il cherchait néanmoins à ne pas trop extérioriser, c'était le moins qu'on puisse dire...

— Assistant, on plie et on rentre !

Je jetai un dernier regard au corps sans vie de la jeune paysanne, retrouvée ce matin près du lavoir. Elle était maintenant allongée sur une table en bois, dans l'auberge de son village. Son visage lacéré et à moitié dévoré s'avérait méconnaissable, et je m'interrogeai quant à la célérité de mon maître à l'identifier, malgré tout.

Deux miliciens nous précédaient et deux légionnaires nous suivaient, les premiers vêtus de leur habituelle et épaisse tunique vert foncé, les seconds exactement du même modèle, mais en rouge vif... Depuis quelques jours que nous avons laissé la capitale pour rejoindre la montagne, eux ou ceux de leurs troupes, restées un peu plus bas dans la vallée, ne nous quittaient pas d'une semelle.

Dehors, une nuit sans lune était tombée. L'aubergiste, d'un geste du bras, nous fit signe de le suivre, jusqu'à une annexe de son modeste établissement. Cette mesure bringuebalante faisait office de dortoir.

Silencieusement, chacun regagna sa paillasse et sa couverture. Demain, il nous faudrait partir à l'aube, pour rejoindre un autre village, plus loin dans la vallée, plus haut dans la montagne... D'autres cadavres nous y attendaient, sans doute...

Mon maître se mit à ronfler bruyamment, comme d'habitude. Il était l'un des hospitaliers les plus expérimentés de la capitale, et c'était à ce titre qu'il avait été mandaté par l'assemblée, quelques jours plus tôt, pour retrouver le père de notre doyenne, un « patient » forcément pas comme les autres...

Ce très vieil homme, qu'on disait grandement sénile, était l'un des deux derniers sorciers encore en vie et tolérés par notre assemblée. Le – ou plutôt la – deuxième était son illustre fille.

Tous les autres avaient été exécutés ou définitivement repoussés au-delà de la frontière, avec celles et ceux des races qui n'avaient eu de cesse de soutenir les pouvoirs occultes au cours de ces

dernières décennies : elfes, gnomes, nains, orques et trolls. Des miliciens et des légionnaires, jadis unis sous la bannière commune des missionnaires, s'étaient alors sacrifiés pour « purifier » notre assemblée de ses ennemis les plus dangereux. En pratique, ils étaient restés de l'autre côté de la frontière, avec leurs pires ennemis, les « sauvages »...

On disait aussi que le vieux sorcier que nous recherchions ne devait sa survie et sa longévité qu'à sa pierre magique. Depuis qu'il avait perdu la tête, c'est sa fille qui gardait cette fameuse pierre. Grâce à ce bout de caillou magique, notre doyenne était censée garantir l'inviolabilité de notre précieuse frontière.

Ces ultimes vestiges de sorcellerie étaient donc encore tolérés par l'assemblée, mais uniquement parce qu'ils s'avéraient la seule façon de maîtriser cette fameuse frontière, et aussi de se rendre de l'autre côté, si un jour besoin s'en faisait sentir...

Le problème des derniers jours, c'était que ce vieux bougre de sorcier, n'ayant donc plus toute sa tête, s'était carapaté dans la montagne, et qu'il avait manifestement entrouvert une sorte de « porte » dans ladite frontière, sans même avoir eu besoin de sa pierre magique – qu'il n'avait de toute façon plus depuis longtemps –, et surtout sans que personne ne lui en ait fait la demande, et surtout pas l'assemblée...

Était-ce à cause de toutes ces raisons bien peu rationnelles que mon scientifique de maître semblait tant rechigner à mener son enquête ? À moins que ce ne fut l'omniprésence, à ses côtés, de quelques brutes de la milice et de légion, les deux autres pouvoirs de l'assemblée, avec nous, les hospitaliers...

— Assistant, secoue-toi le lard ! On va pas moisir plus longtemps dans ce fichu trou !

Tout ça pour en rejoindre un autre...

Dehors, la nuit n'avait pas dit son dernier mot. Seuls les plus hauts sommets, saupoudrés par les premières neiges d'automne, sortaient du noir. Mon maître continuait dans sa mauvaise humeur, même si je la sentais un poil exagérée, comme feinte, au moins en partie...

— Sûr que ces quatre empaffés de miliciens et de légionnaires nous attendent à l'auberge, leurs bagages déjà prêts. Ils vont finir par me tuer à la tâche ! Je n'ai plus l'âge pour ce genre de cirque...

Effectivement, ils étaient déjà attablés, et ils nous lancèrent des regards noirs tandis que nous pénétrions dans la salle à manger.

— Dix minutes, messieurs les hospitaliers, nous partons dans dix minutes, et pas une de plus !

— À croire que l'avenir de notre assemblée tient vraiment à la capture de ce pauvre vieil homme...

— Ce « pauvre vieil homme », comme vous dites, cher hospitalier, a déjà causé la mort d'une vingtaine de villageois. Ses chiens noirs ne sont pas une légende. Vous avez vu les blessures comme moi !

L'un des deux miliciens, juché sur son puissant étalon, dominait mon maître de façon bien peu respectueuse. Il s'approcha encore davantage, pour l'intimider autant physiquement que mentalement, mais l'hospitalier, en vieux renard qu'il était, se contenta de sourire discrètement, tout en marmonnant dans sa barbe :

— Très bien, milicien, alors continuons gentiment cet absurde jeu de piste...

Nous nous sommes éloignés du village au petit trot, tandis qu'une aube blafarde commençait à éclairer l'étroite vallée que nous devons remonter jusqu'à son point le plus haut.

Pauvre maître ! Il était aussi peu à l'aise sur un cheval que dans les couloirs de l'assemblée... C'était là-bas, il y a quelques jours, que les trois plus hauts dignitaires de notre vénérable institution avaient décidé de nous envoyer dans cette galère.

Je les revoyais tous, ces trois doyens, et à ce titre les représentants de chacune des trois confréries au pouvoir – la milice, la légion et l'hôpital –, si fiers dans leur même toge bleu pâle. Face à eux, mon maître, vieux grognard des hospitaliers, et son assistant, votre serviteur, qui n'en menait pas large pour cette première incursion dans le monde des « très grands »...

Le président de l'assemblée, c'est-à-dire un légionnaire comme souvent, s'était adressé directement à mon maître, sans même un regard pour la doyenne des hospitaliers. Il faut dire que l'affaire la concernait directement, et la tension entre les trois plus hauts dignitaires de l'assemblée était alors pour le moins palpable...

— Aucun traitement de faveur ne saurait être accordé au fugitif, même si, cher hospitalier, il conviendra, autant faire se peut, de le ramener vivant... Il est tout de même le père de votre doyenne...

— Il va sans dire, président... Permettez-moi juste de préciser qu'il bénéficiera, comme tout patient des hospitaliers, d'un traitement adapté à son état de santé, qu'on dit particulièrement fragile...

— La précision me semble parfaitement inutile, maître, car, tous ici présents, nous savons la teneur du serment des hospitaliers, et nous la respectons plus que tout... À mon tour de fixer quelques exigences de la part de l'assemblée : étant donné le statut particulier de notre fugitif, vous serez accompagnés, tout au long de vos recherches, par une troupe de légionnaires, et bien sûr par une autre de miliciens.

— Est-ce bien nécessaire, président, nous...

— Ce n'est pas une suggestion, maître hospitalier, mais un ordre. Vous comprenez qu'outre son statut de sorcier, il nous faut composer avec le lien familial, on ne peut plus direct, qui existe entre lui et votre doyenne... Madame l'hospitalière, vous comprendrez j'imagine aisément que la situation impose un encadrement militaire à la hauteur des enjeux ? Dans l'intérêt de votre père, évidemment, mais aussi dans l'intérêt de notre assemblée, et donc de notre peuple tout entier...

— Si c'est une exigence et un ordre, président, mes deux hospitaliers et moi-même nous y plierons avec bonne grâce, soyez-en certain. Maître, assistant, veuillez à agir en conséquence...

— Et bien voilà, les grands esprits finissent toujours par se comprendre, et donc se rejoindre !... Maintenant, messieurs les hospitaliers, au travail !

Et du travail, il y en avait ! À notre première étape, dans un village du piémont, deux cadavres nous attendaient déjà. Et l'origine de leur mort ne faisait guère de doute... Il en serait de même pour tous les suivants...

Quelques jours plus tard, donc, un soleil timide jaillissait de derrière une haute montagne en forme d'enclume, alors que nous approchions du dernier village de cette interminable et étroite vallée. Un calme anormal régnait ici.

Le milicien de devant leva un bras, pour nous sommer de ne plus bouger. D'un hochement de la tête, il fit comprendre aux deux légionnaires de le suivre, pendant que le second milicien resterait avec mon maître et moi.

Leur repérage ne dura pas plus de dix minutes.

— Plus âme qui vive ici, nous souffla le milicien accompagné des deux légionnaires. Cette fois, tous les villageois ont été massacrés, femmes et enfants compris. Il y en a un peu partout, dans les ruelles et sur la place centrale, certains n'ont pas eu le temps de sortir de chez eux... Toutes et tous présentent les mêmes profondes traces de griffures et de morsures. Encore une attaque des chiens noirs du vieux sorcier, c'est certain...

Il nous fallut bien faire notre boulot, mon maître et moi, et confirmer officiellement les dires du milicien, par la rigueur de l'autopsie. Le vieil hospitalier se tourna vers les miliciens et les légionnaires, sa blouse blanche cette fois entièrement maculée de sang :

— Fait nouveau, très chers amis, on arrive pour une fois juste après le massacre. Je dirais une heure tout au plus, car les corps sont encore tièdes...

— Une heure ? Mais ça veut dire qu'il est toujours dans les parages ! Et sans doute à moins d'un kilomètre à la ronde, vu l'escarpement des lieux... De plus, il se dirige forcément vers le haut de la vallée, sinon on l'aurait déjà croisé en montant jusqu'ici, lui et ses foutus chiens noirs !

Un des deux légionnaires poursuivit :

— Messieurs les miliciens, je propose qu'un de vous reste au village avec les deux hospitaliers, pendant que nous mènerons cette putain de battue jusqu'à son terme ! Cette fois, le vieux sorcier et ces maudits clébards ne peuvent pas nous échapper !...

Et pourtant, nous aurions dû davantage nous méfier... Enfin, surtout les trois va-t-en-guerre partis là-haut !...

Il y eut d'abord quelques jappements et hurlements dans le lointain. L'intensité sonore, modeste, pouvait laisser penser que les chiens noirs n'étaient pas si nombreux que cela. Le jeune milicien resté avec nous se montra d'ailleurs plutôt confiant, en nous vantant les mérites d'une toute nouvelle arme :

— Chacun de nous quatre possède une arbalète comme celle-ci, spécialement conçue pour chasser les meutes de loups, de plus en plus nombreuses dans les collines du nord-ouest... Maniable et puissante à la fois, elle permet de tirer pas moins de douze traits en moins de dix secondes. Croyez-moi, messieurs les hospitaliers, même si le vieux sorcier se ballade avec une vingtaine de ses foutus chiens noirs, je ne miserais pas deux sous sur eux !

Au même moment, des cris de terreur raisonnèrent jusqu'à nous, des cris assourdissants, et tout ce qu'il y avait de plus humains, cette fois...

— Bordel de merde, c'est eux trois, pas de doute... Ça commence à sentir mauvais... Allez, vite, faut qu'on se casse d'ici avant que ces saloperies de bestioles nous reniflent !

L'attitude du jeune milicien venait de changer du tout au tout. Crispant sa main sur sa fameuse arbalète flambant neuf, il jeta un regard inquiet vers mon maître qui, peut-être du fait de son âge avancé, se montrait moins alarmiste :

— J'avais prévenu vos amis de ne pas s'en prendre directement aux chiens noirs, et encore moins en étant seulement trois... Mais il a fallu quand même qu'ils aillent les titiller, qu'ils jouent les gros bras au lieu de faire profil bas ! De toute façon, c'est le sorcier dont il faut s'occuper, et de personne d'autre ! Ça aussi, je l'avais bien dit...

— Mais qu'attendez-vous donc, monsieur le donneur de leçons ?... Ne vous gênez surtout pas pour mettre en pratique vos bons conseils !

— Imbécile de gamin, si tu savais seulement...

— Si je savais quoi ?

— Rien. Et descendons maintenant. C'est effectivement trop dangereux de rester ici...

Moi aussi, j'avais parfois du mal à comprendre mon maître. Ses petits yeux gris semblaient hésiter entre confiance et inquiétude, résignation et excitation, avec un petit quelque chose de bizarre que je peinais à saisir...

Nous avons galopé six bonnes heures jusqu'au bourg le plus proche, tout en bas de la vallée, là où les miliciens et les légionnaires avaient établi ce qu'on pouvait appeler notre « camp de base », toujours dans une auberge, là aussi réquisitionnée pour la traque du vieux sorcier.

L'accueil y fut glacial. Il faut dire que miliciens et légionnaires venaient de perdre trois de leurs hommes au cours de notre petit raid... Comme d'habitude, ils s'en prirent à mon maître, et à travers lui à sa confrérie :

— Nous vous avons suggéré, hospitalier, de partir avec une escorte plus conséquente, mais vous avez voulu jouer la carte de la discrétion, soi-disant pour ne pas effrayer ce pauvre vieux sorcier... On voit le résultat !

— Et moi j'avais prévenu vos quatre hommes de ne pas jouer aux héros, et de ne pas s'en prendre directement aux chiens noirs...

— Bon, tempéra un commandant de la légion, nous n'allons pas nous chamailler comme des enfants dans une cour d'école... Je vous rappelle – à tous – que nous avons prochainement des comptes à rendre à l'assemblée. Maître hospitalier, que comptez-vous faire, maintenant ?

— Nous savons plus précisément où le vieux sorcier se trouve, et nous savons qu'il cherche certainement à franchir la frontière, sinon il ne serait pas monté aussi haut dans la montagne...

— Ce serait bien le pire qui puisse arriver... Il faut impérativement empêcher cela, vous le savez comme moi, hospitalier...

— Ce sont les chiens noirs qui le poussent à basculer de l'autre côté. Mais eux ne peuvent rien sans lui, et lui ne peut rien sans ça...

Mon maître venait d'ouvrir sa main droite, laissant voir dans le creux de sa paume une petite pierre ronde et grise, pas plus grosse qu'une noix, enserrée dans ce qui semblait être une serre de rapace, noire comme la nuit.

— La pierre magique du sorcier, qui m'a été confiée par sa fille, le temps de retrouver son vieux père. C'est cette pierre qui doit nous permettre de garder, le moment venu, un certain contrôle sur lui... Il s'agit aussi, messieurs, de notre meilleure garantie que le vieux bonhomme ne filera pas de l'autre côté de la frontière... Enfin, tout cela, c'est ce que m'a dit ma doyenne... Vous savez, moi, la magie...

Tout le monde s'est penché sur le bout de caillou grisâtre et plutôt terne, que manifestement nul ne savait en possession de mon maître, pas même moi. Mais le commandant de la légion mit bien vite fin à cette courte observation silencieuse :

— « Un certain contrôle sur lui », avez-vous dit, cher hospitalier, n'est-ce pas une affirmation un peu trop forte ? Étant donné le camouflet infligé aujourd'hui par le vieux sorcier et ses saloperies de

clébards, je me permets moi aussi de douter des pouvoirs de cette pierre magique, et peut-être aussi des vôtres... Mais bon, inutile d'en rajouter, n'est-ce pas ?...

Il me sembla entendre mon maître grommeler entre ses dents :

— Parle de « camouflet » si tu veux, maudit légionnaire, de mon côté tout va pour le mieux...

— Que dites-vous, cher hospitalier ? Parlez plus fort et plus distinctement, que tout le monde vous entende !

— Rien, rien, enfin si... Maintenant que le vieux sorcier est coincé dans cette vallée, il ne nous reste plus qu'à manœuvrer pour l'encercler, lui et ses chiens noirs, bien sûr... Mon assistant et moi nous occuperons du premier, vous des seconds. Vous serez en quelque sorte les bras, et nous la tête !

Tout ce petit monde, malgré des tiraillements manifestes, s'accorda pour considérer la vallée comme une nasse dans laquelle le vieux sorcier ne pouvait manquer de se faire prendre. Du côté du versant ouest – le moins abrupt des deux –, la moitié des miliciens emprunterait les quelques sentiers qui s'y trouvaient. Du côté du versant est – vertical sur la quasi totalité de sa longueur –, la troupe d'élite des légionnaires, représentant à peu près la moitié de leurs effectifs présents, utiliserait cordes et autres mousquetons pour franchir les nombreuses falaises permettant l'accès au fond de la vallée. Enfin, depuis le bourg où nous nous trouvions actuellement, les deux autres moitiés des miliciens et des légionnaires, soit une cinquantaine d'hommes au total, ratisseraient consciencieusement la même vallée, de l'aval vers l'amont. Pris en tenaille, repoussés vers les ultimes contreforts avant la frontière, c'est-à-dire la ligne de crête sommitale, le vieux sorcier et ses chiens noirs semblaient cette fois condamnés à tomber entre nos mains, ou à tomber tout court...

Nous devions partir à l'aube mais, alors que les dernières lumières s'étaient éteintes dans le dortoir de l'auberge, mon maître se tourna vers moi et me chuchota à l'oreille :

— Mon petit, j'ai quelque chose d'important à te dire, pour demain...

— Je vous écoute, maître...

— C'est au sujet du sorcier, et de sa capture, qui pourrait bien ne pas se passer tout à fait comme tu l'imagines...

— Vous doutez de la réussite de l'opération ? Ou bien vous la regrettez déjà ?...

— Y a un peu de ça, petit, mais sais-tu pourquoi ?

— Pas vraiment... Enfin si, j'ai bien compris la divergence de méthode entre vous d'un côté, les miliciens et les légionnaires de l'autre... Mais bon, on est tous là pour la même chose, non ? Et, ce soir, ils semblent plutôt s'être rangés de votre côté...

— Et c'est bien ce qui m'inquiète, petit ! Nous arrivons désormais à un point de non-retour : le vieux sorcier sera pris ou, pire que tout, tué, comme tous ses chiens noirs évidemment... Il faut que tu comprennes, petit, qu'en ce qui concerne mes relations avec les miliciens et les légionnaires,

c'est bien plus compliqué qu'une simple « divergence de méthode » quant à la manière de capturer le vieux père de notre doyenne...

— Là, j'ai du mal à vous suivre, maître...

— Je ne peux pas tout t'expliquer, petit, mais sache encore une fois que tu pourrais être très surpris du déroulement des événements, demain, et qu'il faudra pourtant bien faire exactement comme je te dirai de faire... Tu es mon assistant, mais tu es aussi un bon petit gars, et je n'ai pas envie de te voir sacrifier à cause de tout ce bazar !

— « Sacrifier ?... »

— Ça pourrait arriver, oui, si tu ne fais pas exactement ce qu'il faudra faire demain... Tu devras m'écouter, c'est bien compris ?

— Je ferai selon vos ordres, maître, bien entendu...

— Rappelles-moi le serment des hospitaliers, mon petit ?

— « Pour le bien de tous, tous pour le bien ! »

— Qu'est-ce que le « bien » pour toi, petit ?

— La santé, maître, évidemment, physique et mentale, ainsi que nous l'apprenons, et ainsi que nous la dispensons à l'hôpital, et cela conformément à la volonté de l'assemblée et donc du peuple...

— Et la santé de l'assemblée, petit, qu'en penses-tu ?

— Quelle drôle de question !... À vrai dire, maître, je n'y ai jamais réfléchi comme ça...

— Alors prenons le problème différemment : les divergences que j'ai ici avec les miliciens et les légionnaires, crois-tu qu'elles existent aussi en plus haut lieu, et peut-être même en pire ?

— Certainement... Je les ai bien ressenties, lors de notre entrevue avec les trois doyens de l'assemblée... Et puis, bien sûr, je sais ce que tout le monde sait, que les hospitaliers ont toujours été isolés dans ce pouvoir à trois, et qu'ils sont un peu trop seuls face aux deux forces armées, qui elles partagent évidemment les mêmes intérêts...

— Tu crois vraiment que les miliciens et les légionnaires partagent les mêmes intérêts, et que leur entente est meilleure entre eux qu'avec nous ?

— Je ne sais pas, maître, ils sont si secrets, et la critique envers eux n'est pas vraiment admise...

— Très juste, mon petit, et c'est bien pour ça que je ne peux et ne veux pas tout t'expliquer de ce qui se trame ici, ce serait bien trop dangereux pour toi... Sache tout de même que notre doyenne a plus d'un tour dans son sac, si j'ose dire pour une sorcière, et qu'elle sait ne pas se laisser marcher sur les pieds, surtout quand il s'agit de ses balourds de miliciens et de légionnaires !... La fugue de son pauvre père, avec tous les chiens noirs que ce vieux polisson fait sortir de son chapeau, ou plutôt de sa pierre, devient de jour en jour davantage un caillou dans la chaussure des miliciens et

des légionnaires, que dans celle des hospitaliers... Ce sont eux qui passent pour incapables de protéger les villageois de quelques clébards affamés, qui plus est des créatures venus de l'autre côté de la frontière !... Quelle honte pour nos valeureux guerriers d'ici !...

— Seriez-vous en train de me dire, maître, que la fugue du sorcier s'avérerait en quelque sorte une opportunité pour les hospitaliers ?

— Sacré petit assistant, c'est toi qui pose les questions maintenant ! Je vois que tu apprends vite de ton maître !... Contente-toi déjà de ne pas être trop surpris de la tournure des événements, demain, comme je te l'ai demandé... Bien compris ?

— Bien compris, maître !

— Parfait, mon petit, alors dormons maintenant, la journée de demain s'annonce longue et agitée, crois-moi...

Et agitée, elle le fut cette journée, oh ça oui ! Partis dès l'aube, nous avons rejoint le premier village de la vallée aux rayons du soleil levant. Ici, les habitants restaient calfeutrés chez eux, car la nouvelle du massacre de leurs voisins « d'en haut » avait déjà fait son chemin.

La troupe d'élite des légionnaires était partie deux bonnes heures avant nous, tout comme les miliciens qui devaient basculer depuis le versant ouest. Le vieux sorcier et ses chiens noirs, eux, se trouvaient sans doute à moins d'un kilomètre au-dessus de notre actuelle position, car nous entendions de plus en plus distinctement les hurlements de la horde, certainement poussée vers l'aval par l'arrivée, plus haut, des miliciens et des légionnaires. La manœuvre d'encerclement, jusque-là, fonctionnait à merveille...

— Messieurs, préparez-vous au combat, car ils ne tarderont pas à arriver sur nous !

Le commandant de légion qui venait de parler fit disposer la cinquantaine d'hommes sous ses ordres – légionnaires et miliciens confondus – juste à la sortie du village que nous venions de traverser, et de part et d'autre de la piste qui filait plus haut dans la montagne.

— Et vous, chers hospitaliers, restez pour l'instant à l'arrière, avec moi... Nous sortirons en première ligne dès lors que les chiens noirs auront été suffisamment neutralisés, et que le sorcier sera donc à votre portée.

— Faisons comme bon vous semblera, commandant... Je me tiendrai prêt à intervenir, quand il le faudra...

Mon maître semblait étrangement conciliant, et moi j'attendais avec impatience d'être « surpris par les événements », ainsi que le vieil hospitalier me l'avait mystérieusement annoncé hier soir.

Les hurlements se firent tout à coup entendre plus intensément encore. Dissimulés derrière des arbres, légionnaires et miliciens, tout de rouge et de vert vêtus, crispèrent leurs mains autour des manches de leurs puissantes arbalètes. Quand une première masse épaisse et sombre comme la nuit

se présenta sur la piste caillouteuse et d'un blanc éclatant, ce fut cette fois le commandant qui hurla :

— Tirez, tirez, et pas de quartier !

Les claquements secs des tirs d'arbalètes se succédaient en même temps que les chiens noirs déboulaient par dizaines. Les grognements laissaient place aux gémissements dès lors que les traits blessaient mortellement les bêtes, mais toujours de nouvelles remplaçaient celles gisant tout au long de la piste rougie par leur sang frais.

— Tirez, tirez encore, ces putains de chiens noirs finiront bien par tous tomber !

J'en comptai déjà une bonne quarantaine, tous morts, et peu à peu la source finit effectivement pas se tarir... Alors il apparut, frêle silhouette de vieillard claudiquant au milieu de la piste. Le contraste avec la vitalité sauvage des créatures issues de sa magie s'avérait saisissant.

— Stop, arrêtez les tirs ! C'est bien lui, n'est-ce pas hospitalier ? Alors, à vous de jouer maintenant !

Mon maître s'est avancé, seul sur la piste, lentement, sans précipitation. Sa longue blouse blanche tranchait elle aussi sur les quelques dizaines de masses sombres qui gisaient sur le sol. Maintenant qu'il n'y avait plus aucun chien noir en vie, un silence de plomb s'était abattu tout autour de nous.

Le vieil hospitalier avançait et, face à lui, tout aussi seul et tout aussi vieux, il y avait le fameux sorcier, père de notre doyenne, qui marchait en ne semblant prêter aucunement attention à ce qui se passait autour de lui. Le regard perdu en direction du sol, il devait murmurer quelque chose, car on voyait ses lèvres bouger un peu, comme s'il se parlait à lui-même, mais le son de sa voix était bien trop faible pour qu'on pût entendre quoi que ce soit...

Les miliciens et les légionnaires, ici et juste au-dessus du sorcier, s'étaient tous brusquement figés, attendant désormais l'intervention décisive de mon maître. Celui-ci s'arrêta soudainement de marcher, à moins de cinq mètres du sorcier, et leva brusquement son bras droit.

Alors, un déluge de flèches s'abattit sur tous les miliciens et les légionnaires présents, tandis que des dizaines d'hommes hurlant tels des damnés jaillissaient des bois de part et d'autre de la piste. Armés de sabres et d'épées, ils frappèrent aussitôt ceux qui n'avaient pas encore succombé aux flèches. La plupart des miliciens et des légionnaires peinaient à réagir, comme sonnés par ce déferlement inattendu.

Moi aussi j'étais hypnotisé par les combats en cours, et j'entendais au fin fond de mon cerveau les paroles prononcées cette nuit par mon maître : « contente-toi déjà de ne pas être trop surpris de la tournure des événements, demain... »

— Viens vite, bougre d’imbécile, rejoins-moi tout de suite ! Par tous les diables, assistant, bouge tes fesses, c’est un ordre !

Détournant enfin mon regard vers lui, je vis qu’il tenait dans ses bras le vieux sorcier, comme si ce dernier dormait, tandis qu’autour de nous les combats faisaient toujours rage.

— Tu vois, petit, je t’avais prévenu que la journée serait longue et agitée !

Mon maître allongea le sorcier par terre. Un filet de bave coulait à la commissure de ses lèvres qui, elles, continuaient étrangement à bouger, très légèrement. Mon maître ouvrit sa main droite et je vis alors que la pierre magique vibrait et changeait de couleur à chaque instant, passant du gris très clair au noir le plus foncé. Le plus impressionnant provenait de la serre de rapace qui l’enserrait : initialement sombre, elle avait pris une couleur rouge carmin, ce qui la faisait ressembler à un réseau de veines épaisses, et c’est alors l’ensemble qui prenait l’aspect d’un minuscule organe étonnement vivant.

Une dizaine des hommes qui venaient tout juste de surgir des bois formaient comme un cercle protecteur autour de nous trois. Clignant de l’œil malicieusement malgré cette situation pour le moins tumultueuse, mon maître me glissa à l’oreille :

— La voilà, la grande surprise du jour, mon petit... On change en quelque sorte de monture, si tu vois ce que je veux dire...

2. La citadelle

Cette nouvelle monture, je ne tardais pas à l’apprendre, s’avérait en tout point différente de la précédente... Une fois les derniers miliciens et autres légionnaires achevés par ces mystérieux hommes bien plus nombreux qu’eux, mon maître me présenta leur chef, qu’il semblait connaître. Il s’agissait d’un grand gaillard à la longue chevelure noir ébène, tout comme sa barbe, qui cascadaient jusqu’à son large torse poilu.

— Je te présente le fameux chef de tous ces bandits, assurément un des plus grands voleurs qu’on ait connu dans la montagne, mais aussi un précieux soutien – de l’ombre – des intérêts des hospitaliers, et parfois de l’assemblée... En tant qu’assistant, je te rappelle à ton obligation de discrétion, c’est l’un des serments les plus importants de ta confrérie... Autrement dit, tout ce que tu entendras ou verras ici doit rester strictement confidentiel... Bien compris, assistant ?

— Bien compris, maître, et enchanté de vous rencontrer, monsieur, chuchotai-je timidement, à la fois impressionné par la stature et la réputation du chef des bandits, le massacre perpétré quelques minutes plus tôt par ses hommes et le brusque et inattendu revirement de mon maître.

— Cher maître hospitalier, nous ferons plus ample connaissance, votre assistant et moi, lorsque nous aurons rejoint ma citadelle. Légionnaires et miliciens ne tarderont pas à apprendre le massacre de leurs troupes ici présentes, et alors cette étroite vallée se transformera à nouveau en nasse, mais pour nous cette fois-ci !

Le chef des bandits partit d'un éclat de rire tonitruant, et dans ses yeux gris métal luisait une étincelle de folie sans borne, à l'image de son corps qui transpirait lui aussi la démesure.

Les bandits avaient caché de nombreux chevaux, plus loin dans les bois, et c'est donc confortablement juchés sur des montures râblées et courtes sur pattes que mon maître et moi avons quitté la vallée où nous nous trouvions depuis quelques jours déjà, avec alors d'autres « montures »...

Le cheval du chef des bandits était là encore à la démesure de son cavalier : quasiment deux fois plus haut et large que tous les autres, il trottait fièrement en tête d'un groupe de deux cents hommes environ. Le géant à la longue chevelure noir ébène avait placé le vieux sorcier devant lui, sur l'encolure de sa monture, comme s'il s'agissait d'un trophée de guerre ou d'un blessé ramené par ses soins... Un peu des deux, pouvait-on dire ! Même si je sentais mon maître quelque peu irrité par cette façon de faire, nous n'allions certainement pas contester quoi que ce soit au tout puissant chef des bandits...

La citadelle s'avérait à la hauteur de sa réputation, c'est-à-dire aussi fameuse que celle de son propriétaire. Perchée sur un promontoire, à l'extrémité sud d'un enchevêtrement de sommets plus ou moins bien individualisés, elle dominait un étroit canyon qui coupait en deux cette sorte de massif montagneux, le tout dernier avant la plaine. Tout au fond de ce canyon particulièrement encaissé coulait un torrent impétueux. De solides embarcations effilées comme des lames nous permirent de le descendre, sur sa première moitié, et ce dans une obscurité quasi totale. Là, à mi-parcours, un embarcadère construit en rive gauche offrait aux habiles barreurs la possibilité d'accoster, à peu près à l'aplomb de la citadelle. De cet embarcadère, un tunnel encore plus sombre que le fond du canyon avait été creusé dans la montagne. Il remontait jusqu'à la citadelle par un étroit, raide et humide escalier. On disait que cet ouvrage, unique accès au repaire des bandits, était l'œuvre, très ancienne, de bâtisseurs nains, du temps où ceux-ci vivaient encore de ce côté-là de la frontière.

— Bienvenue en ma modeste demeure ! Ah, ah, ah !...

Le chef des bandits nous accueillit dans une immense salle à manger, qui s'avéra être la pièce centrale de sa citadelle, et dans laquelle raisonnait fortement son rire quelque peu démentiel...

— Alors, chers hospitaliers, comment se porte notre vieux sorcier ?

— Rien d’anormal à l’auscultation, à part un peu de fatigue, physique autant que mentale... Il devrait se réveiller demain matin, et alors nous pourrions recommencer à le faire « travailler »...

Quelques minutes plus tôt, mon maître et moi avions rendu visite au vieux sorcier, qui dormait dans une chambre de la citadelle, bien gardée par deux bandits se relayant jour et nuit devant la porte d’entrée.

— Très bien alors ! Ce soir, nous partagerons un dîner, ici même. D’ici là, un peu de repos ne fera de mal à personne ! Ah, ah, ah !...

À l’heure du souper, le chef des bandits se montra tour à tour affable et cinglant, si bien qu’il était difficile de savoir si ce qu’il disait devait être pris au sérieux...

— Pas de petite entourloupe du genre de celle que nous avons faite aux dépens de ces abrutis de légionnaires et de miliciens, n’est-ce pas mon bon hospitalier ?... Nous savons l’un comme l’autre tout le bénéfice que l’on peut tirer de ce vieux sorcier... Et sa fille, votre doyenne, le sait mieux que nous encore !

— Aucun doute sur ce point, très cher, aucun doute... Continuons le travail entamé avec ces « abrutis » que vous avez utilement neutralisés, et le fruit ne tardera pas à être tout à fait mûr du côté de l’assemblée...

— Veillons tout de même à ce qu’il ne pourrisse pas, ce fruit, c’est malheureusement si vite arrivé !... Ah, ah, ah !...

Les fruits pourris, durant les jours et les semaines qui suivirent, vinrent du sorcier, sous le contrôle assidu de mon maître, qui maniait avec application la pierre magique du vieil homme. Je commençais à mieux comprendre que la fugue du père de notre doyenne n’avait rien de fortuit, et que je jouais bien malgré moi un rôle dans tout ça, sans toutefois en saisir tous les tenants et les aboutissants...

Chaque nuit, de nouveaux chiens noirs apparaissaient dans tel ou tel village de tel ou tel massif montagneux, selon des objectifs bien précis, crayonnés en rouge sur une grande carte punaisée sur un des murs de la salle à manger de la citadelle. Le chef des bandits et ses hommes avaient une telle connaissance de la montagne, du fait de leur très ancienne présence ici, qu’ils faisaient plus que tourner en bourrique les pauvres miliciens et autres légionnaires, pourtant dépêchés en nombre depuis la lointaine capitale.

Évidemment, les victimes innocentes, dévorées par les chiens noirs, se comptaient désormais par dizaines, bientôt par centaines... Mais, là encore, je commençais à comprendre que l’objectif des hospitaliers était précisément là : dresser le peuple – en commençant par celui de ces hautes vallées promptes à se soulever – contre ces légionnaires et autres miliciens incapables de les défendre face à quelques dizaines de chiens noirs venus de l’autre côté de la frontière... Tôt ou tard, tout ce bazar

se ferait sentir en plus haut lieu, et même jusqu'à l'assemblée, surtout lorsqu'il s'agirait de désigner, tout prochainement, le nouveau président, ou la nouvelle présidente...

Et du « bazar », on en mettait, chaque nuit, pour éviter les nombreuses patrouilles de légionnaires et de miliciens qui quadrillaient la montagne, pour éviter aussi d'attirer l'attention des malheureux villageois essayant de se défendre par eux-mêmes. Pendant des jours et des semaines, nous avons répété le même modus operandi : aux alentours de minuit, sortir de la citadelle par le tunnel puis le torrent, galoper ensuite jusqu'à notre objectif de la nuit, pour enfin libérer quelques chiens noirs grâce à la magie du vieux sorcier...

Celui-ci voyageait avec mon maître, à l'intérieur d'une diligence aux ouvertures obstruées par d'épais rideaux noirs. Le vieux sorcier était à peu près réveillé quand il y pénétrait – si l'on pouvait qualifier de « réveillé » quelqu'un qui marchait tel un mort-vivant, les yeux à peine ouverts et le teint blafard, pour ne pas dire cadavérique... Nul autre que mon maître ne devait voir le vieux sorcier lorsque ce dernier entrait dans cette sorte de transe qu'on appelait la magie... On l'entendait alors vaguement délirer et sans doute convulser, à en croire les coups portés sur les parois intérieures de la diligence.

Mon maître restait discret et même secret sur tout cela, et je le soupçonnais de garder jalousement pour lui son vague savoir-faire concernant la pierre magique confiée par notre doyenne. Grâce à ce bout de caillou, quelques chiens noirs passaient, contraints et forcés, la frontière... Lorsque la crise s'achevait avec la venue de ces créatures dans l'esprit du vieux sorcier, mon maître criait toujours les mêmes mots depuis l'intérieur de la diligence :

— Écartez-vous, ils arrivent !

Il ouvrait alors précipitamment l'une des deux portes du véhicule. Sortaient alors un nombre imprévisible de chiens noirs, en général une dizaine, parfois moins, parfois plus...

Par un phénomène que je m'expliquais mal, les créatures ne s'en prenaient jamais à nous, alors même que nous étions à leur portée lorsqu'elles sortaient de la diligence. Bien au contraire, elles ne demandaient qu'à fuir au plus vite, telles des bêtes traquées. À voir l'éclat de terreur pure qui luisait dans leurs yeux jaunes, leur voyage de là-bas jusqu'ici, par l'intermédiaire du vieux sorcier et de sa pierre magique, n'avait pas dû se dérouler dans le calme et la tranquillité...

Pourtant, bien vite, peut-être poussés par quelque instinct de chasse ou de meute, les chiens noirs s'en prendraient invariablement à bon nombre de villageois : hommes, femmes, enfants, sans distinction... Du sang coulerait de leurs crocs acérés, et la colère monterait encore d'un cran dans le pauvre peuple laissé sans défense.

— Ça y est, messieurs, c'est fini pour cette nuit !

Imperturbable, mon maître refermait alors la porte de la diligence, et nous repartions bien vite en direction de la citadelle, accompagnés d'une dizaine de bandits.

De manière assez ironique, le vieux sorcier et ses chiens noirs avaient fait plus que quiconque pour accroître la popularité de ces hors-la-loi. En effet, ces derniers, avec l'accord de mon maître, éliminaient ici ou là quelques chiens noirs, histoire de montrer que eux, bandits, faisaient quelque chose, contrairement à ces incapables de miliciens et de légionnaires... Leur chef, ce matin-là, s'en félicitait d'ailleurs auprès de mon maître :

— Bravo, chers hospitaliers, jamais mes bandits et moi-même n'avions eu aussi bonne presse auprès des villageois de nos montagnes ! C'est bien simple, c'est à peine s'ils ne nous accueillent pas avec un tapis de pétales de roses !

— Certes, certes, tant mieux pour votre popularité, et vos affaires... Ma foi, cela ne nous regarde pas, tant que les miliciens et les légionnaires sont suffisamment ridiculisés... Par contre, il va falloir se préoccuper de notre vieux sorcier : avec le rythme que nous lui imposons, le pauvre homme ne tiendra pas huit jours de plus... Il est fatigué, épuisé même !

— Qu'il se repose s'il le faut ! C'est vous le spécialiste du soin, cher hospitalier !... D'ailleurs, vous allez bénéficier du calme et de la tranquillité de ma citadelle durant les trois jours qui viennent. Je pars pour une affaire urgente, un règlement de comptes pour ne rien vous cacher, à l'est de nos montagnes... Un ancien de chez nous y prend un peu trop ses aises, et croit qu'il va pouvoir gagner son indépendance sans mon accord. Bref, je m'y rends pour régler tout ça, avec au moins la moitié de mes hommes. Ce sera donc on ne peut plus calme ici, idéal pour le repos de notre précieux sorcier !...

— Très bien, très bien... Je vous souhaite de mettre tout l'ordre utile à vos affaires, et de mon côté je m'occuperai de remettre sur pied notre sorcier fatigué... Les chiens noirs doivent continuer à pourrir la vie des miliciens et des légionnaires, pendant encore au moins six semaines...

— Six semaines avant la désignation du nouveau président de l'assemblée... Cher hospitalier, croyez-vous vraiment à un changement majeur de ce côté-là ?

— En tout cas, la pression sera maximale sur les grands électeurs venus des trois confréries chargés de le – ou la – désigner... Tous savent qu'en reconduisant à la présidence un légionnaire ou un milicien, comme cela s'est toujours fait depuis la dernière grande guerre des races, ici et au-delà de la frontière, ils s'exposent à la colère du peuple. En d'autres temps, les hospitaliers présidaient eux aussi l'assemblée... Cela pourrait changer à nouveau, c'est en tous les cas le pari et le souhait de notre doyenne... Si nos adversaires sont discrédités comme ils le sont actuellement, elle pourrait bien arriver à ses fins...

— Certes, hospitalier, mais miliciens et légionnaires possèdent toujours la force militaire, toute la force militaire... Un atout indéniable, et aussi vieux que le monde !...

— La force ne fait pas tout, et ne pèse pas bien lourd face à celle du peuple, vous le savez comme moi ! En outre, celui-ci sait que les hospitaliers sont tout dévoués à garantir leur santé, physique autant que mentale... Il n'y a pas que vos bandits pour bénéficier d'une belle popularité !

— Bien dit, cher hospitalier ! Alors je souhaite que vos « affaires » à vous soient aussi prospères que les nôtres !... D'ici mon retour, prenez soin de notre sorcier ! Mon petit doigt me dit que vous et moi aurons encore bien besoin de lui dans les jours à venir !...

Le vieux sorcier dormait dans une chambre au quatrième et dernier étage de la citadelle, et mon maître et moi occupions les deux contiguës à la sienne. Ces trois chambres communiquaient entre elles par deux portes. Mutique et rigide tel un cadavre, le père de notre doyenne reposait sur un grand lit, qui paraissait démesuré au vu de son corps rachitique. Toute la journée, il avait dormi comme un sonneur et, ce soir-là, le premier depuis le départ du chef des bandits, il semblait qu'il était bien parti pour continuer son activité favorite...

Pourtant, peu avant minuit, j'entendis du bruit du côté de sa chambre. Intrigué et passablement inquiet, je me levai et, par le trou de la serrure de la porte, j'observai secrètement mon maître dispenser de biens curieux « soins » au vieil homme endormi.

L'hospitalier écarta le haut de la chemise de nuit du sorcier, pour dégager le torse du vieil homme au niveau de son sternum. Là, je pouvais distinguer une cicatrice bien nette, droite et fraîchement recousue, qui courrait de bas en haut, sur cinq centimètres tout au plus.

Mon maître sortit de la poche droite de sa longue blouse blanche un petit ciseau de chirurgien aux deux lames courtes et courbes. D'un geste précis et méticuleux, il coupa le fil en haut de la cicatrice, puis, après s'être saisi d'une petite pince aux mâchoires plates, il ôta en quelques secondes seulement ce même fil. Enfin, s'emparant cette fois d'un écarteur forgé dans métal rutilant, il ouvrit d'un bon centimètre de large la courte incision désormais à vif.

De son autre main, mon maître s'était saisi de la pierre magique du sorcier et il l'approcha de la plaie béante, jusqu'à l'introduire totalement à l'intérieur du corps du vieil homme... Il me sembla qu'un éclair blanc, aussi brusque que soudain, jaillit de la pierre lorsqu'elle entra en contact avec les chairs, tandis que la serre de rapace l'enserrant rougissait telle une artère soudainement irriguée par un sang d'une vigueur extrême. Dans le même temps, le sorcier fut pris d'un violent spasme, à tel point qu'il me sembla, un bref instant, le voir littéralement décoller de son lit.

Puis tout redevint calme. Le vieil homme était à nouveau allongé sur le dos et il semblait maintenant dormir. Mon maître s'appliqua à enlever la pierre magique de la plaie et à recoudre aussitôt la cicatrice, avec les mêmes gestes précis et efficaces.

Quand tout fut achevé, le corps du sorcier se tendit à nouveau brusquement, d'un seul coup, et ses yeux s'ouvrirent très grand. Leurs pupilles dilatées étaient à présent grisâtres et injectées de sang, ressemblant à s'y méprendre à la pierre magique, mais avec un éclat plus terne, vaguement lunaire...

Le vieux sorcier se mit alors à parler, dans une langue inconnue, où tous les mots semblaient s'enchaîner jusqu'à s'entrechoquer, se mêler... Le son de sa voix était métallique et uniforme, comme une diva qui se mettrait à réciter un texte technique, à toute vitesse, sans y mettre la moindre intonation... Et tandis qu'il parlait ainsi étrangement, deux formes sombres sortaient de ses pupilles dilatées et fixes, deux formes d'abord mouvantes, en quelque sorte gazeuses, puis peu à peu plus charnues, plus nettes aussi.

Deux chiens noirs venaient ainsi d'apparaître dans la chambre, mais contrairement à ceux que je voyais chaque nuit, ceux-là semblaient tout à fait calmes et disciplinés, dressés même. D'ailleurs, mon maître, d'un geste de la main, les fit s'asseoir de part et d'autre du lit du vieux sorcier. Ce dernier venait de s'arrêter de parler et il avait refermé ses yeux. Déjà, il semblait prêt à reprendre son activité habituelle, dormir... Mon maître retourna alors dans sa chambre, en veillant néanmoins à laisser entrouverte la porte entre sa chambre et celle du sorcier.

Il semblait peut-être craindre un danger menaçant le père de notre doyenne, mais alors lequel ?... Même si l'effectif des bandits avait été réduit de moitié avec le départ de leur chef, la citadelle demeurait assurément bien défendue, et surtout difficilement prenable...

Le lendemain, le vieux sorcier ne bougea pas de sa chambre, et mon maître ne sortit de la sienne que pour aller manger son repas de midi. Alors que nous déjeunions, assis face à face, il tenta de me rassurer, car sans doute avait-il ressenti mes quelques doutes, et peut-être même savait-il que je l'avais espionné... D'ailleurs, je préférais le devancer en lui montrant qu'il avait tout intérêt à ne pas me maintenir plus longtemps dans le secret :

— Maître, cette nuit, il m'a semblé entendre du bruit du côté de la chambre du sorcier... Vous n'avez pas été dérangé par cela ?

— Le vieux bougre ronfle comme un sonneur quand il dort, encore plus que moi, c'est dire ! Et c'est plutôt bon signe... Je l'ai examiné ce matin et il récupère bien, c'est là l'essentiel...

Ma petite question sournoise, posée sur un ton détaché, n'avait pas vraiment désarçonné mon maître, et quand je croisai le regard scrutateur de ce vieux singe, je vis qu'il n'était bien sûr pas dupe de ma grossière manœuvre...

— Mais, dis-moi, assistant, peut-être as-tu entendu autre chose que des ronflements ? Peut-être même que tu as vu quelque chose ? Il me semble avoir oublié d'éteindre une bougie, dans la chambre de notre vieux sorcier...

— Pour être tout à fait franc, maître, j’ai effectivement entendu et vu des choses, car je me suis inquiété pour le vieux sorcier...

— « Inquiété ? » Comme c’est mignon ! Et alors, assistant, qu’as-tu entendu et vu qui t’a inquiété ?

— La pierre magique du sorcier et vos étranges soins prodigués, puis les deux chiens noirs de part et d’autre du lit du vieil homme... J’ai l’impression que c’est surtout vous, maître, qui vous inquiétez pour le sorcier...

L’hospitalier se pencha alors vers moi, pour me souffler à l’oreille quelques confidences :

— À mon tour d’être honnête avec toi, jeune assistant... Sache que le départ précipité du chef des bandits ne me dit rien qui vaille. C’était une idée de notre doyenne que de passer sous sa protection plutôt que de rester sous celle de ces imbéciles de miliciens et de légionnaires. Il y avait du bon et du vrai là-dedans, mais encore faut-il faire confiance à ces bandits...

— Vous craignez vraiment pour notre sécurité ?

— Je pense que le ver est déjà dans le fruit, si tu vois ce que je veux dire, alors ma réponse est oui...

— Mais que faire ? Je peux assurer une surveillance rapprochée du vieux sorcier, si vous m’autorisez à entrer dans sa chambre...

— Sacré gamin, tu me surprends tous les jours ! menteur comme un arracheur de dents, malin comme un renard, et maintenant courageux comme un lion ! Le problème, c’est que je te connais comme si je t’avais fait... Demain, si je n’y prends garde, tu seras plus ambitieux qu’un doyen de l’assemblée !

Mon maître approcha encore un peu plus son visage du mien, puis il me parla si doucement que j’avais du mal à l’entendre :

— Demain matin, avant l’aube, je veux que tu quittes la citadelle, assistant, avec une mission bien précise et de la plus haute importance. Il s’agit de rejoindre la capitale dès que possible, pour remettre la pierre magique du vieux sorcier à sa fille. Notre doyenne saura ce que cela signifie et te dira quoi faire pour la suite. Il est trop dangereux de garder la pierre magique ici, au milieu de ces bandits prêts à nous rouler dans la farine...

— Mais quand leur chef rentrera, dans deux jours, comment ferez-vous pour expliquer mon absence ? Et puis, sans la pierre magique, comment ferez-vous pour extraire des chiens noirs comme si de rien n’était ?

— Sacré gamin, je n’ai pas besoin de répondre à ta seconde question ! Tu m’as suffisamment espionné, la nuit dernière, pour le savoir toi-même... Grâce à ma petite opération, le vieux sorcier sera en mesure de nous extraire tout seul des chiens noirs, sans sa pierre magique, et cela pendant au

moins dix jours... Quant à ta première question, c'est à moi de jouer les petits cachottiers ! Tu verras, demain matin, que ton maître a plus d'un tour dans son sac !

Ce soir-là, je m'endormis avec encore plus de difficulté que la veille. Un mélange d'inquiétude et d'impatience attisait mes sens et me maintenait dans un demi-sommeil. Cependant, je dus sombrer peu avant l'aube, car c'est mon maître qui me réveilla brusquement :

— Debout, bougre de larve ! Tu es « mort » maintenant, il est temps de partir !

— Vous avez perdu la tête, cher maître, ou alors c'est que je rêve encore ?...

— Ni l'un ni l'autre, imbécile, viens plutôt te voir dans la chambre d'à côté, tu vas comprendre...

J'entrai dans la pièce où le vieux sorcier dormait encore et toujours... Mon maître me tendit alors la fameuse pierre magique.

— Tiens, voici ce que tu devras remettre à notre doyenne, dès ton arrivée à la capitale. Et prends-en soin, ce caillou est littéralement irremplaçable !

Alors que je venais de me saisir de la pierre magique, je me figeai, car mes yeux s'étaient posés sur quelque chose d'impossible, comme un cauchemar éveillé. Sur le sol, au pied du lit du vieux sorcier qui dormait encore et toujours, gisait un corps, un corps avec mon visage !

— Ah, ah, ah, petit assistant, ça fait tout drôle de se voir mort, hein ?

— Maître, quelle est donc cette diablerie ?

— Rien de satanique là-dedans... Ce n'est qu'une nouvelle créature extirpée de ce vieux sorcier, toujours au moyen de sa pierre. Décidément, je crois que je commence à apprécier ses petits tours de magie... Regarde-le bien, ce cadavre, il te ressemble vraiment comme deux gouttes d'eau !

— Mais alors je serai « mort » aux yeux du chef des bandits, c'est bien cela ?

— Tu « es » déjà mort, bien compris petit ? Et maintenant, file vite, un long voyage t'attend jusqu'à la capitale !...

— Mais comment vais-je sortir de la citadelle ?

— Garde bien la pierre magique sur toi, si possible contre ta peau, au creux de ta main par exemple, et tu seras ainsi, au moins pendant une heure ou deux, libéré des contingences physiques de ce monde... Marche droit devant toi, sans te soucier des murs d'enceinte ou des bandits qui font le guet. Tu traverseras les premiers comme s'ils n'existaient pas, et les seconds ne te verront même pas...

3. La capitale

Il en fut tel que l'avait dit mon maître. Je quittai la citadelle comme un marcheur traverse le désert, sans aucun obstacle sur mon chemin... Mais ma « transparence » ne dura qu'un temps, ainsi que me l'avait prédit mon maître.

Je m'en rendis compte alors que je venais d'arriver sur les quais d'un bourg fluvial, d'où j'espérais pouvoir embarquer pour la capitale.

— Regarde devant toi, jeune homme, t'as failli me foutre à l'eau !

— Pardon, monsieur...

Au vu de sa corpulence, il y avait peu de chance que cet homme finisse dans le fleuve, en tout cas pas par ma faute... Je vis alors l'insigne en forme de proue de bateau qui ornait le côté droit de son chapeau noir et effilé.

— Heu, monsieur le capitaine, puis-je me permettre de vous demander la destination prochaine de votre bateau ?

— La capitale, jeune homme, comme la quasi totalité des rafiots amarrés sur cette rive du fleuve ! Le mien largue les amarres en fin d'après-midi, dans tout juste deux heures. Je peux te trouver une place à bord, mais ce sera sur le pont, de jour comme de nuit, et y compris s'il pleut... Les cabines et les dortoirs sont complets, tous occupés par une bonne cinquantaine d'hommes, des sortes de guerriers, dirons-nous... Il faudra te montrer discret, car eux souhaitent atteindre la capitale incognito... C'est bien compris, petit ?

— Promis, je saurai me faire discret...

— Sinon, côté tarif, ce sera huit pièces d'or, non négociable et payable d'avance...

— C'est parfait ainsi.

En même temps que je sortais les pièces de la petite bourse en cuir donnée par mon maître, je jetais un œil au visage couperosé et tout rond du capitaine : pas de doute, l'homme avait l'appât du gain dans le sang, et un certain penchant pour l'alcool, qui devait couler à flots dans ses veines...

— Petit, j'aime bien les affaires comme celle-ci, c'est-à-dire rondement menées ! Maintenant, sois le bienvenu à bord de mon modeste bateau, une galère de près de quarante ans, mais qui file encore honorablement sur les eaux piégeuses du fleuve, propulsée qu'elle est par autant de robustes rameurs à ma solde...

Avec son bras tendu, il me montrait son bateau, amarré un peu plus loin sur le quai, en rive droite.

— Surtout, gamin, rappelle-toi que tu dois être discret : tu ne parles pas à mon groupe de passagers, et ne t'avise pas non plus de signaler leur présence !

— Je m'y engage solennellement, capitaine. Je serai muet comme une carpe et discret comme un courant d'air...

— Pour éviter tout problème, on dira que tu es un membre d'équipage à l'essai, et que tu fais une première traversée avec moi, en observation...

— Très bien, capitaine, vos désirs sont des ordres !

— N'en fais quand même pas trop, moussaillon d'eau douce ! Et que je ne t'entende pas durant les vingt heures de navigation jusqu'à la capitale !...

J'avais troqué ma longue blouse blanche d'hospitalier contre une tunique marron et passe-partout, elle aussi fournie par mon maître avant mon départ de la citadelle. Une fois sur le bateau, je me suis accroupi dans un petit renfoncement indiqué par le capitaine, sur le pont arrière, entre sa cabine et la rangée de gauche des rameurs. Ceux-ci, en général des voleurs condamnés aux galères par les tribunaux de l'assemblée, avaient les pieds entravés par de lourdes chaînes. Avant le départ, qui s'annonçait imminent, ils mangeaient dans des bols en bois, chacun à leur place, un mélange de lentilles et de vieux pain trempé. Je faisais de même à la mienne, d'où je jouissais d'une vue plongeante sur l'ensemble du bateau, tout en demeurant invisible à la plupart des regards, comme le souhaitait ardemment le capitaine...

C'est alors qu'ils sont arrivés, à l'extrémité nord du quai, ces cinquante fameux guerriers qui devaient descendre jusqu'à la capitale sur le même bateau que moi. Je plissai les yeux en commençant à distinguer celui qui menait le groupe, comme incapable d'admettre la réalité... Et pourtant, cette haute stature et ces yeux gris métallique à l'éclat un peu fou ne laissaient aucune place au doute : il s'agissait bien du chef des bandits, ceux-là même qui avaient quitté précipitamment la citadelle pas plus tard qu'hier, prétextant une affaire urgente à régler, très loin d'ici et plus loin encore de la capitale, où ils se rendaient pourtant, comme moi...

Je reculai un peu plus dans le renfoncement et dissimulai au mieux mon visage, en relevant le col de ma tunique, tout ça pour ne pas être reconnu par l'un de ces bandits. Heureusement, ceux-ci, après avoir été accueillis par le capitaine, s'empressèrent de rejoindre les espaces intérieurs du bateau, sans doute pour se reposer.

Nous ne tardâmes pas à larguer les amarres, et la nuit tomba peu après, sans que personne ne sorte sur le pont. On entendait seulement le grincement des rames, le souffle plus ou moins régulier des galériens et l'eau qui battait la coque effilée du bateau.

Une ou deux heures plus tard, celui-ci perdit de la vitesse, car les rameurs se relayaient au cœur de la nuit, histoire de dormir un peu... Leurs ronflements se mêlaient à ceux des bandits, ainsi qu'à ceux du capitaine, le plus bruyant de tous, qui venait de laisser la barre à son second.

C'était le moment ou jamais pour mener ma petite enquête sur le pourquoi du comment de la présence, ici, du chef des bandits et de cinquante de ses hommes... Je rampai donc jusqu'à la porte basse qui, sous le pont arrière, menait aux principales cabines, là où je les avais vus entrer.

La porte grinça un peu, mais sans conséquence. Un étroit couloir plongé dans l'obscurité filait tout droit vers la poupe du bateau. Une seule cabine était encore éclairée, la dernière au bout du couloir. Sous la porte de celle-ci jaillissait un mince filet de lumière jaunâtre, sur quelques centimètres seulement, tandis qu'à l'intérieur les vifs éclats d'une discussion animée arrivaient jusqu'à mes oreilles. Je reconnus aussitôt la voix grave et tonitruante du chef des bandits.

— Bien sûr que j'ai des garanties des ces foutues légionnaires ! Regardez, un engagement écrit même, et signé de la main de leur propre général, celui qui viendra en personne à la citadelle, pour cueillir chez moi le vieux sorcier et ces deux imbéciles d'hospitaliers !

— Les papiers, les papiers, on sait ce que ça vaut, chef, pas grand-chose... Certains se torchent même avec ! Qui nous dit que ces légionnaires ne nous tueront pas tous, sitôt qu'ils auront capturé leur précieux sorcier, et qu'on leur aura gentiment expliqué comment entrer dans notre citadelle ?...

— C'est écrit là, bougre d'idiot : « vingt-cinq légionnaires maximum, accompagnés de leur général, tous yeux bandés lors de l'accès à la citadelle... » Avec ceux des nôtres restés là-bas, on sera quatre fois plus nombreux qu'eux ! S'ils veulent jouer aux malins avec nous, on les écrasera sans peine... Et crois-moi qu'ils le savent aussi bien que nous ! Alors mon petit doigt me dit qu'ils se tiendront tranquilles, leur général n'est pas stupide...

— Et la milice, chef, avez-vous anticipé sa réaction ? Pas sûr qu'elle apprécie de nous voir traiter directement avec leurs frères ennemis...

— C'est leur problème, pas le nôtre ! Et que veux-tu que la milice nous fasse ? Elle sera suffisamment affaiblie par la réussite de la légion pour venir nous chercher des poux dans la tonsure... La légion est la plus ancienne et la plus solide des deux forces armées, alors, croyez-moi, on mise sur le bon cheval !

— Mais la milice a vu le jour avec l'assemblée, et on dit qu'elle bénéficie par conséquent de plus d'appuis, surtout en haut lieu...

— Des appuis ? Mon cul, oui ! Quand la légion ramènera le vieux sorcier à la capitale, et pourra donc se vanter d'avoir mis fin aux massacres perpétrés par ses chiens noirs, tu verras qui aura le plus d'appuis à l'assemblée !...

— Et les hospitaliers, chef, on n'a rien à craindre d'eux ?

— Ah, ah, ah, les hospitaliers, une menace ? Voilà bien la meilleure de l'année ! Ces braves soignants seront traînés sur la place publique pour avoir fomenté le « départ » du vieux sorcier et l'arrivée des chiens noirs dans la montagne, pendant des semaines et des semaines... Ces deux imbéciles actuellement présents dans ma citadelle – ce maître et son assistant – serviront de boucs émissaires, soyez-en certains, mais le scandale éclaboussera forcément leur doyenne, à un moment ou à un autre... C'est d'ailleurs bien ce qui intéresse la légion, à ce que j'ai compris... Cette

sorcière est responsable de tous les hospitaliers et de tous leurs agissements : elle ne pourra pas s'exempter de tout ce bazar survenu à cause d'eux ! Et puis, n'oubliez pas que le vieux sorcier n'est pas moins que son père... Enfin, que voulez-vous, ces naïfs en blouses blanches n'avaient qu'à pas faire confiance en d'honnêtes bandits comme nous, ah, ah, ah !... Allez, messieurs, au lit ! Il fait sommeil et nous avons bien assez discuté...

J'eus tout juste le temps de faire un pas de côté que la porte de la cabine s'ouvrait déjà sur le chef des bandits et quelques-uns de ses lieutenants. Plaqué au mur, juste derrière cette même porte, je demeurai immobile et fort heureusement invisible à leurs yeux. Déjà, l'un et les autres regagnaient leurs cabines, me laissant à nouveau seul dans le couloir.

Osant à peine respirer, je marchai à tâtons vers l'extérieur, puis rampai sur le pont arrière, pour regagner mon renforcement. Dès lors, je n'en bougeai plus, pas même un petit doigt... Lorsque le bateau s'amarra à l'un des nombreux quais de l'immense port fluvial, au cœur de la capitale, je dus attendre que le chef des bandits et ses hommes quittent les lieux pour enfin sortir de ma cachette. Et alors je me mis bien vite à courir...

— Eh, gamin, dis au moins au-revoir à ton capitaine !

— Pas le temps, monsieur, mais merci encore !...

— Ah, ces jeunes, tous plus ingrats les uns que les autres !

Peu m'importait la remarque acerbe du capitaine. Moi, je n'avais désormais qu'un seul objectif : rejoindre au plus vite l'hôpital, pour prévenir notre doyenne de la trahison fomentée par les légionnaires et les bandits...

Le bâtiment des hospitaliers, que je connaissais bien pour y mener mes études depuis cinq ans, jouxtait celui, plus immense encore, de l'assemblée. De l'autre côté de la large avenue principale, il y avait successivement les quartiers généraux de la milice et de la légion, deux constructions massives et quasi identiques.

D'ailleurs, un homme de chacun des deux corps armée gardait l'entrée de l'hôpital, comme de coutume. À la hâte, j'enlevai ma tunique marron pour remettre ma blouse blanche, restée dans mon sac. Ainsi vêtu de la tenue officielle des hospitaliers, je m'approchai sans difficulté des deux gardes, m'adressant aussitôt à l'un d'eux :

— En tant qu'assistant de cinquième année, milicien, je souhaiterais m'entretenir sur-le-champ avec notre doyenne, pour une affaire de la plus haute importance. Dites-lui que cela concerne son père, mais aussi une pierre, une pierre magique, qui lui est destinée, de la part de mon maître...

— La doyenne doit partir pour l'assemblée dans une demi-heure, mais nous allons voir si elle peut tout de même vous recevoir, au moins pour quelques minutes... Suivez-moi, hospitalier, vu le peu de temps que nous avons, je vais vous conduire directement jusqu'à ses appartements.

Je suivis le milicien dans les couloirs de « la ruche » ; c'est ainsi qu'on appelait notre labyrinthe hospital... Il faut dire que l'activité des hospitaliers ne connaissait ni les jours, ni les nuits, et une foule exubérante et secrète de soignants et de patients circulait ici sans jamais s'arrêter...

L'étage des maîtres et de la doyenne se situait tout en haut, curieusement sous les toits, ce qui était plutôt contraire aux us et coutumes des autres confréries. Deux miliciens gardaient l'entrée des appartements de notre doyenne, ce qui me rassura plutôt : les révélations que j'allais lui faire se prêtaient plutôt bien à l'absence de tout légionnaire aux oreilles potentiellement trop curieuses...

Déjà, mon guide frappait à la lourde porte à deux battants, après avoir eu l'assentiment de ses deux collègues. Une réponse lapidaire, mais lancée sur un ton très clair, arriva jusqu'à moi :

— Entrez, c'est ouvert !

Les miliciens poussèrent les battants et je vis notre doyenne, au milieu d'une grande pièce ovale, derrière une table de la même forme géométrique, élégamment vêtue de sa toge bleu pâle, l'uniforme distinctif des trois doyens de l'assemblée. Étant donné sa position dans la pièce, pile en face de moi, et peut-être aussi du fait de son maintien, pour le moins altier, on aurait dit qu'elle m'attendait.

— Assistant, je suis heureuse de ton retour. Mais où est ton maître ? Il n'est donc pas avec toi ?

La doyenne, pourtant de taille moyenne et plutôt frêle de constitution, était une femme qui donnait toujours l'impression de vous surplomber, presque de vous toiser, peut-être parce qu'elle se tenait toujours bien droite, la tête un peu en arrière, le menton haut... Ses longs cheveux blancs, attachés en une simple et unique tresse, passaient par dessus son épaule gauche, ressemblant alors à s'y méprendre à un serpent sous ses ordres, ou plutôt à trois, entrelacés. Je lui parlai timidement, sans vraiment entendre ce que je disais.

— J'aurais beaucoup de choses à vous raconter, doyenne, en particulier au sujet de mon maître, mais aussi, de manière plus surprenante, des choses que j'ai moi-même découvertes, pendant mon voyage jusqu'ici, sur un bateau... Car j'ai été témoin d'évènements qu'il me faut au plus vite vous relater, et ce en toute discrétion...

D'un mouvement de tête, ma doyenne venait de faire comprendre aux trois miliciens encore présents dans la pièce qu'ils devaient immédiatement retourner à leurs postes. Elle ajouta alors :

— Et refermez la porte derrière vous, personne ne doit nous déranger... Très bien, assistant, commençons par ton maître...

— Il se trouve actuellement dans la citadelle des bandits, avec votre père, et c'est lui qui m'a demandé de vous rejoindre ici, pour vous remettre sa pierre magique que voici... Mon maître m'a dit que vous comprendriez ce que cela signifie...

— Tout à fait, assistant, je comprends très bien. Et maintenant, passons à toi, et à ce que tu as découvert pendant ton voyage sur ce bateau...

En même temps que je posai la fameuse pierre magique sur la grande table ovale, je relevai un curieux petit sourire, qui tirait quelque peu le visage habituellement impassible de ma doyenne, de la commissure de ses lèvres jusqu'à son étroit front très pâle.

— Donc, pendant mon voyage jusqu'ici, sur une galère, j'ai par le plus grand des hasards découvert que le chef des bandits s'apprêtait à s'allier avec la légion, pour mieux trahir la présence de votre père et de mon maître dans sa citadelle. Ils espèrent ainsi tirer grand profit de leur arrestation, et ce aux dépens des miliciens, et aussi de nous, les hospitaliers...

Le petit sourire de ma doyenne semblait s'étirer de plus en plus, en même temps que ses yeux bleu pâle crépitaient d'une étrange lueur d'excitation.

— Des bandits, avec la légion, dis-tu ? Comme c'est exotique, comme c'est pitoyable, comme c'est prévisible, et même amusant ! Mon petit assistant, tu es si jeune et si naïf, mais je dois tout de même te remercier, à ma façon, car tu as bien fait là l'essentiel : me ramener la pierre magique de mon vieux père, comme je l'avais effectivement exigé à ton tout aussi naïf de maître... « Tel maître, tel assistant », comme on dit souvent chez les hospitaliers ! Miliciens, ouvrez cette porte et emparez-vous immédiatement de ce jeune homme ! Vous pouvez le conduire directement à vos cachots, déjà pour trahison... Après tout ce qu'il m'a dit, le pauvre petit risque bien de crouler sous les accusations !...

Derrière moi, les deux battants de la porte s'ouvrirent brusquement, mais cette fois sur une dizaine de miliciens, et avec à leur tête celui que je reconnaissais comme un de leurs généraux, le grade juste au-dessous du doyen dans la hiérarchie milicienne, qui fonctionnait exactement comme celle de la légion.

— Mon cher général, reprit ma doyenne, notre jeune ami ici présent confirme que ces imbéciles de légionnaires espéraient nous la faire à l'envers en s'accoquinant avec ce stupide bandit...

— Ne vous avais-je pas prévenue qu'il fallait se méfier de ce chef sans foi ni loi ? Fort heureusement, ce sont ces balourds de légionnaires qui en feront finalement les frais, et pas vous, chers hospitaliers... Car ces bandits sont censés être encore vos alliés à l'heure qu'il est, n'est-ce pas, madame ?...

Le sourire de ma doyenne venait d'un coup de disparaître de la surface de son visage. Elle semblait peu apprécier la pointe d'ironie du général des miliciens, ironie non dénuée de vérité, cependant...

— Je dois reconnaître que vos espions ne s'étaient pas trompés, et je dois à nouveau vous remercier pour toute l'aide apportée... Sans vous, général, nous aurions effectivement pu tomber

dans le piège de ces bandits. Mais je dois souligner que ce jeune assistant et son maître hospitalier avaient visiblement eux aussi découvert le pot aux roses...

— Trêve de compliments et d'analyses sans fin, madame, le temps nous est désormais compté ! Miliciens, emmenez ce jeune prisonnier au cachot, et gardez-le bien : il sait des choses que nul ne doit apprendre, du moins pas encore...

Alors que deux miliciens armés de longues épées s'approchaient de moi, il se passa un évènement qui resterait longtemps gravé dans ma mémoire. La pierre magique, à ce moment précis toujours posée sur la grande table ovale, sembla bondir vers moi, pour finir son envol sur mon torse, plaquée au niveau de mon sternum, exactement au même endroit où mon maître l'avait brièvement introduite dans les chairs du vieux sorcier, quelques jours plus tôt. Comme animée par sa propre énergie, la pierre se réchauffa et devint même brûlante, à tel point qu'elle consuma le tissu pourtant épais de ma blouse blanche d'hospitalier. Bientôt, ce fut ma peau qu'elle brûla profondément, me laissant échapper des hurlements de douleur.

Un temps pétrifiés par l'étrange phénomène se déroulant sous leurs yeux, les deux miliciens armés avancèrent à nouveau vers moi, d'autant que leur général, tout autant que ma doyenne, leur criaient des ordres :

— Saisissez-vous de lui !

— Ramenez la pierre !

Ce qu'ils ne tardèrent pas à faire, car je ne leur opposai aucune résistance, terrassé que j'étais par la douleur de la brûlure sur ma peau, tout autant que par la soudaineté des événements... Et puis, de toute façon, qu'aurais-je pu espérer, seul face à des miliciens ?

Sitôt qu'ils se saisirent de moi, la pierre magique tomba sur le sol, redevenant froide comme auparavant, dépossédée de l'énergie folle qui venait de l'animer, contre toute raison... En quelques pas et autres mouvements décidés, ma doyenne venait de la ramasser rageusement, alors que le général des miliciens, qui lui aussi s'approchait de la même pierre, sembla quelque peu offensé d'avoir été d'une certaine façon doublé...

— Je vous la laisse bien volontiers, chère madame, ces affaires de sorcellerie sont ma foi de votre ressort... Mais, à l'avenir, veillez à ce que ce maudit bout de caillou demeure en lieu sûr ! Lui et votre sorcier de père ont suffisamment occasionné de désordre comme cela... Il est désormais temps de montrer à notre peuple que miliciens et hospitaliers sont en capacité de les protéger, des chiens noirs comme de tout ce qui pourrait venir de l'autre côté de la frontière...

— Vous avez raison, général, il est grand temps de récolter les fruits de notre action commune. Il vous reste néanmoins à effectuer une part non négligeable du travail : vous emparer de mon père et

de ce naïf de maître hospitalier qui en a encore la charge... Et, pour cela, il faudra vous débarrasser des bandits et des légionnaires qui ont conspiré avec eux, contre nous...

— Une simple formalité, soyez-en certaine... Nous avons un coup d'avance sur eux, si ce n'est plus...

— Méfiez-vous aussi de ce jeune assistant ici présent ! La pierre magique de mon père vient en quelque sorte de le « choisir », et cela ne me dit rien qui vaille de bon... Veillez à le tenir à l'œil...

— Souhaitez-vous, madame, que j'informe mon doyen de ces derniers événements ?

— Pas encore, général, pas encore... Finissons déjà le travail prévu et entamé, et il sera bien temps de porter le dernier coup fatal à ces imbéciles de légionnaires, y compris en plus haut lieu, à l'assemblée...

— Très bien, madame, je rassemble donc immédiatement les deux cents miliciens qui m'accompagneront jusqu'à la citadelle de ce stupide bandit. Mes espions m'informeront quand lui et ses quelques conspirateurs de légionnaires auront quitté la capitale pour regagner la montagne... Là-bas, ils seront faits comme des rats ! D'ici deux ou trois jours tout au plus, votre père sera de retour ici, à vos côtés madame, je vous le promets...

— Merci général, et n'oubliez pas de veiller à notre jeune ami, un peu sorcier sur les bords, comme au lait sur le feu... Il faudra que je me penche prochainement sur ton cas, petit, et sur l'étrange phénomène qui a eu lieu entre la pierre magique de mon père et toi... Tu sauras te montrer coopératif avec ta doyenne, n'est-ce pas ?

Comme si me narguer oralement ne lui suffisait pas, la vieille femme passa sa main frêle et osseuse sur la brûlure occasionnée par la pierre magique, bien visible en haut de mon torse.

4. La frontière

Du fond de ma geôle, je n'entendais que les gémissements des prisonniers voisins, je ne voyais rien d'autre qu'une pâle lueur, là-bas, tout au bout d'un interminable couloir plongé dans l'obscurité. Je somnolais péniblement, comme en proie aux délires d'une lourde fièvre, ou comme incapable de m'extirper des griffes d'un cauchemar sans fin. Le temps semblait couler indépendamment de moi, infiniment...

Puis une lueur. Une lueur dans la nuit. Un battement sous mes paupières closes. Un rythme lent et régulier qui s'imposa peu à peu en moi, indépendant et autonome, sûr de lui.

Je posai ma main droite en haut de mon torse. Là où la pierre magique m'avait brûlé, je perçus plus nettement encore ce battement qui venait tout autant de l'intérieur de mon corps que du caillou

qu'il me semblait sentir sous ma peau. Quand j'ouvris mes yeux, je vis une lueur irradier tout autour de moi, masse sphérique centrée sur mes doigts joints...

Je me levai, les yeux comme portés par deux lueurs bien visibles : l'une au bout du sombre couloir et l'autre tout autour de moi. Elles délimitaient les extrémités d'une sorte de chemin, ou plutôt d'une allée, baignée par la même lumière douce et grise.

Je marchai sans me soucier de la lourde porte grillagée de ma geôle, ni même des épais murs en pierre de la prison milicienne. Dehors, la nuit – la vraie – était tombée sur la capitale. L'avenue principale était déserte, à part quelques miliciens qui gardaient les entrées du bâtiment. Ils ne me voyaient et ne m'entendaient pas.

Toujours porté par la sphère lumineuse autour de moi et le battement régulier dans mon corps, je dépassai l'angle ouest du bâtiment, pour remonter aussitôt une rue étroite qui donnait sur une petite place bordée de grands platanes. J'entendis grogner, derrière les larges troncs des arbres. Puis des masses plus noires que la nuit glissèrent de leurs cachettes jusqu'au centre de la petite place.

Des chiens. Une dizaine des chiens noirs du vieux sorcier, venus de l'autre côté de la frontière grâce aux pouvoirs de la pierre magique. Le dernier à sortir de derrière les troncs devait bien peser le quintuple du poids de tous ces congénères. Ses yeux d'un jaune solaire vinrent se poser sur moi, fixement.

Le battement et la lueur me guidèrent à nouveau. Je marchai vers l'énorme chien noir. Il s'allongea et je grimpai sur son dos comme sur un cheval.

Hurlant à la pleine lune tels des loups en meute, les chiens noirs marchèrent dans la capitale quasi déserte, sans que quiconque ne les vît. Ils se dirigèrent plein nord et, bientôt, quand ils eurent atteint la grande plaine, ils coururent, puissants et silencieux, en direction du vieux sorcier.

Le jour pointait à peine quand nous fûmes en vue de la citadelle des bandits, perchée en haut de son pic, sur ce massif du piémont coupé en deux par un puissant torrent coulant au fond d'un canyon encaissé. Empruntant les flancs abruptes de la montagne, les chiens noirs grimpèrent tels des chamois, bondissant de rochers en rochers, s'agrippant aux minuscules anfractuosités de la pierre.

Au sommet d'une pointe qui dominait la citadelle, je vis les premiers rayons du soleil levant. Ils éclairaient un spectacle tout à fait inattendu : dans la citadelle, répartis en haut des remparts, la centaine de bandits se voyait épauler par vingt-cinq légionnaires, dont leur général, qui vitupérait comme un beau diable auprès du chef des hors-la-loi. Cette improbable troupe des contraires tentait de repousser les assauts d'une autre, homogène et bien plus nombreuse, composée d'au moins deux cents miliciens, sous les ordres de leur général à eux...

Une troupe d'élite de ces miliciens, rompue aux combats en milieu vertical, participait activement à l'assaut. Usant de cordes et d'échelles pour franchir falaises et remparts entourant la citadelle, ces combattants avaient déjà dégagé quelques points d'entrée.

Bien qu'inférieurs en nombre, bandits et légionnaires pouvaient compter sur une meilleure connaissance des lieux, du moins pour les premiers d'entre eux... Empruntant des chemins de traverse ou des portes dérobées, ils parvenaient ici ou là à prendre par revers quelques miliciens, si bien que le combat demeura un temps équilibré et incertain.

À l'inverse du déchaînement de violence qui s'était emparé des combattants à l'intérieur de la citadelle, les chiens noirs, toujours en haut de leur pointe, s'étaient allongés, calmes et silencieux, certains carrément endormis, sans doute épuisés par leur longue chevauchée depuis la capitale jusqu'ici.

Ils ne se relevèrent qu'au moment où les combats semblèrent définitivement tourner à l'avantage des miliciens. Ceux-ci devaient être encore une bonne cinquantaine, tandis que le chef des bandits et le général des légionnaires, acculés dans un angle de la cour intérieure de la citadelle, n'étaient plus défendus que par une petite dizaine de leurs hommes. Échangeant un dernier regard entendu, le bandit et le légionnaire jetèrent leurs ultimes forces dans un corps-à-corps désespéré.

C'est précisément le moment que choisit l'énorme chien noir pour hurler au soleil déjà vaillant, haut dans le ciel. Sortant de l'ombre, à d'innombrables points hauts du massif entourant la citadelle, des dizaines et des dizaines d'autres chiens noirs convergèrent silencieusement et sans se presser vers les lieux du combat finissant. Grognant et bondissant par dessus les remparts, ils ne tardèrent pas à encercler la cinquantaine de miliciens qui venait tout juste d'achever leurs précédents adversaires du jour, dont le chef des bandits et le général des légionnaires, qui gisaient côte à côte, dans une marre de sang.

Un grimace étrange, mélange de surprise et d'épouvante, tordit le visage coupé au couteau du général des miliciens, tandis qu'il découvrait le mien, au milieu des nombreux chiens noirs. Comme les légionnaires et les bandits, quelques instants plus tôt, il comprit bien vite que la seule issue pour lui et ses hommes s'avérait l'attaque, alors il hurla à ceux-ci de foncer vers l'avant, vers la plus proche échelle ou corde, en espérant ainsi se frayer un chemin au travers de l'impressionnante masse des créatures sombres venues de l'autre côté de la frontière.

Mais les chiens noirs se déplaçaient incomparablement plus vite que les humains, et même si une dizaine de bêtes périrent sous des traits d'arbalètes, une cinquantaine d'autres coupait déjà le chemin voulu par les miliciens. Sautant sur eux tout en aboyant féroce, souvent à deux ou trois contre un, les chiens noirs griffaient, déchiquetaient et égorgeaient des guerriers qui ne pouvaient rien faire d'autre que pousser des cris aigus d'horreur et de désespoir.

Quand la cour intérieure de la citadelle ne fut plus qu'une marre du sang mêlé des bandits, des légionnaires et des miliciens, l'énorme chien noir hurla à nouveau, son énorme tête levée vers le soleil, et cette fois toutes les autres créatures hurlèrent à l'unisson, et bientôt un brouhaha démentiel sembla parcourir toute la montagne et toute la plaine... Ma doyenne, bien au chaud dans ses appartements de l'hôpital, là-bas loin dans la capitale, à côté de l'assemblée, est-ce qu'elle entendit ces hurlements des chiens noirs ? Peut-être se douta-t-elle de l'échec de son plan initial ? Sut-elle que mon maître et que son père, le vieux sorcier, sortirent alors de la citadelle, peu après ce double massacre, pour nous rejoindre, les chiens noirs et moi, au milieu de la cour intérieure où nous pataugions dans le sang ?

Tous les trois, nous suivîmes sans attendre la nuit la sombre horde qui marchait déjà vers les plus hauts sommets de la montagne, vers la frontière interdite, notre seule issue désormais, notre refuge, leur terre sauvage...

Une réalité faite, pour l'heure, de neige, de glace et de roc.

Bientôt, la pente ascendante se fit moins raide. Devant nous, une sorte de dôme immensément blanc et presque plat semblait ne jamais vouloir se finir... Nous l'avons traversé dans un état second. Puis, enfin, la pente devint peu à peu descendante.

Nous avons dû franchir la frontière. Sans doute.

Peut-être à cause de la fatigue, ou bien de l'altitude, il me sembla qu'une vague forme humaine nous suivait, à quelques dizaines de mètres à notre droite. Les cris rageurs de mon maître détournèrent mon attention de cette brève et évanescence vision :

— Assistant, bordel de merde, dis à ces foutus cabots de faire une pause ! Je ne sens plus mes pieds avec ce putain de froid !...

— Oui, maître, oui, je vais essayer...

En me retournant, je vis qu'il ne jouait pas la comédie. Jamais son visage n'avait été aussi pâle.

Devant nous deux, à une bonne vingtaine de mètres, il y avait une frêle silhouette, qui devait forcément être celle du sorcier. Pourtant, quelque chose clochait : le vieil homme se tenait trop droit, sa démarche n'était plus aussi hésitante et son pas semblait bien alerte...

Plus loin encore, tout devant, la vingtaine des chiens noirs encore vivants descendait en ordre dispersé, avec à leur tête le plus énorme d'entre eux.

— Et oh, sorcier, ne marchez pas si vite ! Attendez-moi, attendez-nous, mon maître et moi devons nous arrêter, nous sommes épuisés...

— Encore dix minutes de marche, jeune homme, et nous aurons alors quitté ces pentes enneigées pour bientôt rejoindre le fond de la vallée, au sec et plus au chaud !

Tout en me parlant d'une voix que je ne reconnaissais pas, le sorcier tourna son visage vers moi. Je fus frappé de stupeur : ce visage était celui d'un jeune homme, de tout au plus trente ans, même si ces traits restaient indiscutablement ceux du père de ma doyenne... Il semblait agir comme si de rien n'était, comme s'il avait toujours habité ce corps bien plus jeune que celui que je connaissais jusqu'ici.

Les chiens noirs et lui finirent par s'arrêter, au pied d'un gros rocher cubique d'au moins quatre mètres de côté, qui gisait au fond d'une large vallée, non loin du bout de la langue glaciaire que nous venions de descendre, depuis la frontière jusqu'ici. Mon maître ne semblait pas surpris du brusque rajeunissement du vieux sorcier. Sa mauvaise humeur, elle, n'avait pas changé...

— Par tous les diables, sorcier, vous et vos foutus clébards voulez ma mort, hein, c'est bien ça ? ... N'oubliez pas que si vous êtes encore là, c'est en grande partie grâce à moi !

— Et aussi grâce à votre assistant, crut bon de préciser le même sorcier...

— Encore heureux qu'il prête assistance à son maître ! Manquerait plus que ça qu'il me laisse tomber !...

— Pour ce qui est de mes « clébards », comme vous dites, cher hospitalier, ils vous ont eux aussi sauvé la vie, lors de ces combats à la citadelle des bandits... Et ils ne sont pas rancuniers, car vous vous êtes allègrement servis d'eux et de moi pendant des semaines et des semaines, tout ça pour de basses manœuvres politiciennes...

— J'ai obéi à ma doyenne, votre chère mère... Chez les hospitaliers, on respecte les ordres, voilà tout... L'assemblée ne nous laisse d'ailleurs pas trop le choix, surtout quand les légionnaires et les miliciens s'en mêlent...

Je sursautai quand mon maître prononça le mot « mère » pour notre doyenne.

— Maître, peut-être est-ce l'effet conjugué de la fatigue et du froid, mais notre doyenne est la « fille » du sorcier ici présent, quand bien même celui-ci semble avoir rajeuni de cinquante ans depuis qu'on a traversé la frontière !...

— Et pourtant, assistant, notre doyenne est bel et bien sa mère, je persiste et signe... Et si tu ne me crois pas, tu n'as qu'à demander au premier concerné !... C'est un secret bien gardé, de l'autre côté de la frontière, mais on ne va pas pouvoir te le cacher bien longtemps, maintenant qu'on est ici !...

Je me tournai vers le sorcier, qui semblait à la fois las et quelque peu amusé de tout ça.

— C'est une longue et complexe histoire, jeune homme, notamment celle des humains et des deux derniers sorciers que nous sommes, ma mère et moi... Jadis, alors que la guerre des races était arrivée à son paroxysme, ma mère a créé la frontière que nous connaissons tous aujourd'hui, et cela au moyen de sa puissante pierre magique. Celle-ci nous a accompagnés, elle et moi, de l'autre côté

de la frontière, ainsi que tous les humains qui voulaient définitivement échapper à la sauvagerie des nains, des elfes, des orques, des gnomes, des trolls et des chiens noirs, et sans doute plus encore à la barbarie des missionnaires, pourtant des humains comme vous et moi... Une fois la frontière refermée, nous étions en sécurité, loin de leurs pouvoirs occultes dévoyés, loin de leur violence sauvage et sans borne, loin d'eux tous, les ennemis de l'assemblée naissante...

Mon maître s'emporta à nouveau :

— Et vous, vous avez la bonne idée de nous ramener ici, à la merci de tous ces sauvages et autres barbares ! Car j'imagine que les missionnaires, tout comme les chiens noirs, pullulent encore, de ce côté-ci de la frontière ?...

— Oui, hospitalier, et nous aurons bien assez tôt l'occasion de nous en rendre compte... Les missionnaires représentent ici un danger autrement plus important que les chiens noirs, n'en doutez pas... Ces guerriers, issus des rangs de la légion et de la milice, ont à l'époque reçu ordre des trois premiers doyens de repousser de l'autre côté de la frontière, qui n'était alors que physique, toutes les autres races que les humains – elfes, nains, orques, trolls et gnomes –, avec leurs nombreux sorciers faisant ombre à la toute jeune assemblée... Mais les missionnaires ont un peu trop pris leur mission à cœur, et leur indépendance... Ils ne se sont pas contentés de repousser les ennemis de l'assemblée de l'autre côté de la frontière : là-bas, contre l'avis des trois doyens, ils se sont lancés dans une extermination féroce et sans fin, y compris des chiens noirs, créatures sauvages mais jusqu'ici pacifiques. L'assemblée n'a pas apprécié l'affront des missionnaires et ma mère, dernière sorcière humaine et fondatrice des hospitaliers, a proposé aux légionnaires et aux miliciens d'ériger une frontière, mais magique cette fois-ci, et donc infranchissable... Les missionnaires se voyaient alors définitivement bannis et isolés, de l'autre côté de la frontière, avec tous les sauvages qu'ils haïssaient et massacraient depuis des années... Il faut dire que la puissance armée des missionnaires, devenue incontrôlable, aurait été à très court terme une menace pour les légionnaires et les miliciens, et donc pour la jeune assemblée elle-même... Beaucoup pensent, sans oser le dire, que la frontière a surtout permis à l'assemblée de se protéger des missionnaires, bien plus que des sauvages...

Mon maître, lui aussi, semblait bien las de tout ça...

— Merci pour ces déprimants rappels historiques, que malheureusement bien peu de nos concitoyens connaissent... Mais revenons à vous, cher sorcier : peut-être pouvez-vous expliquer à mon assistant pourquoi vous semblez, ici, être un tout jeune homme ?...

— C'est une conséquence imprévisible de la fameuse pierre magique, cette dernière étant irrémédiablement liée à tous les aspects de la vie de celles et ceux qui la convoquent, c'est-à-dire les sorciers, comme ma mère et moi... Parfois, les conséquences, physiques et mentales, sont pour nous

terribles... Dans mon cas, sitôt de l'autre côté de la frontière, mon vieillissement s'est avéré bien trop rapide que la normale, si bien qu'on a fini par me faire passer pour le père de ma mère... Car l'assemblée ne souhaitait pas divulguer certains détails embarrassants de cette fameuse frontière, comme ses fondements magiques, peu populaires au sein de la nouvelle assemblée, plus portée sur les armes et les soins, bref, la « science »...

Mon maître explosa une nouvelle fois :

— Mais monsieur le sorcier, avec son incontrôlable magie, nous a tout de même menés jusqu'ici, avec ces missionnaires barbares encore bien présents, ces races sauvages et ces chiens noirs un peu partout... Et ces derniers ne seront peut-être pas tous aussi gentils que les quelques-uns qui nous accompagnent ! Excusez-moi, cher sorcier, mais ça me suffit d'avoir dû supporter pendant des années les folies et les magouilles de votre mère ! Maintenant, il faudrait qu'on suive les vôtres, de ce côté-ci de la frontière ?... Très peu pour moi !

— Voyons, maître hospitalier, est-ce que nous avons objectivement d'autres solutions que de franchir la frontière ? À moins que vous ne préfériez rester de l'autre côté, et tomber alors bien vite entre les mains des miliciens et des légionnaires... Ils auront tous une revanche à prendre sur vous, sur nous, et alors m'est avis qu'ils nous feront passer un sale quart d'heure !...

— Hum, il n'y a pas que du faux dans ce que vous dites, sorcier... Mais ici, qui pourrait bien nous aider ? Trois gugusses comme nous, avec seulement une vingtaine de chiens noirs pour nous protéger... À vrai dire, je ne donne pas bien cher de notre peau, ici non plus...

— Il nous faut essayer de retrouver les anciens amis des sorciers – elfes, trolls, orques, gnomes, nains –, c'est sans doute notre seul espoir de survivre ici, au moins pour quelque temps... Par le passé, leur soutien envers les sorciers, y compris humains, s'est toujours avéré indéfectible... Ils sauront me reconnaître, et nous apporter leur aide, j'en suis certain !...

— Et bien, réjouissant comme programme ! Je vous rappelle, cher sorcier, que votre mère, avec sa frontière magique, les a jadis condamnés à rester ici, avec ces sympathiques missionnaires qui les aiment tant...

— Pas faux non plus, hospitalier, mais il faut bien essayer, sinon, quoi faire d'autre ?... Je saurai leur dire la vérité, y compris sur ma mère... Ils comprendront que nous sommes différents, elle et moi, elle et nous... Et puis, j'y pense, il y a votre jeune assistant, qui peut s'avérer notre plus grand espoir : n'oublions pas qu'il a été sensible à la pierre magique, ou plutôt que la pierre magique l'a choisi... C'est d'ailleurs sans doute grâce à lui que nous avons pu franchir la frontière... Celles et ceux des races sauvages y seront sensibles, car ils éprouvent plus que quiconque les forces de la magie. Suivons votre assistant, hospitalier, et je pressens qu'il nous conduira tôt ou tard jusqu'à nos amis !...

— Ah, ah, ah, c'est la meilleur de toutes, celle-là ! Mon assistant, habité par une pierre magique, et bientôt un vrai sorcier à vous entendre !... Lui comme moi ne sommes que de modestes hospitaliers...

— Et par là même imprégnés d'une certaine magie, vous le savez comme moi, cher maître...

— Nous appliquons de simples gestes techniques, sorcier, et exclusivement à visée thérapeutique !... Et s'il nous arrive parfois de côtoyer quelques phénomènes magiques – ce que j'ai souvent déploré –, c'est toujours par l'entremise quelque peu diabolique de cette foutue pierre magique et de votre mère, notre doyenne !... N'est-ce pas assistant ?

— Sans doute, maître, sans doute... En tout cas, si je suis arrivé jusqu'ici, je ne peux pas dire que ce soit le fruit de ma volonté, oh ça non, ni d'un processus tout à fait rationnel...

Le sorcier s'était redressé et il levait ses bras en l'air, manifestement de joie...

— La magie vous habite, jeune assistant, et c'est exceptionnel ! Vous êtes sensible à la pierre des sorciers et peu importe les explications !... Le résultat est là, et lui seul compte : vous avez contribué à tous nous mener jusqu'ici, en vie !

Mon maître se leva et tenta d'étirer ses vieilles articulations fatiguées.

— Messieurs, j'ai assez écouté de choses incompréhensibles pour aujourd'hui, et si je ne me repose pas tout de suite, c'est la mort en personne qui viendra me chercher...

Le sorcier s'enflamma pour une dernière tirade, avant un sommeil tant attendu par mon maître...

— Dormons, dormons, chers amis !... Cette nuit, les chiens noirs veilleront sur nous tous, et demain nous continuerons notre marche, avec ce jeune homme pour guide !... Bientôt, nous retrouverons celles et ceux des races sauvages, les amis des sorciers, nos amis !...

5. La forêt

Nous nous sommes réveillés avant le lever du jour, à cause de cris et d'explosions dans le lointain. Les vingt chiens noirs s'étaient resserrés autour du bloc rocheux, et ils grognaient, babines retroussées, leurs dents blanches pointant dans la nuit encore épaisse.

Le sorcier était déjà debout. De son bras tendu, il désignait une zone rougie par le feu, loin vers la sombre forêt qui s'étendait au-delà de la montagne, jusqu'aux confins de la grande plaine. De brusques et gigantesques flammes rouges et oranges s'élevaient au-dessus de la frondaison des arbres, léchant presque le ciel étoilé, en même temps que des cris de terreur déchiraient le silence de la nuit.

— Ce sont eux, les derniers missionnaires, et leurs esclaves, les trolls de feu... Ils ont dû repérer quelques groupes de sauvages, ou des chiens noirs, peut-être les deux...

Mon maître tentait de mieux voir, en plaçant sa main au-dessus de ses yeux, comme une visière.

— Ils sont loin, nous ne craignons rien...

— Pour l'instant, mais il ne faut pas rester ici. Les missionnaires, dans mes souvenirs, mènent toujours leurs battues du nord vers le sud, du rivage vers la montagne, pour acculer leurs proies vers la frontière...

— La frontière, on y revient encore et toujours... Ma foi, je commence à comprendre l'utilité de cette foutue pierre, et surtout de sa magie, qui permet de se jouer de cette infranchissable barrière... Nous en aurons peut-être à nouveau besoin...

— Peut-être, hospitalier, peut-être... Mais il faudra alors choisir entre deux maux...

Plutôt que de continuer à parler, nous avons préféré reprendre notre marche, dès l'aube naissante, plein est pour essayer de contourner les missionnaires. Le sorcier et les chiens noirs m'avaient fait passer devant, comme un vrai guide que je n'étais pas.... Je me repérais vaguement à la position du soleil et de la montagne, à notre droite, car il me semblait évident qu'aucune magie ne m'habitait, pas plus celle de la pierre qu'une autre...

Avant une clairière, les chiens noirs se sont mis à grogner. Nous avons progressé accroupis, dissimulés derrière la végétation basse et dense de la forêt. Vers la bordure ouest de la clairière, nous vîmes au sol quelques arbres coupés et calcinés, et d'innombrables corps méconnaissables, envahis par des essaims de mouches. Devant quelques cadavres putréfiés et à moitié brûlés, le sorcier s'était accroupi, une main sur son nez, pour atténuer l'insoutenable odeur.

— Des missionnaires sont aussi passés par là, et d'autres doivent ratisser la forêt, plus au nord et plus à l'est... Il nous faut encore remonter d'un cran vers la montagne et la frontière, plus au sud, sans quoi nous ne tarderons pas à tomber sur quelques-unes de ces brutes et leurs trolls de feu...

D'un geste du bras, le sorcier m'a invité à poursuivre mon chemin, toujours en tête, alors même que j'avais visiblement échoué à nous éloigner de ces fameux missionnaires. Quant à notre quête, elle me semblait plus inaccessible que jamais... Et la magie, je n'en voyais toujours pas trace...

Alors j'ai fait comme le sorcier disait. J'ai obliqué vers la montagne, sur un terrain alternant collines boisées et vallées plus ou moins encaissées.

Nous avons posé un nouveau bivouac, au bord d'une rivière à l'eau glaciale et limpide, qui cascadaient entre des sapins et des châtaigniers. Les vingt chiens noirs se sont positionnés en amont et en aval de notre campement, sur chacune des deux rives, en différents points hauts.

— On va encore manger des châtaignes crues et peut-être quelques baies... Étant donné l'heure tardive, sorcier, j' imagine qu'on peut oublier la viande au menu de ce soir ?

— Contentons-nous de ça pour l'instant, cher hospitalier, et évitons surtout d'attirer l'attention sur nous, avec des feux inutiles...

— Alors youpi, opération cueillette pour tout le monde ! Plus vite on ramassera notre pitance fade et sans goût, plus vite on se couchera...

Avant de me lever, je posai mon regard sur l'eau scintillante de la rivière, qui semblait se confondre avec les arbres à la faveur du jour finissant. C'est alors que je l'ai à nouveau vue, cette forme grise et évanescence, aperçue lors de notre passage de la frontière, quelques jours plus tôt...

J'ai d'abord cru à quelque reflet mouvant sur la surface de l'eau, peut-être celui d'un arbre soudainement agité par la brise du soir... Mais non, la même forme est apparue, toujours en rive gauche, mais plus près cette fois, juste en face de notre bivouac.

À un moment donné, il m'a semblé reconnaître une silhouette filiforme, vaguement familière... Mon maître et le vieux sorcier se trouvaient à dix mètres à peine, accroupis sous un grand châtaignier.

Alors qui était-ce ? Un chien noir se mit soudainement à grogner, et il me sembla voir la silhouette s'éloigner précipitamment dans les bois. Peu confiant de la réalité de ce que j'avais entraperçu, je gardais mes questionnements et mes doutes pour moi.

— Alors, assistant, tu as fini de rêvasser ? Les châtaignes ne vont pas se ramasser toutes seules...

— J'arrive, maître, j'arrive...

Une fois rassasiés, nous n'avons pas tardé à nous assoupir... Les chiens noirs veillaient sur nous et je m'étais habitué à leur présence constante et discrète. Il me semblait parfois que rien ne pouvait nous arriver en leur compagnie.

Cette nuit-là mit un terme brutal à cette douce illusion... Vers l'aval, les hurlements des chiens noirs venaient de nous réveiller. Aussitôt, une langue de feu sembla remonter le cours d'eau, comme une nappe épaisse de brume rouge et jaune épousant le lit de la rivière. Un souffle rauque, s'achevant en une sorte de cri aigu et éraillé, accompagnait ce flux incandescent. Le sorcier nous tirait déjà par la manche tout en hurlant comme un beau diable :

— Un troll de feu, il arrive sur nous ! Vite, levez-vous, il nous faut remonter en direction des montagnes, pour nous mettre à l'abri... Là-haut, le troll de feu se déplacera plus difficilement...

À la hâte, nous avons ramassé nos quelques effets et couru le long de la rive droite, vers l'amont, comme nous l'avait ordonné le sorcier. Une dizaine de chiens noirs nous accompagnaient. Tous les autres se ruaient déjà vers l'aval.

Nous courûmes sans nous retourner, n'entendant derrière nous que les hurlements mêlés des chiens noirs et du troll de feu. Parfois, une lumière aveuglante, crachée par la créature aux ordres des missionnaires, semblait éclairer le ciel nocturne, jusqu'au-dessus de nos têtes. Puis, sitôt après, l'obscurité reprenait ses droits, dans le tintamarre assourdissant du combat.

Tout à coup, nous entendîmes de nouveau cris et jappements, mais cette fois-ci devant nous, juste à la sortie des bois, avant les premiers alpages d'altitude. Puis les claquements mats de traits d'arbalètes fusèrent d'un peu partout, certains des projectiles faisant craquer le bois des troncs quand ils les atteignaient, d'autres faisant gémir les chiens noirs quand ils étaient touchés...

Nous avons sauté dans le lit de la rivière, derrière un gros bloc à moitié immergé, pour tenter d'échapper à ces nouveaux assaillants venus d'en haut... L'eau glacée nous arrivait jusqu'à mi-cuisses et s'éclairait parfois d'inquiétants reflets orangés : derrière nous, le troll de feu continuait sa lente et inexorable progression.

— Bordel de merde, vociféra mon maître, nous sommes faits comme des rats !

L'énorme chien noir, collé à ma jambe gauche, sembla tout à coup étonnement calme, la truffe en l'air, humant quelque chose dans le lointain. Le sorcier, lui, se mit à hurler quelques consignes désespérées :

— À trois, nous filons vers le haut, et advienne que pourra !... Un, deux, ...

Soudain, un monstrueux craquement retentit, à l'amont de notre cachette, tandis que des débris d'arbres et de corps déchiquetés volaient dans le ciel, tout autour de nous. Alors nous nous sommes accroupis derrière le gros bloc rocheux, jusqu'à nous retrouver presque totalement dans l'eau. Seuls nos trois visages déformés par la peur émergeaient de la surface de la rivière. Mieux valait être mouillés que percutés par cet énorme et mystérieux projectile venu de la montagne...

À entendre le second craquement, tout aussi monstrueux que le premier, mais plus en aval, un autre de ces projectiles avait dû atteindre sa cible. L'invisible catapulte avait cette fois touché le troll de feu, sans doute au moyen d'un gros bloc rocheux, que je venais de voir passer, juste au-dessus de nous... Le troll de feu hurla de douleur et répondit aussitôt, rageusement : une flamme d'au moins vingt mètres de long, soufflée par la créature des missionnaires, se perdit bien vite dans le ciel nocturne, loin de sa cible...

En amont, nous vîmes de nombreux missionnaires qui courraient à travers bois, manifestement paniqués par cette puissante attaque aérienne, inarrêtable car venant de bien plus haut. Quelques-uns ne tardèrent pas à arriver à notre hauteur... L'énorme chien noir attendit le dernier moment pour sauter à la gorge du premier missionnaire à passer à sa portée. Celui-ci n'eut pas le temps d'émettre le moindre cri, car son cou fut instantanément broyé par la puissante mâchoire qui venait de se refermer sur lui.

Puis je vis d'autres corps de missionnaires, tout autour de nous, basculer dans la rivière, en rive gauche comme en rive droite, leurs dos et leurs têtes criblés de longues flèche effilées. Contrairement aux traits des arbalètes, celles-ci ne faisaient qu'un léger feulement au contact de l'air.

La tête carrée et osseuse de l'immense troll de feu apparut soudainement, à moins d'une dizaine de mètres de notre cachette, et la créature nous repéra aussitôt. Un souffle rauque souleva plus intensément sa poitrine démesurée et verdâtre, d'où saillaient des côtes plus longues et plus larges que des sabres.

Au moment où le troll s'apprêta à cracher son feu, un bloc aussi gros que sa tête le percuta à nouveau, en pleine face cette fois, éclatant les os et les chairs de son visage, comme s'il s'était agi d'un melon trop mur. Tenant de ses deux mains gigantesques sa tête ainsi réduite à l'état d'une bouillie sanglante, le troll de feu s'affala de tout son long dans le lit de la rivière, et celle-ci fut instantanément rougie par son hémoglobine coulant à flots.

Autour de nous, les derniers missionnaires tombaient sous les impitoyables flèches tirées de plus haut qu'eux, mais aussi sous les crocs acérés des chiens noirs encore vivants, et encore sous le déluge des blocs rocheux, qui écrasaient tout sur leur passage. Nos mystérieux sauveurs apparurent en même temps que les premières lueurs de l'aube, et leurs silhouettes s'avéraient aussi disparates que possible.

À la suite du sorcier, nous sortîmes de notre cachette, trempés des pieds à la tête. Certains de nos sauveurs rirent bruyamment en nous voyant ainsi, visages ahuris et vêtements dégoulinants, et d'autres le firent plus discrètement...

Il y avait, sur chacune des deux rives, des elfes, des nains, des orques, des gnomes, et même des trolls, qui n'avaient cependant rien à voir avec les esclaves des missionnaires. Celles et ceux qui nous faisaient face étaient bien plus petits et leur peau, certes épaisse, tirait plutôt vers le gris que vers le vert.

Ces trolls et ces autres races formaient ce qu'on avait coutume d'appeler, de l'autre côté de la frontière, les sauvages, ou encore, la sauvagerie.

— Étrangers, on peut dire que vous l'avez échappé belle... Nous étions en repérage, un peu plus haut dans la montagne, lorsque nous avons entendu des cris dans les bois, et le souffle d'un troll de feu...

La femme elfe qui venait de parler semblait diriger un petit groupe d'une dizaine d'archers. Ses grands cheveux blonds, presque blancs, et détachés, ondulaient avec le vent léger, comme des plantes portées par le courant. Parfois, une bourrasque les plaquait contre son long visage coupé au couteau, à la peau quasi transparente. Il était bien difficile de lui donner un âge...

— Nous faisons partie du camp de l'est, situé à trois heures de marche d'ici.

Nous nous présentâmes à tour de rôle, le sorcier, mon maître et moi. Nous étions intimidés par les visages inconnus qui nous surplombaient des deux rives, et passablement frigorifiés par l'eau de la rivière... L'elfe poursuivit :

— Depuis trois jours, celles et ceux de mon camp vivent un enfer. Les missionnaires ont décidé de remonter jusqu'à nous. Il y a au moins huit escadrons de ces tueurs, peut-être davantage, qui viennent tous du nord. Demain, nous allons essayer d'ouvrir une brèche, de ce côté-ci, en suivant le cours de la rivière, ce qui nous permettra d'avancer à couvert... Un peu comme vous l'avez fait, mais dans l'autre sens...

— Je vous confirme qu'il y a d'autres groupes de missionnaires, soupira le sorcier. Ils sont juste derrière nous, et tous accompagnés de plusieurs trolls de feu. Nous avons aussi découvert un immense charnier, un peu plus bas, annonça mon maître d'une voix cassée par la fatigue et le froid.

— La plupart de celles et ceux de notre camp ont été massacrés lors d'affrontements avec les missionnaires, ces derniers jours, dans les bois... Vous avez dû découvrir leurs cadavres... Quant à nos adversaires, ceux que nous venons d'affronter à l'instant n'étaient que des éclaireurs, donc peu nombreux... Malheureusement, le plus dur nous attend, avec tous ceux qui suivent...

Le sorcier s'est alors avancé de quelques pas, et s'est adressé à l'elfe et aux autres sauvages sur un ton exagérément solennel :

— Nous sommes venus de l'autre côté de la frontière en amis, en frères même, et les quelques chiens noirs qui nous accompagnent en sont la preuve. Surtout, nous pouvons nous servir des pouvoirs de la magie. Je suis moi-même sorcier, de la dernière lignée des humains, et le jeune homme ici présent a été choisi par la pierre magique que vous connaissez tous, alors que nous étions encore de l'autre côté de la frontière. Il nous a permis de franchir cette dernière et, un jour, sa puissance magique nous délivrera des missionnaires et des trolls de feu, soyez-en certains !...

Malgré le sérieux de son annonce, le sorcier peinait manifestement à convaincre l'elfe et celles et ceux de son camp. Les petits groupes de nains, de gnomes, d'orques et de trolls s'étaient approchés, mais demeuraient silencieux pour les uns, goguenards pour les autres, indifférents et méfiants pour la plupart...

Mon maître et moi avons échangé un long regard circonspect, et cela ne pouvait que renforcer le doute, pour ne pas dire la défiance, que semblaient éprouver à notre égard celles et ceux de la sauvagerie. Brisant soudainement ce face-à-face tendu, l'elfe se retourna vers les siens et lança :

— Allez, mes sœurs et mes frères, courage, il ne nous reste plus qu'à nous préparer pour l'ultime combat ! Nous allons remonter au camp, pour fourbir nos armes !... Et vous trois, étrangers, si vous êtes bien nos amis et nos frères, combattez à nos côtés ! Face à de tels ennemis, seuls des guerriers peuvent nous sauver... La magie et les sorciers, eux, nous ont abandonnés depuis longtemps...

Sans autre bruit que le cliquetis des épées et des sabres, et le glouglou entêtant de la rivière, un peu plus bas, nous avons suivi une vague piste en rive droite, vers l'amont, jusqu'à un replat à

l'orée d'une forêt. Plus haut, des prairies pentues venaient buter sur l'univers de roc, de neige et de glace de la montagne.

L'elfe nous désigna un sommet pointu et bien visible, qui surplombait l'entrée d'un étroit canyon sec. C'est là-haut, sur ce pic acéré, que se trouvait la catapulte qui avait fait tant de dégâts lors des combats de tout à l'heure. L'elfe posa alors son regard sur moi et me lança :

— Notre sauveur du jour, jeune étranger ! Et une belle réalisation de nos amis les nains... Tâchez d'en être digne, si ce qu'on dit sur vous est vrai...

Les traits du visage de l'elfe demeuraient lisses et imperturbables, si bien que je ne savais comment prendre sa dernière affirmation : simple plaisanterie ou grave exigence ?... Je choisis la première option, avant de lui répondre de façon quelque peu théâtrale, ce qui me laissa aussitôt un goût d'absurde et de décalé dans la bouche :

— La catapulte m'importe peu, mais celles et ceux qui l'actionnent, tout là-haut sur ce pic, peuvent compter sur ma bonne volonté et mon courage...

À voir l'éclat sombre au fond de ses yeux pourtant très pâles, l'elfe n'appréciait guère ma tentative de paraître « digne »... Elle poursuivit en chuchotant presque :

— Eux sont déjà condamnés à rester au sommet de ce maudit pic, avec leur catapulte. Ils seront en première ligne quand les missionnaires et les trolls de feu arriveront jusqu'ici... Notre camp est juste après ce canyon sec, et il n'y a pas d'autre choix que de passer par là pour nous y déloger. Nous espérons attirer un maximum de missionnaires et de trolls de feu ici. Et alors, croyez-moi, la catapulte ne sera pas la seule surprise que nous leur réserverons !

Les cinq chiens noirs encore vivants nous suivaient toujours, mais je m'étonnais auprès de l'elfe de ne pas en voir d'autres, à leurs côtés, eux qui vivaient pourtant sur les mêmes terres sauvages, depuis des siècles et des siècles, à ce qu'on disait...

— Sont-ils devenus ennemis ?

— Non, mais même ceux qui nous étaient relativement familiers ont fui vers l'est, très haut dans les montagnes, car ils sont plus rapides et agiles que nous. Les trolls de feu les terrorisent davantage que quiconque, alors ils ne nous ont pas attendus pour déguerpir !... Les cinq qui vous suivent sont certainement habités par la magie, surtout le plus énorme d'entre eux, qui a dû être déformé lors de son passage au-delà de la frontière, n'est-ce pas sorcier ?

L'elfe, malgré le ton désabusé et bravache qu'elle avait employé pour parler de la magie, semblait mieux renseignée que nous trois réunis. Le sorcier ne put répondre que par un timide hochement de tête, qui pouvait dire oui ou non...

Sans savoir pourquoi, je songeai soudainement que tout ce qui existait encore de ce côté-ci de la frontière, mon maître et moi compris, ne le devait peut-être qu'à la seule et unique volonté de ce

vieux sorcier, ignorant et naïf, que nous connaissions avant, de l'autre côté de la frontière... Il continuait peut-être à vivre, dans un autre espace-temps que le nôtre actuellement, pendant que le même sorcier, plus jeune, nous accompagnait dans cette hasardeuse quête, tout ça pour sauver quelques sauvages et autres chiens noirs persécutés par des missionnaires et des trolls de feu... Étions-nous tous condamnés à fuir ou à mourir, comme les chiens noirs partis vers l'est, dans les montagnes, ou comme les nains de la catapulte, en haut de leur pic ?...

Je chassai bien vite de mon esprit ces quelques considérations cauchemardesques, sans queue ni tête, car déjà nous franchissions l'entrée de l'étroit canyon sec. Brusquement, ce fut comme si une nuit sans fin s'apprêtait à tomber sur nous.

6. Le camp

— Vous trois, étrangers, vous allez suivre les nains et les gnomes, et ce jusqu'au camp. Je reste ici avec mes archers elfes, ainsi que les trolls et les orques, pour bloquer le plus longtemps possible l'accès au canyon.

Le plan de bataille semblait déjà largement établi, et nul n'osa s'opposer à la volonté de l'elfe.

Le canyon, lui, s'avérait si étroit, que nous devions marcher en fil indienne pour progresser dans son lit à sec. L'obscurité, au fond de cette profonde faille, était presque totale, comme dans un tunnel. Je jetai un dernier regard en arrière, là où les orques et les trolls s'étaient disposés en deux lignes bien parallèles, bloquant sur toute sa largeur l'accès au canyon. Les archers elfes, eux, escaladaient les falaises alentours, pour se poster en différents points hauts, prêts à tirer leurs terribles flèches...

Déjà, plus bas, dans la forêt, il me semblait entendre des cris, des grondements, et les arbres paraissaient frémir aux pas cadencés des missionnaires. Le sol, lui, vibrait déjà sous le poids démesuré des trolls de feu.

Puis la nuit du canyon nous a happés et plus rien ne venait déranger notre marche, les uns derrière les autres... Devant, les nains chantaient gravement, dans une langue gutturale que je ne connaissais pas. Les gnomes leur répondaient, en émettant d'étranges sons qui venaient du fin fond de leurs gorges. Tout cela raisonnait et s'amplifiait au contact des deux parois, si proches l'une de l'autre que l'on pouvait les toucher en écartant simplement les bras. Cette étrange clameur s'échappait peut-être là-haut, vers cette bande de ciel bleu foncé, presque noire, que l'on voyait depuis le fond du canyon, et qui semblait en constituer l'unique issue.

Bientôt les chants s'arrêtèrent en même temps que la lumière revenait, tout doucement, depuis la sortie du canyon – la seule vraiment accessible –, à quelques dizaines de mètres devant nous. C'est

alors qu'une autre lumière, terrifiante celle-ci, rouge et jaune vif, surgit à son tour, mais cette fois du côté de l'entrée du canyon. Elle vint mourir à seulement quatre ou cinq mètres des derniers gnomes de notre groupe, qui hurlèrent de terreur. Des trolls de feu, plus bas, avaient déjà déclenché les hostilités, contre celles et ceux qui défendaient l'entrée du canyon sec, et l'éclat des combats parvenait jusqu'à nous...

Un nain à la crinière aussi rousse que sa longue barbe bouclée se retourna et hurla en notre direction :

— Le combat a déjà commencé, tous à vos postes !

Pas plus que mon maître ou que le sorcier, je ne savais quel pouvait bien être le mien...

Mais nous avons suivi les ordres, docilement, y compris lorsqu'il fallut courir en direction du camp, pour nous mettre à l'abri. Les rayons du soleil, à la sortie du canyon, nous aveuglèrent quelques instants, et quand nos yeux s'habituerent enfin à cette lumière éclatante, nous vîmes un second danger surgir d'un large col, bien plus haut dans la montagne : des troupes de la légion et de la milice, cette fois unies, et qui avaient manifestement franchi la frontière. Le vert et le rouge de leurs semblables tenues nous étaient pour le coup tristement familiers...

Devant moi, j'entendis le sorcier murmurer quelques mots étouffés :

— S'ils sont là, c'est que elle aussi... Ma mère a brisé le pacte... Elle est revenue avec la pierre magique... Elle aussi a franchi la frontière... La guerre est désormais inévitable... Plus rien ne protège plus rien...

Indifférents aux divagations du sorcier, les combattants nains et gnomes durent se réorganiser dans l'urgence, face à ces nouveaux assaillants qu'ils n'attendaient manifestement pas... Le nain roux beugla en direction des gnomes :

— Retenez-les, juste le temps que les miens rejoignent leurs postes !

Les habiles petits êtres verdâtres grimpaient à toute vitesse en direction du col, brandissant épées et sabres, tandis que les nains traversaient ici ou là, vers de mystérieuses petites cahutes en bois, construites en maints points hauts du cirque rocheux où nous nous trouvions.

Le nain roux hurla à nouveau, cette fois en notre direction :

— Suivez les chiens noirs jusqu'au camp, ils sauront vous y mener ! Terrez-vous dans la cave de la bergerie, et n'en sortez surtout pas avant qu'on vienne vous chercher !

Un déluge de feu et de cris semblait remonter depuis les profondeurs du canyon sec. Celui-ci, je l'espérais, serait trop étroit pour le passage des trolls de feu... Quelques missionnaires, déjà, avaient réussi à franchir l'obstacle des archers elfes et des combattants orques et trolls.

Cependant, sitôt qu'un nombre conséquent de ces assaillants arriva en bas du cirque rocheux, je vis les nains entrer en action. Depuis leurs cahutes en bois, ils actionnèrent un mystérieux dispositif

constitué d'une succession complexe de poulies et de cordes qui courraient tout le long des falaises alentours, dispositif dont seuls eux détenaient le secret... Aussitôt, ce furent des pans entiers de la montagne au-dessus du cirque rocheux qui se détachèrent, enfouissant en quelques fractions de seconde des dizaines de missionnaires qui venaient de sortir du canyon sec, plus bas...

Plus haut, vers le large col, les gnomes ne pèseraient sans doute pas lourd face aux centaines de légionnaires et de miliciens, bien plus nombreux et bien mieux armés qu'eux... En bas, je vis avec horreur un premier troll de feu s'extraire difficilement du canyon sec, en se dandinant un peu ridiculement... Nous accélérâmes la cadence, pour nous abriter des flammes pendant qu'il en était encore temps...

Enfin, nous arrivâmes à hauteur du camp, c'est-à-dire quelques tentes dressées autour d'une ancienne bergerie d'alpage. Devant, l'énorme chien noir nous guidait, comme s'il connaissait les lieux. Il poussa de son museau la vieille porte en bois gris de la bergerie, puis il aboya vers nous, pour nous pousser à vite le rejoindre à l'intérieur.

Dans ce qui avait dû être le vaste espace abritant jadis des chèvres ou des moutons, des dizaines de paillasses recouvraient la quasi totalité du sol en terre battue. Avant de plonger dans la demi-obscurité de la bergerie, je jetai un dernier regard en direction des combats, en bas et en haut.

Le premier troll de feu à être sorti du canyon sec tentait vainement de s'extraire d'un amas de blocs rocheux qui l'ensevelissaient presque totalement. Déjà, deux autres avaient pu atteindre le vaste cirque rocheux, juste sous le camp et le col, et ils y brûlaient une à une les cahutes en bois construites par les nains sur de multiples promontoires, mais pas assez en hauteur pour échapper aux flammes des créatures... Les malheureux nains, transformés en torches vivantes, sortaient alors en courant et en hurlant de leurs abris devenus inutiles, avant de sauter dans le vide pour la plupart.

Sous le large col, les gnomes se faisaient littéralement piétiner par les bien plus nombreux légionnaires et autres miliciens, même si les combats, là-haut, prenaient désormais une tournure inattendue... En effet, ces guerriers aguerris, venus de l'autre côté de la frontière, s'en prenaient à présent directement aux missionnaires et à leurs trolls de feu, à moins que ce ne fût l'inverse... Bien que jadis issus des mêmes rangs, les uns et les autres semblaient aujourd'hui déterminés à en découdre ; les premiers certainement sur ordre de l'assemblée, pour définitivement éliminer ces incontrôlables missionnaires et sans doute pour récupérer à terme leurs territoires sauvages ; les seconds sans doute poussés par un inextinguible esprit de vengeance envers ceux qui, jadis, par leur pacte avec la sorcière – notre doyenne –, les avaient si longtemps condamnés à rester de ce côté-ci de la frontière, avec la seule sauvagerie qu'ils détestaient tant... Le combat s'annonçait âpre et incertain, car même si les missionnaires étaient inférieurs en nombre, ils pouvaient compter sur

l'appui de leurs trolls de feu, et sans doute aussi sur une rage décuplée par des décennies d'isolement...

Un aboiement féroce de l'énorme chien noir me fit comprendre qu'il était grand temps de rejoindre les autres, dans la cave de la bergerie. En bas de l'étroit escalier aux pierres froides et humides, l'obscurité était cette fois totale. Mon maître, le sorcier, les cinq chiens noirs et moi-même nous tenions là, silencieux et immobiles, dans cet espace confiné. Seules nos respirations plus ou moins régulières, et quelques éclats des violents combats, amoindris par l'épaisseur du plafond de la cave voûtée, donnaient un semblant de vie à cet espace sous-terrain, humide, froid et noir comme la nuit.

Combien d'heures sommes-nous restés ici, sans bouger, sans parler ? Je ne saurais le dire... Et puis, tout à coup, un grondement assourdissant retentit, et toute la cave, du sol au plafond en passant par les murs, se mit à vibrer et crisser, comme une plainte lugubre venue des tréfonds de la roche... Une poussière grasse, sans doute issue des jointoiements entre les pierres violemment secouées, nous tomba dessus, en une sorte d'épaisse pluie grise et blanchâtre.

Cela ne dura que quelques secondes. Puis plus rien, un silence total. L'énorme chien noir s'ébroua, pour chasser le plus gros de la poussière tombée sur son pelage. Il monta les quelques marches de l'escalier et nous le suivîmes sans un bruit.

La trappe fermant la cave semblait bloquée de l'extérieur, mais en s'y mettant à trois, mon maître, le sorcier et moi, nous avons réussi à l'ouvrir, de quelques dizaines de centimètres seulement. Des parties du toit et des murs de la bergerie s'étaient effondrées, mais nous parvînmes à nous faufiler parmi les décombres.

Dehors, nous avons pu contempler ce qui restait du champ de bataille, sous la lumière blafarde d'une pleine lune. Il n'y avait plus âme qui vive ici, plus aucun son, à part le bruissement cristallin de l'eau d'un torrent, invisible à nos yeux, loin dans l'obscurité...

Le paysage avait été profondément remodelé par de multiples effondrements rocheux, venus depuis les sommets des plus hautes montagnes, au niveau de la ligne de crête qui marquait la frontière... Et ce n'était assurément pas les nains et leur mystérieux mécanisme qui avaient pu occasionner pareil cataclysme... Ici où là, dans ce vaste et chaotique pierrier qu'était devenu le champ de bataille, on pouvait deviner la présence de quelques corps déchiquetés, de quelques habits déchirés, verts, rouges ou bariolés, ceux des miliciens, des légionnaires ou des missionnaires, sans doute... Les autres combattants, à vrai dire la plupart, devaient être totalement ensevelis sous ces prodigieuses masses rocheuses tombées de là-haut, et les trolls de feu aussi, car il n'y avait plus aucune trace d'eux ici, en bas...

C'est alors que je vis à nouveau cette forme grise et évanescence, celle que j'avais déjà aperçue vers la rivière, quelques heures plus tôt, et vers la frontière, quelques jours plus tôt... Il s'agissait d'une silhouette vaguement humaine, cette fois-ci allongée, non loin des ruines de la bergerie, sur l'un des rares bouts de prairie n'ayant pas été recouvert par les monstrueux éboulements.

C'était assurément une vieille femme, mais c'est le sorcier qui, le premier, l'a tout à fait reconnue. Entouré des cinq chiens noirs, il s'est avancé jusqu'à elle. Je ne sais pas pourquoi, nous sommes restés un peu en retrait, mon maître et moi.

Puis le sorcier s'est accroupi, juste à côté d'elle, et j'ai entendu les derniers mots de la vieille femme agonisante, des mots portés par le vent léger du soir :

— La magie, la guerre, le pouvoir, l'amour et la mort, mon fils, quoi de plus paradoxal que tout ça ?... J'ai parfois cru bien faire, pour si souvent échouer... D'autres feront peut-être mieux que moi, que nous, qui sait ?...

Le sorcier tourna son visage vers nous, et des larmes coulaient sur ses joues soudainement ridées.

— C'est ma maman, et pour toujours votre doyenne, messieurs les hospitaliers... Son plan a échoué, de l'autre côté de la frontière, alors elle nous a suivis jusqu'ici, sans doute pour échapper au courroux des miliciens et des légionnaires, tout comme nous... Elle ne sera jamais présidente de l'assemblée, mais elle s'est sacrifiée pour vous, messieurs les hospitaliers, en détruisant sa pierre magique... À moins que ce ne soit toi, jeune hospitalier, qui l'ait guidée jusqu'ici, car la pierre t'avait un temps choisi, t'en souviens-tu ?...

Je demeurais muet. Je m'en souvenais très bien, mais j'avais peur.

Le sorcier ferma les yeux de sa mère, que je peinais à reconnaître. Elle semblait si épuisée, et ses beaux habits bleutés de doyenne des hospitaliers à l'assemblée étaient déchirés, maculés de sang mélangé de poussières rocheuses.

J'hésitais entre pitié, crainte et soulagement. Cette défunte femme avait été si puissante de son vivant, de l'autre côté de la frontière... Toujours là-bas, et sans état d'âme, elle avait trahi notre confiance, à mon maître et à moi, pour finalement nous sauver d'une mort certaine, ici...

Le sorcier ouvrit de force la main droite et déjà raidie de sa mère. À l'intérieur, au creux d'une paume toute pâle, presque transparente, il y avait un petit amas de poussière grisâtre, et une serre de rapace, noire et sans vie.

Le sorcier continua, d'une voix plus proche de celle du vieillard que nous avions connu de l'autre côté de la frontière.

— La pierre est irrémédiablement détruite... Maman l'a voulu ainsi... C'est la fin de la magie, de la frontière, des missionnaires, bientôt de la sauvagerie, et de moi aussi... L'assemblée sera

satisfaite du résultat : malgré les lourdes pertes, elle a désormais les mains libres... Enfin, surtout la légion et la milice... Et vous, hospitaliers, êtes-vous satisfaits du résultat ?

Il souffla dans la main droite de sa sorcière de mère. La poussière qui s'y trouvait s'envola au vent léger, et scintilla quelques instants dans la lumière blanchâtre de la lune et des étoiles.

La serre de rapace, elle, tomba tristement au sol.

Alors l'énorme chien noir hurla aux astres nocturnes, et nul n'osa lui répondre, pas plus à lui qu'au très vieux sorcier bientôt mort.

Massif

1. Vire et vasque

De loin, ce n'est qu'une gigantesque masse calcaire recouverte de sapins et creusée ici ou là par l'action conjuguée de l'eau et du vent. Mis à part les oiseaux qui la survolent majestueusement, les espèces animales semblent vivre ici cachées de quelque mystérieux ennemi.

— Pousse sur ton pied droit, et monte ta main gauche dans la fissure... Allez, encore un petit effort et tu y seras, sur cette vire !

— Fait trop chaud, monsieur, et j'ai les mains qui glissent...

— On se rafraîchira cet après-midi, dans l'eau du canyon !

Deux cordes, l'une verte et l'autre orange, passent entre ses pieds chaussés de baskets bleu foncé à semelles antidérapantes. Sur chaque corde, trois et quatre préadolescents grimpent jusqu'à lui, le moniteur d'escalade et de canyoning de la colo, Thomas Delafosse, dit Tomtom. À ses côtés, l'animatrice de ce groupe, Nadia Douali, appelée plus familièrement Nadou, ravale l'une des deux cordes, pendant que Tomtom s'occupe de l'autre.

— Rassure-moi, une fois sur la vire, c'est plus facile ?

— Oui Nadou, après, c'est de la marche...

— Combien de temps ?

— Une heure grand max... On sera au parking de la falaise à midi, comme prévu !

Depuis cette falaise qui surplombe le plateau, Thomas Delafosse scrute l'horizon, de la grande ville d'où il est originaire jusqu'au canyon qui marque l'entrée du massif, en passant par la vaste plaine qui les sépare.

— Hé, Tomtom, tu rêvasses ? Si tu veux, tu peux utiliser ma corde pour la descente, ça te fera gagner un peu de temps...

Plus loin sur la vire, c'est Franck Revol, Francky pour tout le monde, l'indéboulonnable président du syndicat local des moniteurs d'escalade et de canyoning du massif. Il vient de redescendre, jusqu'au sol, le dernier jeune de son groupe.

— Non, non, je vais me débrouiller, merci Francky...

— D'ac petit, alors à plus tard... Tchao, tchao, bambino !

Franck Revol file le long de sa corde, en rappel, comme avalé par le vide qui s'ouvre juste sous la vire.

— Monsieur, on va pas descendre aussi vite que lui ?

— Non, t’inquiète pas bonhomme...

Thomas Delafosse et son groupe rejoignent le parking de la falaise à midi pile. Puis ils se rendent à un autre parking, à dix minutes de là, celui du canyon, qui se trouve un peu plus bas.

Sur cette petite route de montagne, il y a pas mal de voitures, de camping-cars, de vélos... Demain, on sera le quinze août. La saison estivale bat son plein.

Le parking du canyon, lui aussi, est bondé. Les jeunes mangent, assis par terre, sur une bâche bleue dépliée entre les deux minibus de la colo. Tomtom et Nadou sont restés à l’intérieur du véhicule, c’est le petit privilège des plus grands...

— Pas mauvais ce pan-bagnat...

— Hum, oui, y a pire...

— Et sinon, ce soir, tu dors dans ma tente ?

— Ouais, si je suis pas trop fatigué...

— T’as l’air emballé, Tomtom, ça fait plaisir à voir !

— On est mi-août, Nadou, ça fait plus de deux mois que j’enchaîne les séances d’escalade et les descentes de canyoning, sans même un seul vrai jour de repos...

— Et moi, les gamins, je me les coltine vingt-quatre heures sur vingt-quatre ! Tu crois que c’est reposant, ça ? Putain, Tomtom, j’ai jamais croisé un mec aussi blasé que toi !

— T’énerve pas, Nadou, je viendrai, mais il faut que tu comprennes que...

— Tais-toi, et mange ! L’heure tourne et il va falloir bientôt y retourner... Garde un peu de force pour ce soir, mon vieux pépère tout fatigué !

Depuis le sept juillet, date à laquelle ces deux-là ont commencé à flirter, c’est à chaque fois la même rengaine, pire qu’un vieux couple... Et pourtant, au moins sexuellement, Nadia Douali et Thomas Delafosse s’entendent plutôt bien. Un dernier baiser, avec la langue, et les voilà repartis pour l’après-midi canyoning, sous les rires et les sifflets des jeunes, qui ne manquent jamais de railler ce genre de moment entre grands...

— Mais non, bonhomme, cette combinaison n’est pas trop petite... De toute façon, je n’en ai pas de plus grande !

— Monsieur, j’ai du mal à respirer là-dedans, c’est normal ?

— Ça ira mieux une fois dans l’eau glacée, patiente donc un peu !...

Le canyon, tel un long serpent de pierre à l’affût, se dissimule sous la frondaison des arbres. Une eau froide et limpide, surgie d’une grotte, plus haut dans la montagne, semble avoir définitivement anesthésié le reptile endormi.

— Allez, tout le monde se mouille ! On fait bien rentrer l’eau dans sa combinaison, histoire de se mettre à température !

— Et, monsieur, il arrête pas d’essayer de me noyer !

— Et bien, ce jeune agresseur va passer en premier au toboggan de la mort qui tue, comme ça il verra ce que ça fait d’avoir la tête sous l’eau !

— Qu’est-ce que c’est que ce nom chelou, monsieur ? J’y vais pas si je dois mourir !

— Mais non, bonhomme, c’était pour rire... Allez, en avant pour ce premier toboggan ! Et je rappelle les consignes : jambes serrées, pieds collés, position allongée, menton rentré, bras croisés sur le buste, et tout ça jusqu’à ce que vous arriviez dans la vasque ! Voilà, c’est bien... Allez, un, deux, trois, et c’est parti !

Le corps humain n’est qu’une poussière dans l’eau. Pas même une poussière, une microscopique bulle d’air, autant dire du rien. Et, justement, toujours rien à la surface de la vasque. Rien d’autre qu’une écume blanchâtre qui tourne, tourne, tourne...

— Putain, mais qu’est-ce qu’il fout, ce con ?! Reste avec les autres, Nadou, j’y vais !

Un corps humain affublé d’un baudrier de canyoning peut vite se transformer en corps-mort quand il rencontre, au fond de l’eau, un bout de bois coincé entre deux blocs rocheux.

— Ça va bonhomme ?!

— Oui monsieur, j’ai juste un peu bu la tasse... Pourtant, je vous jure, j’ai tout fait comme vous avez dit : jambes serrées, pieds collés, position allongée...

— Oui, oui, je te crois... L’essentiel, c’est que tu sois sorti de là-dessous ! Ce n’est pas de ta faute, c’est juste un bout de bois, qui s’est pris dans le porte-matériel de ton baudrier...

— Y a pas à dire, monsieur, c’est vraiment le toboggan de la mort qui tue !

— Ouais, ben le dit pas trop fort bonhomme, sinon les autres voudront jamais descendre... Ho, hé, Nadou, plus de peur que de mal, il va bien ! Tu peux faire partir les autres, un par un, moi je me positionne à l’arrivée, à hauteur de ce foutu bout de bois, histoire qu’un autre se prenne pas dedans ! ...

— Allez les gars, vous verrez, il est trop cool le toboggan de la mort qui tue !

— Il va se taire, celui-là !...

2. Le bout de bois

— Je te dis que c’est pas possible qu’un bout de bois se soit foutu en bas du premier toboggan, Tomtom, car j’y suis passé moins d’une heure avant toi, exactement au même endroit, avec mes sept jeunes et leur animateur... Et je n’ai eu aucun problème ! J’ai pas senti ou vu la moindre brindille au fond de l’eau !

— Et moi je te dis et je te répète, Francky, que le boudrier de ce gamin s'est bel et bien pris dans un bout de bois, et que j'ai bien failli assister à ma première noyade ! Je me suis mis à la surface, à l'arrivée du toboggan, le temps que les autres descendent, pour éviter qu'ils se retrouvent coincés, eux aussi... Mais y a pas moyen que je refasse une journée dans ce canyon sans m'être assuré qu'il n'y a plus aucun obstacle au fond de cette putain de première vasque ! Alors tous autant que vous êtes, vous pouvez dire ce que vous voulez, moi, ce soir, je m'en vais sortir ce bout de bois de là-dedans !

— C'est ta tête qu'est en bois, Tomtom ! Jamais vu une mule pareille... Bon, j'imagine qu'il n'y a pas de volontaire pour aller se peler le cul, à la nuit tombante, avec ce cher Tomtom ? D'ac, d'ac, je vois, je vois, c'est encore le président du syndicat qui va devoir se taper le sale boulot, comme d'habitude... Allez, gamin, on y va maintenant, avant que je change d'avis !

À la terrasse du café, qui porte le même nom que le village situé à l'embouchure du canyon, la dizaine des moniteurs du syndicat local voient s'éloigner leurs deux collègues et amis, tout en ne tardant pas à replonger leurs lèvres dans la mousse bien blanche de leurs bières.

Peu après, Thomas Delafosse et Franck Revol arrivent en haut du premier toboggan, alors que la nuit est déjà bien tombée. Leurs puissantes lampes frontales, étanches toutes les deux, éclairent les parois blanches et sculptées du canyon, faisant ressortir le gigantisme et la finesse du travail de l'eau sur le calcaire du massif.

L'eau, ils viennent justement de la rejoindre, et ils glissent maintenant dans son flux puissant, le long du fameux premier toboggan. Ils le descendent le plus lentement possible, en se freinant avec leurs deux mains posées à plat, de part et d'autre du demi-boyau rocheux. Ils veulent éviter de se prendre, eux aussi, le fameux bout de bois a priori coincé au fond de l'eau...

La vasque fait bien deux à trois mètres de profondeur, selon les endroits. L'eau y est partout limpide. L'un comme l'autre sont de bons nageurs et de bons plongeurs. Équipés de leurs frontales et de masques étanches, ils fouillent attentivement le fond de la vasque, à l'aplomb du toboggan et partout ailleurs. En vain...

Le fond de la vasque est tapissé d'un enchevêtrement de blocs rocheux plus ou moins gros, sans doute tombés d'au-dessus. À un moment, Tomtom croit apercevoir l'extrémité d'un morceau de bois, très noir et très massif, qui dépasse d'entre deux de ces nombreux blocs. Mais, en s'approchant, plus rien... Il essaie bien de passer sa main, et même tout son bras, dans plusieurs anfractuosités, mais, là encore, il ne palpe que la surface lisse et arrondie du calcaire. Au bout d'une dizaine de minutes de recherches infructueuses, les deux hommes se retrouvent, non loin de l'arrivée du premier toboggan.

— Je t'avais bien dit qu'on ne trouverait rien là-dessous, espèce de tête de nœud ! Avoue, Tomtom, que t'avais encore trop fumé l'herbe d'Oliver ! Pour la peine, tu iras m'en acheter quelques feuilles, j'ai plus rien en stock...

— Ma foi, Francky, si ça peut te faire plaisir... Mais, putain, je te jure qu'il y avait bien quelque chose dans l'eau, et que le baudrier du jeune s'est pris là-dedans, et que...

Un éclair zèbre tout à coup l'étroite bande de ciel nocturne délimitée par les parois du canyon. Une intense lumière jaune éclaire un bref instant, comme de l'intérieur, le rocher blanc et l'eau transparente. Au milieu de la vasque, Thomas Delafosse et Franck Revol voient alors, telle une épave surgie des profondeurs, un gros bout de bois très noir et très massif, dénudé et lustré par un séjour manifestement prolongé dans l'eau tumultueuse du canyon.

— Ben enfin, Francky, le voilà ce foutu bout de bois !

— Ça ressemble pas vraiment à un bout de bois... On dirait plutôt un morceau de poutre calcinée. Dans tous les cas, on va le sortir de là, histoire qu'il nous fasse plus chier ! On va d'abord l'accrocher avec l'extrémité de ma corde, puis je vais remonter le toboggan avec l'autre extrémité. Ensuite, je traverse par le haut du canyon, jusqu'à me trouver à l'aplomb de la vasque. Enfin, je remonterai ce foutu bout de bois au moyen de ma corde. Ça te va ?

— D'ac, Francky...

Le chargement s'avère étonnement lourd. Il faut toute l'expérience de Franck Revol pour réussir à le hisser jusqu'en haut. Pourtant le bout de bois ne fait pas plus d'un mètre de long pour cinquante centimètres de circonférence. Il a une forme presque parfaitement cylindrique. Le bois est d'un noir intense et d'une texture particulièrement compacte, ce qui le fait ressembler à un morceau de roche très sombre. Même l'eau ne semble pas avoir réussi à pénétrer cette matière si dense.

— J'aimerais bien savoir ce que c'est que ce bois, et pourquoi il est à ce point noir. Ça ne ressemble à aucun des arbres qu'on trouve dans le coin...

Franck Revol et Thomas Delafosse se tiennent maintenant debout, en haut du canyon, à l'aplomb de la première vasque, penchés au-dessus de leur curieuse pêche du soir. De grosses gouttes de pluie commencent à tomber tandis que l'orage approche bien vite.

— Allez, Tomtom, chacun d'un côté et on file avec ce foutu bout de bois jusqu'à la voiture, avant que le temps tourne trop au mauvais...

Ils arrivent au parking sous une pluie battante. Des éclairs tombent les uns après les autres sur les hauteurs du canyon.

— On fout ça dans le coffre et on démarre ! On se changera plus tard...

Ils claquent les portes de la voiture au même moment qu'un éclair frappe le parking, à moins de cinq mètres d'eux.

— Et ben mazette, mon Tomtom, on est mieux dedans que dehors ! Même si on a l'air de deux braves couillons dans nos combis toutes mouillées... Allez, roule donc un joint avec la beu d'Oliver, histoire qu'on se réchauffe un peu !

— D'ac président ! Merde, je crois que j'arrive moi aussi au bout de mon stock...

— Bon, on va faire dès maintenant une virée chez l'ami Oliver. Comme ça, on refera notre stock d'herbe et on pourra lui montrer notre drôle de trouvaille... S'il n'est pas trop défoncé ou de sale humeur, il pourra peut-être nous faire profiter de son inépuisable savoir encyclopédique !

3. La légende du chien noir

Oliver habite une sorte de chalet qu'il a parait-il construit lui-même, à la lisière de la forêt de sapins qui coupe en deux le plateau central du massif. On dit que l'homme, aujourd'hui âgé d'au moins soixante ans, a été jadis ingénieur automobile dans une grande ville allemande, avant de venir vivre ici, en quasi autarcie, avec son potager, ses dix poules, ses trois vaches et ses deux cochons.

À l'intérieur de son chalet, ça sent fort la fumée de cannabis et l'étable, car celle-ci se trouve au rez-de-chaussée, juste en-dessous de l'unique pièce d'habitation. Oliver cultive sans aucun doute la meilleure beu de tout le massif, et lui en fume du matin et jusqu'au soir, et même en dormant, selon lui...

— Alors, les forçats du plein air, toujours au garde-à-vous quand il s'agit de participer à ce grand miroir aux alouettes qu'on appelle le tourisme ?

— Oh, ta gueule le Che ! Indirectement, t'en profites bien aussi de ce putain de tourisme, en acceptant notamment l'argent que Tomtom va te donner pour ton herbe, et pas plus tard que maintenant !

— Un partout balle au centre ! Allez, asseyez-vous les amis, j'ai un petit rosé qui se marie à merveille avec ma dernière récolte de beu... Vous allez m'en dire des nouvelles !

L'unique pièce du chalet d'Oliver fait office de cuisine, de salle à manger et de chambre. Tout autour de l'habitation, les branches des sapins, telles de grandes mains gantées de vert, viennent gratter les murs extérieurs et les quelques rares petites fenêtres carrées du bâtiment. Oliver vient de poser un cubi de rosé sur la table, et il roule maintenant un grand joint, avec un montage complexe de plusieurs feuilles. Il roule aussi des « r », avec cet accent allemand qui rend un peu tout grotesquement solennel...

— Messieurs, si vous voulez bien vous donner la peine de vous asseoir à ma modeste table...

Le joint tourne, les verres se vident, puis se remplissent, puis se vident, et le joint, lui, tourne toujours... Dehors, les grands sapins continuent leur doux froufrou contre les murs et les fenêtres du chalet d'Oliver. La nuit, elle, avance et avance encore.

— Bon, mon cher Oliver, on n'est pas venu te voir en pleine nuit juste pour siphonner ton cubi de rosé et griller un peu de ton herbe... On aimerait aussi te montrer quelque chose qu'on a trouvé, tout à l'heure, dans le canyon, et on voudrait avoir ton avis éclairé sur ladite chose...

— Si j'en ai un, Francky, si j'en ai un ! Mais bon, allez, montrez toujours...

Franck Revol et Thomas Delafosse se lèvent et sortent d'un grand sac de canyoning le bout de bois noir. Ils le posent sur la table. Le cylindre couleur ébène semble absorber toute la lumière de l'unique ampoule, fixée au plafond, juste au dessus d'eux trois.

Oliver se lève à son tour, et son visage buriné est soudainement pris d'une expression d'inquiétude. Ses cheveux noirs et crépus, eux, s'accordent étrangement bien à la couleur et à la texture du bout de bois.

— Ça, les amis, ce n'est pas juste « quelque chose »... À vrai dire, ce n'est pas quelqu'un non plus... Disons que c'est entre les deux, comme une sorte de totem si vous voulez, un objet magique, un grigri...

— Pourquoi, ça vient d'Afrique ?

— Non Francky...

— D'Asie alors ?

— Non plus Tomtom... Ça vient sans aucun doute d'ici, les amis, de notre bon vieux massif !

— Je n'ai jamais vu par ici de bois aussi dur et aussi noir que le trou de mon...

— Ne blasphème pas, Francky, ça vaut mieux pour toi, crois-moi !

— Ah, ah, ah, mais c'est qu'il nous foutrait les jetons, ce con d'Oliver, surtout avec son accent teuton qui grronde !

— Plutôt que de déblatérer comme un imbécile, Francky, dis-moi plutôt si tu connais la légende du chien noir ?

— Non...

— Et toi Tomtom ?

— Non plus...

— Alors peut-être connaissez-vous la technique du bois brûlé ? Ça, au moins, c'est quelque chose de concret !

— C'est un truc japonais, non ?

— Très juste Tomtom ! Là-bas, on appelle cette technique ancestrale le Yakisugi. Elle est surtout utilisée pour la construction des maisons, en bardage, car le bois brûlé résiste mieux aux intempéries, mais aussi, un peu bizarrement, aux incendies !

— Et qu'est-ce que vient foutre, ici, en plein cœur de notre massif, un bout de bois brûlé selon une ancestrale technique japonaise ?

— La légende du chien noir, Francky, la légende du chien noir... Laissez-moi vous la conter, et vous comprendrez mieux...

— D'ac Oliver, mais moi, avant, je me pose dans le canap, avec un verre de rosé bien rempli !

— Moi aussi...

— Et oublie pas de faire tourner le joint, Oliver, il nous faudra bien ça pour rester éveillés !

— Le voilà les amis, le voilà... Et maintenant, écoutez !...

En des temps immémoriaux, notre massif correspondait peu ou prou aux frontières d'un petit royaume indépendant, entouré d'un vaste empire qui allait de l'Asie jusqu'à l'Europe, du Pacifique jusqu'à l'Atlantique. Ce petit royaume au milieu d'un grand empire était placé sous l'autorité de deux pouvoirs, l'un militaire et l'autre religieux, qui coopéraient autant qu'ils se détestaient, comme c'est souvent le cas...

Aux militaires le contrôle des murailles et autres fortifications qui couraient tout le long des frontières que sont toujours actuellement les limites naturelles de notre cher massif. Le château du roi était situé au niveau du seul passage aisé, c'est-à-dire à l'embouchure du canyon que vous connaissez si bien.

Les religieux, quant à eux, avaient érigé un immense temple, au centre du massif, sur ce plateau, sans doute non loin d'ici d'ailleurs. Ils vénéraient un animal mythique, qu'ils appelaient le chien noir, et dont l'incarnation réelle, un jour, marquerait le début d'une nouvelle ère, ère où les frontières de l'individuation seraient abolies sur terre, et ce au profit d'un grand tout dont nul ne doutait qu'il serait empli d'un amour vrai et indéfectible...

Plus prosaïquement, les adeptes façonnaient, inlassablement, à l'intérieur de leur immense temple, des milliers et des milliers de totems, tous identiques, et censés représenter le chien noir qu'ils vénéraient tant. Certains sculptaient la pierre, d'autres le métal, d'autres encore le bois, qu'ils brûlaient jusqu'à le rendre noir et plus dur que toute autre matière. Ils étaient persuadés qu'un jour ou l'autre l'un de ces totems s'animerait, annonçant la venue du chien noir, ici et maintenant. Les années et les siècles passèrent, mais nulle incarnation ne se produisit.

Une particularité de cette étrange religion provenait de la parité parfaite entre hommes et femmes, jusqu'aux plus hautes fonctions, assurées par les six doyens du temple, trois du sexe masculin et trois du sexe féminin. Il n'en était pas de même côté militaire, où seuls les hommes

pouvaient combattre et espérer accéder au précieux titre de chevalier du roi, par la bravoure certes, mais surtout par hérédité, condition absolument nécessaire. Le roi lui-même, chevalier parmi les chevaliers, était soumis à cette règle de transmission, exclusivement de père en fils. Les femmes, quant à elles, étaient vouées aux tâches ménagères, ainsi qu'à celles de l'enfantement, et c'était tout.

L'actuel roi et sa reine, tous deux du même âge, allaient sur leur trente-huit ans, mais à part une fille qu'ils avaient eu voici seize ans, juste après leur mariage, ils semblaient ne plus pouvoir enfanter. Ce précieux garçon, tant attendu car lui seul pouvait devenir l'héritier de la couronne, ne pouvait naître que du roi et de la reine, et pourtant il ne viendrait sans doute jamais, il fallait bien se rendre à l'évidence...

La famille royale vivait de plus en plus recluse, en son château, coupée de ses sujets, comme si ce drame personnel l'avait rendue honteuse aux yeux des autres. C'était encore plus vrai de la reine et de sa fille, que nul n'avait plus vu en public depuis au moins neuf mois. À vrai dire, mis à part un chevalier et deux servantes, proches fidèles du roi et de la reine, bon nombre de sujets du royaume s'étaient fait à l'idée de la fin prochaine de cette lignée. Un roi d'une autre famille remplacerait bientôt l'autre, et puis c'était tout...

Pourtant, un soir, des cris de femme raisonnèrent du côté des appartements du roi, des cris que bien d'autres femmes du château auraient juré être ceux d'une mère qui accouche. Mais, comme d'habitude, nul ne fut autorisé à pénétrer dans les appartements du roi, à part ses trois plus proches fidèles, le chevalier et les deux servantes... D'après leurs dires, c'était la princesse qui souffrait atrocement, d'une colique néphrétique, mais cela allait passé, cela ne durerait pas... À l'intérieur, si quelqu'un avait pu pénétrer dans cette chambre, il aurait vu, penchés au-dessus du lit de la jeune femme de seize ans, le roi, la reine et les trois seules personnes autorisées à rester ici.

— Elle perd beaucoup de sang, mon roi, et l'enfant arrive en position assise... L'accouchement ne se fera pas naturellement, c'est désormais une certitude... Je vous en conjure, mon roi, acceptez l'aide d'un médecin du temple, lui seul pourrait encore la sauver, ou plutôt LES sauver !

— Il n'en est pas question ! Écarte-toi, maudite incapable, et laisse faire les hommes !

Derrière le roi, un grand guerrier à l'air maussade, le plus proche chevalier du suzerain, regardait droit devant lui, comme étranger à l'urgence de la situation. Comme les quatre autres, il savait la raison du refus du roi. Il savait aussi ce qu'il allait lui demander, maintenant, et le sombre chemin qui alors s'ouvrirait.

— Chevalier, finissons-en ! Sortez cet enfant, par tous les moyens, vous m'entendez, par tous les moyens ! Si c'est un garçon, emmenez-le au temple, pour essayer de le sauver... Si c'est une fille, inutile de se donner cette peine !

Déjà, le grand guerrier à l'air maussade avait dégainé sa dague étincelante, et il s'approchait lentement du lit de la princesse, qui hurlait de douleur et maintenant d'effroi.

— Et vous, maudites servantes, tenez-là au lieu de pleurnicher comme des imbéciles !

Quand sa sinistre besogne fut achevée, le chevalier extirpa des entrailles de la jeune princesse agonisante un bébé couvert du sang de sa mère. Il souffla un discret « taisez-vous » aux deux servantes, qui le craignaient plus que tout, plus que le roi lui-même. Puis le chevalier se tourna vers le couple royal.

— C'est un garçon.

Un double cri de joie, malgré la mort atroce de leur fille, surgit du fond de la pièce, là où s'étaient retirés, dans l'ombre de la chambre, le roi et la reine.

— Alors emmenez-le, chevalier, emmenez-le vite au temple, pour qu'il soit sauvé ! Et ramenez-le dès que possible ici, vivant, par pitié !... Nous paierons ce qu'il faudra à ces médecins du temple ! Et surtout, rappelez-vous : c'est l'enfant du roi et de la reine, et de personne d'autre ! Emmenez aussi le cadavre de notre fille, que vous jetterez dans le canyon, afin que nul ne puisse découvrir ce qui est désormais notre secret à nous...

Le grand chevalier à l'air maussade glissa sous sa cape le nouveau-né hurlant que venaient d'emmailloter les deux servantes, puis il plaça sur son épaule, tel un vulgaire fétu de paille, le cadavre de la princesse, et enfin il sortit de la chambre, par une porte dérobée.

Aussitôt qu'il fut dehors, le roi et la reine se regardèrent, et après un discret signe de la tête, l'un et l'autre sortirent de sous leurs habits deux longs poignards effilés. Ils s'approchèrent sans bruit des deux servantes qui leur tournaient le dos, trop occupées qu'elles étaient à arranger comme elles le pouvaient le lit ensanglanté de la princesse. Sans hésiter, le roi et la reine poignardèrent les deux servantes, jusqu'à la mort.

— Il ne reste plus qu'à s'occuper, en temps et en heure, de ce grand imbécile de chevalier, et notre secret sera définitivement enterré.

Posant leurs poignards au sol, la reine s'allongea alors dans le lit de sa fille, se barbouillant du sang de celle-ci, jusque dans ces parties les plus intimes, pour faire le plus vrai possible... Puis le roi se mit à hurler, en prenant des airs d'effroi et de colère.

— Gardes, gardes, vite, accourez jusqu'à votre roi et votre reine ! Ce maudit chevalier a poignardé nos deux servantes ! Il a été pris comme de folie au moment où ma chère épouse, votre reine, a accouché de notre second enfant, un garçon, et un si merveilleux secret que nous voulions vous annoncer bientôt ! Pire que tout, il s'est enfui avec notre chère princesse et notre nouveau prince, l'héritier de la couronne ! Vite, gardes, préparez vos chevaux, ce misérable se dirige vers le massif, où il va chercher refuge ! Poursuivez-le et tuez-le, je vous l'ordonne !

De son côté, le grand chevalier à l'air maussade remontait à toute allure la piste qui longeait les hauteurs du canyon pour rejoindre le cœur du massif et le temple des adorateurs du chien noir, éperonnant sans cesse sa monture lancée au grand galop. Il s'arrêta un bref instant sur le côté de la piste, qui, à cet endroit, surplombait d'au moins cent mètres les eaux tumultueuses du canyon. Il y jeta le cadavre de la princesse. Quelques minutes plus tard, il se trouvait face au portail du temple, là où se trouvaient les meilleurs médecins de tout le royaume.

Il est bon de rappeler que les adeptes du chien noir avaient pour mission de soigner, mais aussi de s'occuper des orphelins, nombreux en ces temps reculés. Il y avait, creusé dans l'épais mur d'enceinte, juste à côté du portail d'entrée du temple, une sorte de niche dans laquelle se trouvait un simple berceau, afin que les parents qui souhaitaient abandonner leur enfant puissent le faire en toute discrétion.

C'est ce que fit le grand chevalier à l'air maussade, contrairement aux ordres de son roi. Il avait en quelque sorte ses raisons... Dans la même niche, il y avait aussi une cloche, qu'il agita vigoureusement sitôt le nouveau-né posé dans le berceau, avant de rebrousser chemin, toujours au grand galop. Il ne se passa pas une minute avant qu'un adepte du chien noir ne vînt ouvrir la trappe extérieure de la niche. Il s'empara aussitôt du bébé aux lèvres déjà bleues et qui n'avait même plus la force de pleurer, pour se rendre, en courant, à l'étage des nourrices.

— Une petite fille, qui doit venir de naître... Il y a peu d'espoir qu'elle survive, mais sait-on jamais... Soigneurs, nourrices, faites de votre mieux...

Plus bas, le roi, lui, chevauchait au milieu d'une vingtaine de chevaliers. Tous remontaient la même piste qui surplombait le même canyon.

— Je suis certain qu'il va redescendre par ici avant la fin de la nuit. Tendons-lui un guet-apens, juste après ce virage, en nous dissimulant derrière des bosquets, de part et d'autre de la piste.

Les chevaliers furent surpris de l'assurance qu'avait le roi quant aux agissements du meurtrier et du fugitif qu'ils traquaient, un homme de surcroît complètement fou, d'après les dires des deux monarques. Mais bon, c'était le roi, alors...

Alors ils obéirent, et se dissimulèrent donc derrière des bosquets d'arbres. Quelques minutes plus tard, ils entendirent les sabots d'un cheval lancé au grand galop, et virent apparaître le chevalier-servant du roi, tout comme ce dernier l'avait prédit.

Une dizaine de chevaliers bondirent hors de leur cachette, pour couper en aval la route à celui qu'ils traquaient. Une dizaine d'autres surgirent en amont, pour lui ôter toute possibilité de retraite. Ils l'encerclaient maintenant.

Un masque de terreur avait remplacé le visage maussade du grand chevalier.

— Traîtres, traîtres de roi et de reine ! Écoutez-moi tous, la vérité c'est que...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase, car le roi, voyant que son chevalier n'avait pas de nouveau-né avec lui, et surtout entendant qu'il s'apprêtait à livrer leur lourd secret partagé, venait de tirer un trait d'arbalète, qui transperça de part en part la tête du guerrier à l'air maussade, lui clouant littéralement le bec.

— Achevez ce fou, et jetez-le au fond du canyon, qu'il disparaisse définitivement de ma vue !

Et il en fut ainsi, selon la volonté du roi, exactement au même endroit où le grand chevalier à l'air maussade avait jeté le cadavre de la princesse. Puis le roi ordonna de se rendre au temple du chien noir, où il demanda une audience privé aux six doyens et doyennes. Bien qu'on fut en pleine nuit, il fut aussitôt reçu. Là encore, les chevaliers qui l'accompagnaient furent surpris de cette étrange demande pleine de mystère et de secret, mais bon, c'était le roi... Et nul n'entendit donc la conversation entre le monarque et les plus hauts-dignitaires du temple.

— Ma question va vous surprendre, chers doyens, chères doyennes, mais un chevalier vous a-t-il rendu visite, cette nuit, avec un nouveau-né, un petit garçon ? C'est l'héritier de la couronne, la chair de ma chair ! Des circonstances dramatiques ont fait que mon épouse, la reine, n'a pu accoucher comme il aurait fallu... Mais nous verrons cela plus tard, l'urgence est de savoir si ce petit garçon, mon propre fils, est avec vous, sain et sauf, dans ce temple ?!...

— Un garçon ? Non cher roi. Le seul enfant que nous avons recueilli durant cette nuit était effectivement un nouveau-né, mais il s'agissait tout aussi sûrement d'une petite fille. De plus, nul chevalier n'est venu nous demander notre aide, car cet enfant a été abandonné par ses parents, dans la niche prévue pour cela... De fait, cette petite fille est considérée par notre temple comme une orpheline. Elle a miraculeusement survécu, mais bon, cela vous importe peu, et je ne vais pas vous faire perdre plus de temps, cher roi, surtout avec un enfant qui n'est assurément pas celui que vous recherchez...

Le visage du roi était devenu blanc comme un linge. Où était donc passé « son » petit garçon ? Qu'avait donc fait de lui cet imbécile de chevalier ? Et maintenant que ce dernier était mort, difficile d'en savoir plus... Maudit, le roi se dit qu'il était décidément maudit !...

Le cadavre du grand chevalier, justement, tournait et tournait encore, à la surface d'une vasque, au fond du canyon, avec à ses côtés un autre cadavre, celui de la princesse, qu'il avait lui-même tuée, quelques heures plus tôt... Ironie du temps et des lieux, ironie du sort et des événements entremêlés...

Un étrange chien, énorme et noir comme la nuit la plus noire, semblait les observer, du haut du canyon. L'ombre du gigantesque animal, portée par une pleine lune à la lumière mordorée, dansait sur les parois lisses et blanches de l'étroit défilé. C'était maintenant comme si l'énorme chien noir

venait envelopper et s'emparer des deux corps qui flottaient mollement dans l'eau tournoyante de la vasque...

Le temps, lui aussi, tourna et tourna encore... Les jours passèrent, puis les mois et les années. Des rumeurs enflaient aux quatre coins du royaume, au sujet de ce prétendu fils du roi et de la reine, mystérieusement disparu cette nuit-là, mais aussi du meurtre et de la disparition de la princesse. Quant aux deux servantes tuées, il faut bien dire qu'elles ne prêtaient plus à aucune discussion... « Selon que vous serez puissant ou misérable... », déjà...

Le couple royal, lui, demeurait plus que jamais secret et isolé, ne sortant pour ainsi dire pas de ses appartements. Le fossé se creusait dangereusement entre le temple du chien noir et le château royal. Le roi et la reine œuvraient de toutes leurs forces, en coulisse, pour que l'animosité monte inexorablement entre les pouvoirs religieux et militaire.

La petite fille de la princesse, née cette nuit-là de bien curieuse manière, puis abandonnée au temple du chien noir par le chevalier-servant du roi, avait bien grandi. Elle était désormais une belle jeune fille de quinze ans aux yeux verts et aux cheveux noirs, comme sa mère et son grand-père.

Une des trois actuelles doyennes l'avait comme qui dirait adoptée, et la jeune fille vivait à ses côtés, dans une chambre contiguë à la sienne. Une nuit d'été, la doyenne fut réveillée par un mauvais pressentiment. Depuis quelques semaines déjà, on disait que le roi s'apprêtait à mener une expédition militaire contre le temple du chien noir et ses adeptes. Serait-ce pour cette nuit-là ?...

À minuit, la doyenne se redressa dans son lit et regarda son totem préféré du chien noir, un simple cylindre de bois brûlé, posé au pied d'un mur de sa chambre. Il représentait pour elle, du fait de sa couleur, de sa texture et de bien d'autres choses indéfinissables, la meilleure image de l'animal vénéré. Était-ce son inquiétude, l'âge ou encore cette nuit sans étoile et sans lune ? Il lui semblait bien que le cylindre noir bougeait, grognait, et se faufilait déjà hors de sa chambre et bientôt hors du temple, tandis que tout autour du lieu sacré elle entendait les hurlements des chevaliers du roi et voyait les lumières de leurs torches danser sinistrement dans la nuit...

Le temple du chien noir fut détruit et incendié en moins d'une heure, et tous les adeptes massacrés et brûlés par les troupes du roi. Quelques chevaliers dirent à leur monarque qu'ils avaient tenter d'intercepter une adolescente aux yeux verts et aux cheveux très noirs, qui se glissait entre les sapins, non loin du temple, avec à ses côtés un énorme chien au pelage de la même couleur ébène que la chevelure de la jeune fille. Certains chevaliers avaient crié, s'étaient rapprochés, mais quand ils avaient voulu se saisir de l'adolescente, l'énorme chien noir leur avait sauté à la gorge, les tuant sauvagement, rapidement, tous, quatre au total. D'autres accoururent, mais déjà le gigantesque animal galopait au loin, disparaissant bien vite entre les sapins, vers les montagnes qui s'élevaient au-dessus du plateau, au-dessus du temple incendié, aux confins sauvages du massif, avec sur son

dos une jeune fille de quinze ans aux yeux verts et aux cheveux très noirs, comme sa mère la princesse, et comme son grand-père le roi...

4. L'accident

— Hé, les forçats du plein air, debout ! Je ne voudrais pas trop vous bousculer, mais il me semble que vous devez vous tenir au garde-à-vous dans moins d'une heure... Le roi tourisme vous attend !

— Oh putain, Tomtom, magne-toi le cul, on va être en retard pour la séance escalade avec les mioches !

— Hein ? Qu'est-ce que tu dis Francky ? La séance de quoi ? Avec qui ?

— Non mais franchement, Oliver, t'as vu dans quel état tu m'as mis le gamin ?

— Quelques taffes de ma beu arrosées de quelques verres de mon rosé, et je te le remets sur pieds en moins de deux, ton Tomtom !

— Par pitié, Oliver, ferme-la ! Et toi, le gamin, lève-toi de ce canapé crasseux et suis-moi de suite à la voiture, qu'on se casse de cet endroit de perdition !

— Hé, les gars, pas si vite, vous avez oublié votre beu ! Et aussi votre bout de bois de la légende du chien noir !

— Pas le temps, Oliver, on repassera ce soir !

La voiture file entre les prés du plateau, puis franchit l'étroit sillon du canyon qui descend jusqu'à la plaine. Peu avant, une petite route quitte la principale pour monter en quelques virages serrés jusqu'au centre de vacance, un grand bâtiment blanc accroché aux premières pentes du massif.

— Ouf, neuf heures pile... Salut ma belle, prête pour l'escalade ?

— Appelle-moi Nadou, cher Francky... Ma belle, devant les jeunes, j'aime pas trop...

— J'y peux rien si t'es belle ! Bon, c'est pas tout ça, la falaise nous attend ! Tomtom, tu montes dans le minibus numéro quatre avec Nadou, moi je vais dans le deux avec Pat, ça vous va ?

— Tant que je suis pas avec toi, Francky, ça me va...

— Merci, ma belle !

La même route, en sens inverse. Le canyon, le plateau, et, donnant sur le sud, une excroissance blanchâtre, telle une grosse molaire, unique dent rocheuse au-dessus de la platitude des prés et des forêts du massif.

Silence dans les habitacles. Le séjour en est à sa troisième et dernière semaine. La fatigue se fait sentir et l'énergie des premiers jours est retombée. Elle reviendra, revigorée par l'urgence des

derniers instants partagés, et du coup teintée d'une certaine nostalgie, à l'approche de la fin de la colo.

Le parking de la falaise est désert. Quelques cumulus inoffensifs traversent le ciel tout bleu et projettent leurs ombres fuyantes, par intermittence, sur le massif. C'est comme si le soleil, ce matin-là, jouait à cache-cache.

— Bon, les jeunes, aujourd'hui, première voie en tête ! Va falloir vous réveiller et vous sortir les doigts du... Oups, pardon, je risque de choquer votre animatrice préférée, la belle...

— Ta gueule Francky ! En tout cas, moi, c'est sûr, je reste dans le groupe de Tomtom !...

— J'avais bien compris, les tourtereaux... Et rappelez-vous que les bisous sont interdits pendant le travail, surtout avec la langue !

Rire général, puis deux groupes sont constitués, l'un va du côté des dalles grises, l'autre vers les dalles blanches, les deux secteurs les moins raides et les plus faciles de la falaise.

— Tu m'assures, Nadou, je vais poser des dégaines sur les quatre voies tout à gauche. Et vous, les jeunes, vous gardez bien vos casques et vous finissez d'enfiler vos baudriers... Quand je redescends, tout le monde doit être prêt !

Le rocher est gris et froid, la dalle creusée de trous nombreux et confortables pour les pieds et les mains. En haut des quatre voies, autant de relais sur des grosses chaînes qui brillent au soleil. Thomas Delafosse s'est vaché sur un des deux relais du milieu.

— Du mou, Nadou, je vais mettre des mousquetons à vis pour qu'ils puissent facilement passer les cordes dedans !

— D'ac, en voilà !

À la descente, Thomas Delafosse installe toutes les dégaines qui seront ensuite nécessaires à l'escalade en tête.

— Approchez les enfants ! Petite démonstration et puis c'est à vous ! Nadou va m'assurer et moi je vais grimper en tête... Donc, le principe est tout simple, à chaque fois que j'arrive à hauteur d'une dégainé, je passe la corde dans le mousqueton du bas, voilà, comme cela...

La séance d'escalade en tête se passe bien, et même très bien. Les jeunes sont fiers de s'élever au-dessus du sol, avec, pour la première fois, la corde qui les suit. C'est maintenant l'heure du pique-nique, sous les arbres, au pied de la falaise.

— Hé, Tomtom, viens un peu par là...

— Qu'est-ce qu'il y a Nadou ?

— Je t'ai attendu, hier soir, seule dans ma tente...

— Ah merde, j'ai complètement zappé ! C'est à cause de ce bout de bois dans le canyon, tu te souviens, au fond de la première vasque... Le soir, avec Francky, on est allé le chercher, et ça nous

a pris pas mal de temps, d'autant qu'on est passé voir Oliver, pour lui montrer ce drôle de truc... Enfin, bref, excuse-moi Nadou, mais...

— Arrête avec tes putains d'excuses ! T'es vraiment pire qu'un gosse !

— Nadou...

— Non Tomtom, laisse-moi tranquille pour aujourd'hui !

— Ce soir, Nadou, je passe sans faute...

— Sans quoi ?

— Promis juré, je passe !

Et Thomas Delafosse, le roi des étourdis, se souvient qu'il doit aussi, ce même soir, retourner chez Oliver, avec Franck Revol, pour récupérer sa beu et le bout de bois tout noir sorti du canyon. Alors, comme il en est coutumier, il part bille en tête dans un demi-mensonge.

— Heu, Nadou, au fait, je dois maintenant voir un truc urgent avec Francky, un truc pour le boulot... J'en ai pour trente minutes, grand maximum !

— Ouais, ben dépêche-toi mon coco, parce que j'ai pas envie de me farcir tout le repas avec les sept mioches !...

— Promis !

— Arrête avec tes promesses, gros bêta !

Le secteur des dalles blanches n'est qu'à deux ou trois cents mètres et Thomas Delafosse y court comme un cabris. Là-bas, au pied de la falaise, l'autre groupe mange, lui aussi.

— Hé, Francky, je fais vite fait l'aller-retour chez Oliver, histoire de récupérer la beu et le bout de bois noir d'hier ! Ce soir, j'ai promis de voir Nadou, et j'imagine que tu ne voudras pas aller seul chez Oliver...

— Tu imagines très bien, mon petit Tomtom ! Y a pas moyen que je me farcisse seul le portage de ce foutu bout de bois qui pèse un âne mort !

— D'ac, alors je file, et dans trente minutes je suis de retour !

Et Thomas Delafosse, le roi des étourdis et des menteurs, court jusqu'au parking, puis démarre le minibus numéro quatre, fonçant alors sur la petite route qui redescend en direction du plateau, accélérant encore quand il rejoint la longue ligne droite qui file jusqu'à la forêt de sapins où habite le vieil Oliver.

Une masse sombre, venue de la gauche, c'est tout ce qu'il voit, ou plutôt aperçoit, en une fraction de seconde. Il lui semble tourner le volant d'à peine quelques millimètres, mais il faut croire que cela suffit à envoyer le minibus numéro quatre dans le décor, plus précisément dans un pré qui jouxte la route, côté gauche.

Le véhicule part en tonneaux. Il n’y a bientôt plus de haut, de bas, de droite, de gauche... Tout se mélange et se perd en une énorme masse cylindrique striée de nombreuses couleurs indistinctes. Les sons naissent et s’évanouissent on ne sait où.

Peut-être que les derniers instants d’une vie ressemblent à ça, à cet espèce d’inéluctable chaos visuel et sonore. À moins que...

5. Rencontres

Comme un coup de vent dans sa tête, puis un second, jusqu’à ressentir physiquement sa propre présence, enfin.

Un œil s’ouvre, puis l’autre. Autour, une nuit scintillante, plein d’innombrables étoiles dans un ciel immense, et, à la frontière de ce ciel, une lune toute blanche, pleine et bien ronde, comme posée sur une montagne noire et déchiquetée.

La présence d’un souffle, d’un battement dans la poitrine, de membres qui picotent, d’idées qui se déploient autour de toutes ces présences et qui semblent s’imposer comme autant de réalités encore incertaines.

Puis un bruissement, à la surface d’un sol aux limites inconnues, avec pour seule certitude ce corps central, allongé et immobile. Une cadence, des pas, lents et répétés, qui approchent.

Soudain, une silhouette. Une jeune fille aux cheveux très noirs et aux yeux verts. À ses côtés, un chien énorme, au pelage encore plus noir que la nuit elle-même.

— Tu as fui, n’est-ce pas ?

— Je n’ai pas fui, j’ai juste eu un accident, et puis...

Il voit qu’elle est nue comme un ver, comme lui l’est. Une étrange lumière, à la fois vive et diffuse, flotte dans l’air, partout. Elle semble donner à toute chose une réalité plus certaine, un excès de force.

— Et puis quoi ?

— Et puis rien du tout ! Je dois être mort...

— Mort ? Est-ce que moi j’ai l’air d’être morte ? Est-ce que ce chien à l’air d’être mort ? Et ces montagnes, ce ciel, ces étoiles, morts eux aussi ?

— Tout semble si immobile, et cette nuit, si impalpable...

Elle s’approche de lui et pose une main sur son front, une main ferme et fraîche. Instinctivement, Thomas Delafosse ferme les yeux, d’abord parce qu’il a peur de ce geste, ensuite parce que, en excluant le sens de la vue, il lui semble plus facile d’en appréhender une certaine réalité.

— Alors, ai-je l’air d’une morte ?

— Tu es la jeune fille de la légende, n'est-ce pas ? Tu es l'enfant de la princesse, confié au temple à sa naissance, et qui a fui à ses quinze ans, avec cet énorme chien noir, pour échapper aux chevaliers du roi venus la chercher ?

Elle ne répond pas alors Thomas Delafosse ouvre ses yeux. Derrière la jeune fille, l'animal grogne méchamment. Ses poils se hérissent, ses babines sont retroussées, ses yeux luisent d'un jaune inquiétant, et le chien noir fixe Thomas Delafosse comme s'il venait de déceler en lui un ennemi.

— Qui t'a raconté tout cela ? Hein, maudit garçon, dis-le moi !

La main de la jeune fille, ses ongles comme des griffes, qui s'enfoncent sous la peau du front de Thomas Delafosse. Elle hurle ces derniers mots avec la même intonation furieuse que les aboiements du chien noir qui l'accompagne.

— Parle, tu m'entends, parle maudit garçon, ou je t'arrache le cerveau pour y découvrir ce qui s'y cache ! Tu m'entends, ne m'oblige pas à...

Thomas Delafosse veut crier mais seul le silence semble pouvoir sortir de sa bouche, comme dans un cauchemar. Il tente de se débattre mais nul mouvement n'est en mesure d'animer son corps paralysé par l'effroi. Dans la panique, il a refermé ses yeux, et maintenant le simple geste de les rouvrir semble insurmontable. C'est quand il a l'impression que les ongles griffus de la jeune fille pénètrent profondément dans sa boîte crânienne qu'il les ouvre enfin, d'un seul coup, très grand, comme une balle perce un trou.

Elle a disparu. Le chien noir aussi a disparu.

Lui est allongé dans un pré, seul, à deux ou trois mètres du minibus numéro quatre. Le véhicule, tout cabossé, est couché sur le côté, et son moteur fume encore. Plus loin, vers la route, il entend une portière claquer. En tournant légèrement sa tête endolorie, il reconnaît aussitôt Oliver. Le visage du vieil homme est un masque d'inquiétude et de tension. Il tient dans sa main droite son fusil de chasse.

— Lève-toi vite, Tomtom, il faut déguerpir d'ici !

— J'ai mal partout, Oliver, à cause de ce putain d'accident... Il faut alerter les secours, et prévenir Francky et Nadou aussi, parce que je vais être en retard pour...

— Eux, je les ai déjà prévenus ! Quant au reste, on ne prévient personne, ce serait bien trop dangereux ! Fais-voir ta tête... Hum, quelques bleus et égratignures, rien de grave... Allez, attrape mon bras et essaie de te lever !

Quand il se met debout, Thomas Delafosse a l'impression que tout le paysage tourne autour de lui. Sans doute un vertige, dû au tréma crânien se dit-il... Mais quand il entend les aboiements encore lointains d'un chien, du côté des montagnes, tout autour du plateau et d'eux deux, il crispe

un peu plus fort ses mains autour du bras d'Oliver, et il commence à marcher comme il le peut jusqu'à la route.

Le ciel, toujours vers les montagnes, est désormais teinté d'une étrange lumière sépia, presque noire par endroit, mais peut-être que ce sont les gros nuages annonciateurs de mauvais temps, qui l'assombrissent.

— Allez, grimpe dans mon carrosse, on se casse d'ici !

Oliver roule vite. De part et d'autre de sa 4L bringuebalante défilent les prés bien verts du plateau, l'herbe faisant comme des stries sans fin à cause de la vitesse. Plus loin, la route pénétrera bientôt dans la forêt de sapins, et ça fait comme un tunnel dans une montagne. À cet endroit, on est presque au centre du massif.

— Putain, Oliver, qu'est-ce que c'est que ce mauvais délire ? Ta légende, là, c'est comme si elle était entrée dans ma tête ! Et ce chien noir, il a traversé la route, juste devant le minibus ! C'est à cause de lui que j'ai eu cet accident ! J'ai failli y rester, Oliver, et...

— Calme-toi Tomtom ! Et remonte plutôt le fil des événements... Rappelle-toi : qui a ramené ce foutu bout de bois tout noir chez moi ?

— Et qui nous a raconté cette putain de légende à la con ? Hein, Oliver, dis-moi !

— Je vous ai surtout dit, à Francky comme à toi, que ce bout de bois noir n'est pas qu'un simple objet, qu'il s'agit en quelque sorte d'un totem, d'un grigri, qu'il peut faire émerger plusieurs réalités en une seule, qu'il sait se jouer de la confusion propre à l'esprit l'humain, de cette dualité qui...

— Putain mais tais-toi Oliver ! Qu'est-ce qu'on fout là, dans ta maudite 4L pourrie, à rouler comme des malades d'un bout à l'autre du massif ? Où tu m'emmènes ? Et pourquoi tu es armé ?

— Le chien noir a eu peur de toi, Tomtom, tu t'en souviens, et la jeune fille aussi, parce qu'ils ont décelé un risque en toi... Il faut comprendre d'où vient cette peur, et te mettre à l'abri, pendant qu'il en est encore temps...

— Je ne comprends rien à tout ce que tu me racontes, Oliver, et je préférerais que tu fasses immédiatement demi-tour, pour me ramener auprès de Francky et de Nadou, à la falaise, où ils doivent m'attendre avec les enfants, car eux...

Ils entrent maintenant dans la forêt de sapins comme dans une nuit noire. La masse végétale englobe le corps et l'esprit de Thomas Delafosse. Il n'entend que quelques-uns des cris d'Oliver, des cris nombreux mais de plus en plus lointains et étouffés. Ces cris désespérés le supplient de rester à ses côtés, de ne pas s'aventurer plus loin dans la forêt, dans le massif, seul.

Mais, déjà, de tous côtés, des cavaliers surgissent de derrière les troncs sombres des sapins. Ils poursuivent un énorme chien noir qui précède une jeune fille aux yeux verts et aux cheveux de la même couleur que le pelage du terrifiant animal.

Thomas Delafosse tente de courir mais titube d'un sapin à l'autre. Des cavaliers par dizaines semblent passer ici ou là, sans même le voir. Pourtant, ils cherchent activement quelqu'un, c'est une évidence. Est-ce lui, la jeune fille, les deux ?

Il marche maintenant, en se tenant aux troncs des sapins, pour ne pas tomber. Il marche de moins en moins vite, et finit par poser un genou à terre, puis un deuxième. Pourtant, il semble qu'il précède désormais les cavaliers, et c'est bien sûr inexplicable.

Il est maintenant à l'orée de la forêt. Au-delà des sapins, une lune toute blanche, pleine et bien ronde, semble enfoncée sur la pointe d'une montagne. Elle éclaire faiblement la masse noire d'un énorme chien, couché en travers d'une espèce de piste toute boueuse.

Une flèche traverse le cou de l'animal, de part en part. Un sang épais coule sur son pelage, dégouline jusque par terre, où il fait comme un petit ruisseau rouge qui se fraie un chemin dans la boue.

Contre le flanc haletant de l'énorme chien noir, la jeune fille aux yeux verts. Ceux-ci, tout comme ses cheveux d'ébène, vibrent d'une colère électrique. Et soudain, voyant Thomas Delafosse, elle crie.

Ce cri remonte en lui jusqu'à d'indistincts souvenirs. Il y a peut-être le souvenir d'une naissance, et d'une mort aussi.

Tandis qu'il use de sa mémoire comme d'un dernier espoir, il voit la fille du roi, la princesse, la mère éventrée par le grand chevalier à l'air maussade. Neuf mois auparavant, il voit la même mère éventrée par le grand chevalier à l'air maussade, la princesse, la fille du roi, dans la chambre de celui-ci, son propre père. Elle est abusée par lui, à de multiples reprises, en présence de la reine, sa propre mère...

— Il faut donner un enfant au roi, mon enfant... Il nous faut un fils, ma fille, à tout prix... Moi, je n'en suis plus capable...

Tels sont les mots de la reine susurrés à l'oreille de sa fille, recroquevillée dans le lit royal après les assauts de son géniteur.

En cette étrange nuit vécue, seules les étoiles et la lune semblent parler à la mère-princesse. Elle descend d'une montagne pointue, marche vers sa fille, l'une et l'autre nues et scintillantes. Sur le ventre de la mère-princesse, une longue cicatrice, d'où perlent encore quelques gouttes de sang. Bizarrement, la cicatrice fait comme un sourire, le sourire du grand guerrier à l'air maussade...

Puis la mère-princesse s'approche de l'énorme chien noir, qui agonise en travers de la piste, et elle pose une main blanche sur la large tête de l'animal, tandis que de l'autre elle se saisit fermement de la hampe de la flèche. D'un geste rapide et précis, elle l'arrache toute entière du cou du chien noir.

Derrière Thomas Delafosse, on entend un brouhaha croissant. De la forêt de sapins jaillissent des dizaines de cavaliers du roi, mais ils ne semblent voir ni la jeune fille, ni sa mère, ni le chien noir, ni même Thomas Delafosse.

Ce dernier se contente de sourire aux deux filles du roi, d'un sourire un peu maussade... Elles sourient aussi, avant de prendre la direction des montagnes, à la frontière du plateau et du massif, l'une et l'autre nues, plus scintillantes que jamais, jusqu'à se confondre avec la lumière blanche de la lune et des étoiles.

Entre elles deux, un énorme chien noir, qui disparaît bientôt avec elles, dans la nuit la plus haute et la plus lointaine, au-delà des montagnes et même du ciel.

Les cavaliers hurlent et désignent l'endroit où se trouve Thomas Delafosse. Lui a déjà refermé ses yeux, et il attend.

— Tomtom, Tomtom, réveille-toi, c'est Nadou ! Tu m'entends ?

— Eh, gamin, lâche ce bout de bois tout noir, tu n'arriveras jamais à le porter tout seul jusque là-haut ! Écoute un peu ton président, écoute donc Francky, bougre d'âne !

— Tu as bien fait d'en faire qu'à ta tête, Tomtom, tu as bien fait... C'est Oliver qui te le dit, petit, tu as bien fait de ne pas m'écouter...

Il leur sourit, à eux aussi, toujours avec un air un peu maussade.

Les heures sauvages

J'ai l'âme déchirée. Ceux de ma famille accordaient davantage de temps aux morts et aux mourants. Je ne voyais Jésus que sur sa croix alors que moi je l'aimais bien vivant, arpentant les déserts et les montagnes, les villes et les campagnes. Maintenant, son corps cireux me dégoutte. Ses tortures ? Une banalité, comme à la télé... Mes vieillards la regardaient, toute la journée et toute la nuit. Une présence, une dernière présence... Vieillards des hôpitaux blanchâtres aux formes clignotantes, vieillards des hospices beigeâtres aux fleurs en plastique, vieillards des salons figés aux fauteuils électriques.

Eux, je les voyais tous les matins, avec leurs belles cravates, leurs belles femmes, leurs belles voitures, leurs beaux enfants, leurs beaux souliers, leurs beaux complets-vestons impeccablement repassés aux cols amidonnés. Ils étaient notaires, avocats, médecins, pharmaciens, banquiers, agents immobiliers, comptables, experts-comptables. Ils étaient notables. Ils avaient réussi et on les regardait comme tel. Moi, je ne voyais que des hommes affairés nuit et jour à leurs petites affaires. Des hommes morts, déjà morts...

Il y a, au cœur du paysage, un espace que nul n'atteint. Il est froid et livide. Là-bas, le sang battait à mes tempes, brûlait mes poumons, engourdissait mes jambes et mes bras. Là-bas, j'étais un animal sauvage. Je mordais la vie à pleines dents. Je voyais toujours plus haut, jusqu'à en crever, sans me rendre compte de rien. Sauvage, vraiment ?

Ici, aujourd'hui, pour bien vivre, il suffit de bien connaître les bonnes manières. Ça commence par la bonne tenue du crayon, dans la bonne main, avec la bonne méthode. Je maudissais les efforts des autres. À l'école, je ne rêvais qu'à l'ombre derrière les platanes. D'un clin d'œil, je dominais mon monde. J'y croyais encore. Je croyais encore en elle...

Il y avait en elle un je-ne-sais-quoi d'universel. Son tailleur n'était ni gris ni noir, ni vert ni marron. Elle portait toujours le même chemisier blanc, le même gilet beige, qu'elle passait négligemment sur ses épaules, à la belle saison. Ses cheveux étaient poivre et sel, mi-longs, coupés au carré une fois par mois par madame Tamisier, la coiffeuse de la place aux Herbes. Je la voyais sans la voir. J'attendais ses rares colères qui, elles seules, illuminaient son teint trop pâle.

Lui sautait par dessus la nouvelle glissière de sécurité installée récemment entre le parking où il garait tous les jours sa voiture, et l'entrée de son bureau où il devait travailler encore quelques mois, avant de prendre sa retraite. Il sautait à pieds joints, en s'appuyant à peine sur sa main droite, et en me lançant, alors, un sourire accompagné d'un clin d'œil. Il sautait avant d'aller travailler, et il me disait que c'était sa dernière réminiscence d'homme sportif. Il avait arrêté le vélo et l'athlétisme

quand les affaires avaient commencé à tourner sérieusement. Plus le temps de s'amuser, surtout quand on est à son compte, plus l'énergie non plus... Jeune homme, il avait participé à quelques courses cyclistes, dont celle de Lyon. Il en était particulièrement fier, car il était arrivé quatorzième sur cent-vingt-huit, son meilleur résultat. Bientôt, il se voyait en vieillard impotent, assis toute la journée dans son salon. Il le disait de plus en plus souvent, après son saut par dessus la glissière de sécurité, le matin et le soir. Ça le faisait bizarrement rire, à chaque fois.

Des douze coups de minuit, il ne reste qu'un rire d'enfant. Plutôt sombrer avec les souvenirs, l'alcool aidant... Lui grossissait à vue d'œil. Sa peau de blond rougissait sans cesse, partait en plaques blanchâtres. Il buvait et buvait encore... Et sa folie ne semblait jamais connaître de limite. À moins que, la mort, un jour...

Il a fracassé sa première raquette de tennis un vingt-huit septembre, en milieu de matinée. C'était un dimanche et il faisait un peu froid sur le court numéro quatre. Il a tout de même fini le match, avec sa deuxième raquette, une vieille Rossignol au cordage Babolat usé et distendu. Il a laissé filer les points, il a laissé filer le match. Son regard semblait un peu perdu, ailleurs. Il a perdu. Il était perdu.

Qu'as-tu fait, malheureux ? J'ai cru en l'impossible, j'ai fait comme mes ancêtres, j'ai trop regardé du côté de la mort ! La résurrection était son seul pêché. J'y ai cru, moi aussi ! La chair cireuse, dans mes rêves sans fin, s'ouvrait et s'ouvrait encore, sans jamais une goutte de sang, jamais... Les rayons du soleil semblaient s'engouffrer dans mes yeux pour ensuite couler dans mes veines. J'y croyais chaque jour davantage. Regarde, petit, regarde-moi encore ! Qu'as-tu fait, misérable ? Il était vivant et mort à la fois. Il se prend pour Jésus ! Ah, ah, ah !...

Chaque matin, elle posait une main fraîche sur mes joues. Sa peau était de pêche et ses yeux d'amande. Dans son sillage, je n'avais rien à faire. Elle dormait et je dormais. Elle mangeait et je mangeais. Elle sortait et je sortais. Elle dépensait sans compter, pour elle comme pour moi. Elle ne vivait que pour vivre. Ils l'avaient dégustée de tout le reste.

Ils avaient des corps sans saveur, corsetés, amidonnés, ripolinés. Ils affichaient leurs savoirs. Ils travaillaient à ne rien faire. L'autre jour, je l'ai aperçue, derrière son comptoir, occupée à griffonner quelques mots ou chiffres sans importance. D'un signe de la tête, elle a fait comprendre au client suivant que son tour était venu. Rien ne bougeait sous son chemisier blanc de travailleuse. L'affaire fut vite conclue.

Elle n'aurait pas dû naître, pas de ceux-là en tout cas. On a beau dire, ça fixe un cap, cette absence. Reste à voir si l'on part ou si l'on reste... Elle avait souvent les yeux dans le vague en parlant des nouveaux, ceux qui étaient payés pour la garder, ceux qu'elle aimait, malgré tout...

Lui avait une cicatrice qui lui mangeait une bonne partie de la joue gauche, de la tempe jusqu'au menton. Un chien l'avait croqué. C'était il y a longtemps, il ne s'en rappelle plus, il était trop petit. Une masse noire et beuglante, surgie de nulle part, au bout d'une rue déserte et ensoleillée. C'était tout. Mordu.

Ado, il portait constamment une casquette rouge des Bulls de Chicago. Il ne parlait que de NBA et de WWE. Il était fan de Pippen et de l'Undertaker, visionnant en boucle les vidéos de tous leurs matchs et de tous leurs combats. Il faisait des pauses à chaque instant, pour mieux saisir tel geste ou telle mimique, du basketteur ou du catcheur, toujours sur le vif.

Ne reste pas dans cette maison lugubre, ce lit défoncé. Il reste quelques bistrots ouverts. Demain, il y a un train qui part. Le même contrôleur barbu aura pitié de toi. Tu n'as pas de CB, pas de papiers, peut-être qu'il ne te verra même pas. Tu descendras sur un quai désert, dans une gare abandonnée, dans une ville dominée par les versants secs et abrupts d'un massif méditerranéen. Ici, c'est le sud, et ça se sent dès l'ouverture de la porte automatique.

J'avais plutôt rêvé de hautes montagnes. On skiait autrefois, maladroitement, comme des bouseux de la plaine. On faisait exprès de tomber, on faisait exprès de ne pas progresser, pour toujours avoir l'air des couillons qui ne sauront jamais glisser sur la neige. On n'était pas de là-haut. On a fini par choisir le ski de fond, le dernier des sports de montagne. On faisait toujours la même piste verte, la moins longue et la plus facile. On se plaignait tout le temps. Trop dur, trop fatigant... Il y avait dans notre groupe quelques filles et quelques arabes, qui ne comprenaient pas plus que nous ce qu'ils foutaient là. Mais nous, on avait notre monde à deux, plein de dunks et d'armbreakers. Avec nos bâtons de ski, à la pause de midi, on jouait à James Bond ou à la Guerre des Étoiles.

Plus tard, j'ai souvent grimpé avec la peur au ventre, mais aussi avec l'obstination méticuleuse que l'on mettait, déjà enfants, à tous nos jeux. Finalement, je n'ai peut-être pas tant laissé de place au hasard. Le rocher finit par se ressembler partout où on va, le corps et l'esprit s'habituent à lui, on s'habitue à tout... Il suffit de patienter. J'alternais la ville et la montagne, puis la falaise, surtout la falaise.

J'ai appris à me fondre dans le paysage, extérieur comme intérieur. Il n'y avait rien d'autre qu'un cheminement confus autour du rocher et du corps. L'esprit, lui, se trouvait ailleurs, ou comme absorbé par eux.

Piétinements saccadés. Replis stratégiques. Soumissions passagères. Quelques sorties incongrues au-dessus des poubelles, non loin d'un cimetière. Grimper incognito. Sa panoplie ressemble au déguisement de Jésus lui-même. Il est presque nu, il rejoint le ciel, comme un ange. Sa peau est parfaite, souple sur ses muscles saillants qui épousent la forme d'un corps en action se mouvant

selon les contingences d'un rocher blanc et noir, presque beau si l'on met de côté les odeurs de la déchetterie, en bas...

Je t'en foudrais des sauvages ! Égoïste sociopathe bercé de ses seuls souvenirs d'enfance ! Grimper, s'amuser, comme toujours !... Deux trois images, quelques oublis, des passe-temps, sur une falaise, loin de tout et de tous... Deviens adulte, bordel !

En haut d'une tour – quarante-deuxième étage ? – vivent des hommes encravatés et des femmes aux tailleurs sombres. Leurs affaires ne me regardent que de très loin, sauf quand il s'agit de leur rendre des comptes. J'en ai parfois quelques-uns en retard, ou de très bons... Alors, là, ils me convoquent ou m'invitent, c'est selon les résultats de quelques lignes dans leurs portefeuilles, diversifiés comme ils disent, quelques lignes de quelques clients que je représente, quelques lignes qui n'en finissent pas de tourner sur des logiciels qui eux-mêmes tournent au moyen d'ordinateurs fixes ou portables reliés à des serveurs qui ne sont, paraît-il, pas dans cette tour-là mais plutôt vers Palo Alto ou au Luxembourg... Tout ça, c'est selon un administrateur réseau avec lequel j'ai discuté devant la machine à café du trente neuvième étage, ou peut-être du trente huitième, je ne me souviens plus très bien...

Tout peut être assuré mais certaines activités n'ont pas le choix, car, évidemment, aucun domaine n'échappe au coût potentiellement exorbitant d'un éventuel sinistre. Rien n'a vraiment de valeur mais il suffit d'en donner une à chaque chose, non ?...

Beaucoup travaillaient sur des chiffres mais parfois eux aussi devaient négocier, parlementer, discuter, rencontrer de vrais gens... Il suffisait alors de savoir jusqu'où l'autre était prêt à aller. Dans les faits, il n'y avait pas vraiment de limite. Un seul regard pouvait suffire à faire basculer les choses, dans un sens comme dans un autre. Intimidation, soumission, souvenir, rire, espoir, victoire, défaite, fête... S'en tenir aux chiffres, c'est ne jamais perdre et ne jamais gagner. Ça ne pouvait jamais suffire, n'en déplaît aux matheux.

Parfois, j'osais un regard oblique, inutile... Sous de multiples ponts métalliques et bétonnés survivaient d'innombrables corps inconnus. Leurs regards se tournaient parfois vers les surfaces vitrées de gigantesques tours où travaillaient celles et ceux qui, comme moi, avaient jadis décidé de construire ces mêmes ponts métalliques et bétonnés sous lesquels survivaient...

Ça finirait par se savoir que j'aimais autant que je détestais ce travail. Je n'avais pas un rapport normal à la chose. Ça finirait comme ça avait commencé, sur un malentendu. Vous étiez heureux d'avoir un interlocuteur qui s'intéressait aux chiffres, aux statistiques, aux obligations légales, aux contraintes techniques, mais qui savait aussi aligner trois phrases sans faire de faute d'orthographe à chaque mot. J'étais poli et de bonne volonté. Un peu trop timide peut-être, trop distant, trop froid.

Gagnerait à participer davantage, comme on disait à l'école ! Mais tant que ça marche, que l'équilibre est maintenu... Win-win !

Maintenant il était vieux et obèse, dans son portefeuille noir s'alignaient huit CB reliées à autant de comptes bancaires bien fournis. Il semblait maquillé et peut-être l'était-il vraiment ? Ses vêtements ne se voyaient nulle part ailleurs. Son écharpe interminable et violacée empestait le parfum luxueux. On sentait à sa démarche qu'il appartenait tout entier à son environnement hautement financier. Il avait l'étoffe d'un vrai chef de bande. Il était unique en son genre, plus que notable ! Il dénotait et on était prêt à le suivre jusqu'au bout du monde !

Australie, États-Unis, Canada, Panama, Russie, Italie, Pays-Bas, Venezuela...

Tu comptes bien, mon petit, c'est bien... Et tu écris bien aussi, mon petit, et ça c'est encore mieux !... Continue comme ça, mon petit, continue bien...

L'argent coulait à flots. Il fallait payer, ils payaient. Il n'y avait pas grand-chose qui sortait et beaucoup qui rentrait. L'affaire était juteuse. Quelques sinistres demeuraient provisionnés, histoire de justifier le prix exorbitant des primes clients. Il n'y avait pas vraiment tromperie sur la marchandise, c'était juste, raisonnable, chiffré. Tout était sous contrôle.

Chaque soir, je retournais vers un hôtel vaguement haut de gamme, un établissement à ma mesure, perfectible, mais j'avais tout le temps pour améliorer ce point-là... Je brassais du vent et ils le savaient mieux que moi. J'étais l'imbécile utile, la caution morale. J'appartenais aux deux mondes, à la fois acheteur et vendeur. Je n'appartenais donc à rien, ni à personne. Advienne que pourra. Le fric coulait à flots, rien que des chiffres alignés ici ou là... Au fond, je n'en avais déjà plus rien à foutre.

Nous n'étions que pourritures et je nous regardais, l'esprit vide, ailleurs. Des tours gigantesques tombait une lumière blanche et jaune, qui glissait sous les ponts métalliques et bétonnés...

Ce V12 intérieur cuir finition main, petit, c'est normal, c'est conforme au type de clientèle que nous représentons. J'ai travaillé dur pour en arriver là, petit, et d'autres que moi ont profité de mon ascension, oh que oui !... Il faut qu'on parle de tout ça sérieusement, petit, car tu es quelqu'un de valeur, petit, alors c'est quand tu veux, petit, et je peux te placer où tu veux, petit, et il faut...

Pékin, Berlin, Tokyo, Rio, Porto... Je m'endors, monsieur, je dors, je rêve, adieu...

Paris, Lyon, Chamonix, Briançon ?... Dors, mon petit, rêve, une autre fois peut-être...

Enfant, en famille, nous ne discussions que des week-ends et des vacances. J'ai fini par prendre tout ça à la lettre, au sérieux. Randonnée sous un ciel d'automne, ski dans la forêt, vélo d'un col à l'autre, baignades entre mers, lacs et montagnes... Plus tard, j'en ai rajouté quelques couches : judo, tennis, tennis de table, snowboard, alpinisme, escalade...

Dernier sourire, dernières paroles, dernier jour d'août, dernières heures d'un dimanche soir...
Longue soirée incrédule. Qui décide ? Qui arrête ? Qui reprend ? Et derrière nous les plages désertées, les routes vidées, l'eau silencieuse, la montagne seule.

Des heures perdues. Sauvages ?

Triple face

Information et avertissement : la nouvelle Triple face a été écrite dans le cadre du festival des Formes Radicales 2023 organisé par le théâtre Élisabeth Czerczuk ; elle comporte quelques passages à caractère sexuel qui pourraient heurter certaines sensibilités.

Longtemps j'ai cherché en moi les causes du désespoir qui m'assaille. Et puis, un beau jour, maudissant avec une vigueur inattendue quelque laideur du monde qui est pourtant le mien, je suis parti. Au début j'ai cru à un piège. Au début seulement. Puis j'ai rencontré Max.

Bla-bla-bla...

Ainsi commence, obscurément, le récit d'une ascension, peut-être d'une quête, sans doute d'une chute, car il a fallu succomber maintes fois pour en arriver là, c'est-à-dire nulle part. Nous n'étions que deux au début, seuls et isolés, misérables et flamboyants, enfermés et libres à la fois...

BLA-bla-bla...

C'est un lieu dominé par le vide. On y arrive par et pour lui. Ici, sur ces hauteurs, rien ne semble avoir d'emprise sur lui, du moins pas encore. Sauvages, nous nous fondons dans ce paysage vide de tout artifice.

Libre est son vrai nom, petit Rey. Par la seule grâce de ton corps vivant, comptes-tu me défier encore longtemps ?

BLA-BLA-bla...

Le regard embrasse tout d'un coup, les vallées et les montagnes, et au carrefour des unes et des autres, la cité, sombre et silencieuse, comme les deux rivières qui l'enserrent. Telle une étrange masse semi-vivante et semi-mécanique au cœur d'un paysage quasi désertique, la cité s'achève après la presqu'île, ce triangle de terre où se dresse l'immense entrepôt destiné à la transformation des plantes sauvages.

BLA-BLA-BLA...

De la minuscule vire où je me trouve, à présent seul tout là-haut, j'ai lancé vers la vallée un gros caillou, aussitôt insignifiant dans le vide qui l'absorbe.

Mais je le saurai, petit Rey, je le verrai, car en bas dans la cité rien ni personne n'échappe au calcul souverain du mouvement conjugué de la matière et du temps.

BING !

Il capte, analyse, plie et déplie, tourne et retourne. Il se doute. Il me devine. Mais le vide reste le vide et le doute demeure pour toujours.

Et moi, petit Rey, as-tu deviné qui je suis ?

BLA-BLA-bla...

Je me suis levé. J'ai grimpé pour rejoindre le sommet de la montagne. La roche blanche, lisse et fracturée, prend la fraîcheur de la nuit qui vient. Mes doigts sont gourds, presque insensibles, mais je pourrais continuer à escalader sans eux, les yeux fermés, car le cheminement sauvage à la frontière du vide est désormais inscrit au plus profond de moi...

Essaye donc, petit Rey, rejoins ce que tu crois être ta force, fais confiance en ton seul esprit, oublie un temps ton corps vivant, oublie ta grâce, rejoins-nous enfin, seul et libre !

BLA-bla-bla...

Au sommet, le paysage s'est refermé sur lui-même. Plus à l'ouest, une montagne haute et escarpée brille encore faiblement. Le soleil a disparu derrière une gigantesque paroi rocheuse, depuis plusieurs heures déjà.

VLOUM-VLOUM-VLOUM...

Plus bas, dans la vallée, vers la cité, le vrombissement des machines volantes a commencé. On dit que leurs pilotes sont des masses vivantes, informes et translucides, fondues au cœur même des pièces mécaniques qu'elles (ils) dirigent. Le soleil les tuerait. Toute la nuit, les machines volantes captent inlassablement tout ce qui leur échappe encore.

Bla-bla-bla...

VLOUM-VLOUM-VLOUM...

J'ai rejoint la grotte dans la montagne avant que le vacarme de la nuit ne m'atteigne.

Flic-flac-floc...

FLIC-flac-floc...

FLIC-FLAC-floc...

FLIC-FLAC-FLOC...

Scintillement cristallin assourdissant. Du fin fond de la cavité raisonnent les larmes de ceux qui m'ont précédé, à moins que ce ne soient les pas de ceux qui suivent ? Il n'est pas permis de douter car il faut malgré tout survivre à la folie qui me guette.

Il est l'heure de dormir seul en leur étrange et lointaine compagnie.

Bla-bla...

Te souviens-tu, petit Rey, des vraies raisons de ton départ ?

— Va te faire soigner, espèce de malade !

— Malade de quoi ?

— Regarde-toi ! Tu es satisfait de la situation ?

— Quelle situation ?

— Mais nous deux ! Allez, sors, dégage, je ne veux plus te voir ici !

— Il n’y a donc rien à faire ?

— DÉ-GA-GE ! C’est clair ?

Ah, ah, ah !... Tu aimerais bien que ça finisse ainsi, petit Rey : un cauchemar, un simple cauchemar conjugal ?

— Parlez-moi de vos malaises, ou plus précisément des conditions dans lesquelles ils surviennent.

— C’est compliqué, c’est confus, il faudrait définir ce qui relève des causes et des effets, du mental et du physique, de...

— Voyons, nous sommes ici pour parler du psychique, le reste, vous savez... Exprimez vos pensées comme elles viennent, ne réfléchissez pas trop ! Mettre des mots à vos maux, il n’y a pas d’autres solutions à vos problèmes !...

— Ça a sans doute commencé avec les films pornographiques, j’en suis devenu complètement addict, dès la sortie de l’enfance.

— « Addict », c’est-à-dire ?

— J’éprouve un besoin incontrôlable d’en visionner, chaque jour, chaque heure, encore et encore... C’est littéralement vertigineux ! Mais ce n’est pas que cela. Ceux que j’ai déjà vus ne me quittent plus, je me refais les scènes en boucle, chaque jour, chaque heure, chaque seconde, encore et encore... C’est littéralement vertigineux !

— Quelles sont ces « scènes » ? Je veux dire, avez-vous une attirance particulière pour certains genres de films pornographiques bien particuliers ?

— Au début, non. Il faut dire que le choix était restreint, il n’y avait pas encore internet. Et puis comme je vous l’ai déjà dit, j’ai commencé avec ceux de mon père.

— Diriez-vous donc que vos choix étaient en quelque sorte les siens ?

— En quelque sorte, oui, mais j’ai eu des périodes durant lesquelles je choisissais tout de même plutôt tels films que tels autres.

— Vous avez des exemples ?

— Les scènes entre filles, parfois interraciales, longtemps des sodomies, souvent des fellations, plutôt avec des jeunes, mais avec des vieilles aussi... Je n’ai jamais trop aimé les partouzes, mais j’adore plus que tout être surpris. C’est ce qui m’a amené à chercher toujours plus loin. Et, croyez-moi, avec le porno, je n’ai jamais été déçu du voyage !

— « Plus loin », c’est-à-dire ?

Hi, hi, hi, vieux vicelard adepte des petites jeunettes, ou ado boutonneux curieux des vieilles décaties ? Alors, petit Rey, tu te crois encore au collège ou déjà en maison de retraite ? Pervers, attardé, demeuré ! Allez, petit Rey, parle, crache-la ta merde ! TA GROSSE MERDE MOLLE !

— J’ai paniqué quand je les ai vus arriver, mais je ne pouvais plus revenir en arrière, d’autres fenêtres s’ouvraient sur mon écran, à chaque minute, à chaque seconde, encore et encore... C’est littéralement vertigineux ! Ils m’ont repéré, à coup sûr... J’ai tout débranché, mais c’était trop tard ! Je ne voulais pourtant pas ça !...

— « Ça », c’est quoi ?

Oh, oh, oh, petit Rey, il est temps de tout avouer, vas-y, il paraît que ÇA libère, il paraît que ÇA allège !

CLAC !

— Voyons, revenez ! Ne partez pas comme ça !

Te souviens-tu, petit Rey, des vraies conditions de ton départ ?

VLOUM-VLOUM-VLOUM...

— Réveille-toi mec, faut qu’on parte, ils seront bientôt là !

— Mais où aller, Max ?

— Où on pourra mec ! Sûrement en montagne, comme d’habitude !

Nous avons rempli nos sacs à dos mécaniquement, en y entassant quelques-uns de nos précieux biens – d’abord le sac de couchage, ensuite les habits chauds et imperméables, enfin la nourriture. Une puissante torche, soudain, a percé la nuit au-dessus de nos têtes, fouillant les blocs et la végétation alentours. D’autres lumières ont surgi, se sont croisées, se sont mêlées aux aboiements et aux grognements des artifices canins, qui montaient inexorablement vers la jungle, vers nous deux.

OUAF-OUAF, GRRR, GRRR...

— Dépêche-toi, bordel ! On escalade par le 48 rouge en dalle et on enchaîne par le 56 jaune en traversée jusqu’à la tour. De là on file à travers bois jusqu’aux premières falaises. La montagne, mec, c’est notre seule issue !

— Hé, là-haut, ne bougez plus ou on tire ! Attention, à trois on fait feu !

— Non, non, sergent, du calme, ce n’est pas leur sang qui m’intéresse. Laissez-les donc s’amuser, laissez-les donc s’amuser encore un peu...

Le caillou est froid et humide, la forêt silencieuse. Loin de la cité et de la jungle, nous marchons et grimpons, grimpons et marchons, en se fiant uniquement aux montagnes environnantes, qui émergent peu à peu de la nuit finissante.

POU-POUM, POU-POUM...

Poitrine en feu, jambes en béton, pieds concassés. Montagnes de souffrance.

Et de la confrontation aux limites naîtra la divine douleur... Patience, petit Rey, patience, une brèche d'espérance s'ouvrira tôt ou tard dans ta pitoyable fuite... Et alors je t'attendrai.

POU-POUM, POU-POUM...

Le col est si large que seul le regard porté aux sommets des deux montagnes qui l'encadrent nous confirme que nous y sommes bel et bien.

Et tu verras, petit Rey, mon doux rêveur, que les souvenirs de ton enfance ne suffiront pas à te faire vivre ici, et à te sauver là-haut... À te faire vivre et à te sauver de quoi et de qui d'ailleurs ?

POU-POUM, POU-POUM...

— Nous contournerons une première montagne par l'est, mec, puis nous monterons en direction d'une seconde, plus au nord. Il nous faudra atteindre le jardin suspendu avant ce soir, pour y passer la nuit prochaine.

— Qui te dit, Max, qu'ils ne viendront pas jusque là-haut ?

— Marche, grimpe, grimpe, marche, et tais-toi donc mec !

POU-POUM, POU-POUM...

Pierriers, cheminées, câbles, cordes, pitons, encorbellements et pierriers encore.

POU-POUM, POU-POUM...

Enfin arrivés. Le jardin est tout ce qu'il y a de plus suspendu : entre deux falaises, à mi-pente, il s'accroche au versant sud de la montagne. Plus bas, tout au fond de la vallée, on devine la cité, ses deux rivières, et plus loin encore l'entrepôt de transformation des plantes sauvages, sur la presqu'île.

— D'ici, mec, nous les verrons arriver...

Feu, eau, viande, sommeil, hauteur, vide, rêves vertigineux en boucle.

Et les étoiles, au-dessus de toi petit Rey, te regardent malicieusement, plissant jusqu'à l'aube leurs pupilles métalliques. N'ouvre pas tes yeux, petit Rey, reste avec moi...

VLOUM-VLOUM-VLOUM...

— Max, Max, réveille-toi bordel, ils arrivent ! Max, bon dieu, mais réveille-toi ! Max, merde, vite, ils arrivent ! Max, non, pas toi !

Te souviens-tu, petit Rey, des vraies conséquences de ton départ ?

Milliers de milliers de gouttes d'eau traversant la masse rocheuse de la montagne jusqu'à cette poche d'air ouverte sur l'extérieur par l'existence de ce long boyau horizontal et souterrain dont l'une des deux extrémités a pour simple nom la grotte.

Tout à fait seul. Et c'est pourtant ici que j'ai compris que je ne serai plus jamais seul.

En es-tu si sûr, petit Rey, en es-tu si SÛR ?

Flic-flac-floc...

— Oh, hé, y a quelqu'un ici ? Oh, hé, répondez, y a quelqu'un ici ?

Tu vois, petit Rey, il n'y a personne ici...

Il suffit d'y croire, et comment ne pas y croire ? Ces pas, ces voix, dans la grotte ou dans ma tête ? Et si je ne leur échappe pas, et si je leur échappe ? Elles (ils) me parlent, dans mon sommeil ou pas, mais bientôt ils (elles) seront là, pour de vrai, ou pas ?...

FLIC-FLAC-FLOC !

J'en suis sûr et certain, bordel de merde : JE NE SUIS PAS SEUL ! Il suffit de le dire comme ça, non ?

— N'ayez plus peur de venir à moi ! Voyez, j'ai tout quitté ! Vous ne trouverez pas l'ombre d'un artifice en moi. N'ayez crainte, je suis comme vous : nu, parfaitement nu, fou, parfaitement fou !

Ils attendent juste que tu partes, petit Rey, que tu guides leurs pas vers le combat qui s'annonce, et rien d'autre. Notre affrontement est désormais inéluctable, petit Rey, inéluctable...

Rejoindre le col sous le chaud soleil de midi. Silence absolu de sa lumière protectrice. Seuls quelques artifices venus de la cité, bien dissimulés dans le paysage, supportent encore les rayons du soleil. Ils patrouillent mollement, fatigués par le jour.

— Il est là, maître, regardez-le, c'est un de ces derniers sauvages, sans doute venu de la jungle...

— Mais de qui parlez-vous, sergent ? Je ne vois que des arbres et des pierres sous le chaud soleil de midi.

— Là, devant nous, près du col ! Je vous assure, maître, je le vois !

— Il s'amuse de vous, sergent, il s'amuse. Laissez-le donc s'amuser, laissez-le donc encore un peu...

Les artifices ne sont rien pour toi, petit Rey, ils ne concernent que la cité, et tu l'as quittée depuis bien longtemps déjà, n'est-il pas ? Il faudra tout de même songer à y revenir, ça aussi c'est inéluctable... Es-tu enfin prêt ?

Descendre vers la cité endormie, avant la fin du jour, seul, vraiment seul ? À la jungle, retrouver l'arme cachée par Max.

Retourne-toi, petit Rey, et regarde : ils et elles sont nombreux maintenant, ils et elles t'ont suivi jusqu'ici. Vous n'êtes qu'UN désormais. Bientôt une armée. Prêt au combat petit Rey ?

— Encore un peu de gigot ? Des pommes de terre ?

— Non, merci, je vais m'allonger.

— Pas de fromage ? Pas de dessert ? J'ai fait une tarte aux pralines, comme tu les aimes bien...

— Non, merci, je me sens fatigué, il faut que je m’allonge.

— Tu as peut-être trop bu ? Il est fort ce vin rouge, hein René ? Oh que oui, quatorze degrés sur l’étiquette, c’est un vin du sud ça, un vin qui cogne !

— Je vous laisse, je monte, je...

PIN-PON-PIN-PON...

— Oh non, pas elles, pas les sirènes ! Vous ne les entendez pas ?

— Non. Tu entends quelque chose René ?

— ...

PIN-PON-PIN-PON...

— Je vais au salon, j’ai la tête qui tourne, il faut que je m’allonge...

— Et ça y est, ça recommence ! Je t’avais bien dit de ne pas ouvrir ce vin, René, il est trop fort !

Ma tête comme un gyrophare, ma jambe comme une baudruche, qui enfle, enfle... Du canapé rouge du salon à moitié bouffé par le chien, je vois des yeux s’ouvrir sur le plafond crème, puis bientôt arrive toute une armée d’insectes, de lézards, de coléoptères – grouillement très vite indéterminé, noyé dans sa propre profusion démentielle.

Je suis l’être de tous les temps et de tous les lieux, petit Rey, fouillant éternellement en chacun de nous. Il n’y a pas d’autre issue que moi petit Rey...

Je ferme les yeux. Non, vraiment, pas d’autre issue ?

PIN-PON-PIN-PON...

— Il faut faire quelque chose, René, on ne peut pas le laisser comme ça !

— ...

— Ça va aller, ça va aller, vous inquiétez pas, laissez-moi me reposer un peu... J’ai juste mal à la jambe, mais ça va vite passer.

— Tu as mal comment, mon chéri ? Sur une échelle de dix : plutôt six, sept, huit ?... C’est pas normal d’avoir brutalement mal comme ça ! René, et si c’était une phlébite ? Est-ce que la douleur se situe vraiment à un point précis ? Et, si oui, est-ce que ce point bouge ? Dans la jambe, le poumon ? Et si c’était une embolie ?

— Non, peut-être, je ne sais pas...

— Il faut l’emmener à l’hôpital, René, il faut l’emmener ! J’ai un mauvais pressentiment : et si le caillot de sang remontait jusqu’au cœur ?

— ...

PIN-PON-PIN-PON...

— Putain, Max, j’ai bien cru que tu te réveillerais jamais !

VLOUM-VLOUM-VLOUM...

— Et merde, encore les machines volantes ! Vite mec, face contre terre, yeux fermés ! Pense à escalader mec, ne t'arrête surtout pas d'y penser ! GRIMPE !

Flots jaunes et blancs des puissants projecteurs dans la nuit noire et vrombissante.

VLOUM-VLOUM-VLOUM...

— Cette fois ils sont deux sauvages, maître, quelque part par là, on les voit par intermittence...

Odeur et goût de la terre sèche mêlée d'herbes grasses, picotements des cailloux sur les zones de mon corps en contact direct avec le sol dur et froid. Pensées et corps absorbés par les éléments du paysage. Sensations douloureusement vivantes. Le rocher est bientôt là, avec et en nous.

VLOUM-VLOUM-VLOUM...

— Oui, ce sont bien eux sergent, il n'y a pas de doute : les deux sauvages évadés de la jungle et qui ont trouvé refuge dans la montagne. Mais ils s'amuse encore de nous, ici comme en bas...

— J'envoie les artifices canins, maître ?

— Si vous voulez, sergent, si vous voulez...

OUAF-OUAF, GRRR, GRRR...

Pied gauche sur une cupule évasée, main droite dans un trou en bi-doigt tendu, verticale main gauche en intermédiaire, pied droit en drapeau pour atteindre main gauche une bonne réglette bien franche, pied droit en adhérence sur du crépi, montée de pied gauche très haut sur une strate en pente...

— Continue mec, allez, souffle bien, on y est presque !

OUAF-OUAF, GRRR, GRRR...

Il faudra un jour songer à arrêter l'escalade, petit Rey, et enfin se mettre à faire des choses plus sérieuses, non ?

— Rien, maître, les artifices canins n'ont rien trouvé. C'est comme si les deux sauvages s'étaient volatilisés dans le paysage.

— « Amusés », sergent, c'est comme s'ils s'étaient « amusés » dans le paysage. Laissez-les donc s'amuser, laissez-les donc encore un peu...

« C'est comme en escalade, mec, tout est dans la position des épaules : elles doivent accompagner le geste et le mouvement, et donc ici la trajectoire de la balle... »

BANG !

Tu vois, Max, j'ai bien retenu la leçon. Pile dans la caboche de ce sale cabot, un vieil artifice canin de la huitième génération, inusité depuis bien longtemps. Un comme il en traîne tant autour de la jungle.

La puce tech est toujours implantée en haut du dos, presque à la base du cou, entre les deux omoplates de la bestiole, là où celle-ci ne risque pas de l'arracher en se grattant.

Une petite incision de la pointe de mon couteau, tout comme tu me l'avais montré Max, et voilà entre mes deux doigts le précieux et minuscule sésame pour la cité, pas plus gros qu'un grain de blé, noir comme la nuit la plus noire.

Évidemment, ce n'est pas une puce tech de dernière génération, sinon elle ne serait pas là, ce soir, à traîner du côté de la jungle dans la carcasse à moitié pourrie d'un vieux cabot artificiel, au plus profond des bas-fonds de la cité, à la lointaine périphérie. Mais avec un peu de bonne volonté et beaucoup d'imagination, elle devrait me permettre d'habiter au moins quelques heures un artifice à peu près potable. Elle devrait « nous » permettre...

OUAF-OUAF, OUAF-OUAF !

Tu entends, petit Rey, il t'appelle déjà ce bon vieux toutou qui n'attend plus que toi. C'est bon signe ça, vas-y, fonce ! Moi aussi je t'attends... Je « vous » attends...

OUAF-OUAF, OUAF-OUAF !

OUAF-OUAF, OUAF-OUAF !

Une nouvelle incision, toujours de la pointe de mon couteau, en haut de mon front cette fois, à la base de mon cuir chevelu, là où la puce tech aura la meilleure interaction avec mon cerveau.

Sous mon index qui appuie fort sur la plaie jusqu'à ce que le sang se tarisse, désormais en moi, la puce tech se met à chauffer sous ma peau et à battre à l'unisson du flot de mes pensées les plus sauvages... De « nos » pensées.

OUAF-OUAF, OUAF-OUAF !...

OUAF-OUAF, OUAF-OUAF !...

GRRR, GRRR...

GRRR, GRRR...

Les entends-tu, petit Rey, ces milliers et milliers d'ombres qui te suivent et vibrent au tempo de la puce tech miraculeusement démultipliée en toi ? Je vous attends, je vous attends tous...

Oh que oui je les entends ! Et je sens déjà comme en moi leurs crocs acérés, prêts à mordre.

— Allongez-le, ma grande, il faut lui poser une intraveineuse au plus vite.

— Mais il est bien trop agité docteur !

— Alors maintenez-le ! Et demandez de l'aide s'il le faut.

Oh, cher plafond, qu'as-tu à me dire ? Fais sortir de ta surface crème les insectes immondes qui viendront me délivrer en même temps qu'ils me dévoreront corps et âme.

— Ça y est, docteur, ça y est, son avant bras est dégagé !

— Alors allons-y ma grande, ne perdons pas de temps, piquez donc !

— Voilà, voilà, la veine est belle, l'aiguille est bien dedans...

— Et vous deux, ne le lâchez pas ! Il manquerait plus qu'il arrache tout !

— C'est bon, docteur, c'est enfin prêt !

— Tenez la seringue ma grande, et on y va sans attendre, comme ça, c'est bien, on pousse...

— Et voilà, c'est tout passé d'un coup docteur, sans problème !

— Attendons cinq bonnes minutes ma grande, le temps que le produit fasse effet... Continuez à bien le tenir vous deux.

Ah te voilà enfin, toi, beau lézard préhistorique. Toujours dans le même coin du plafond crème, à t'agiter sur place. Je quitte mon corps pour te rejoindre. Bientôt je quitte mes pensées aussi. Agitation perpétuelle de nos pattes respectives dans un espace inconnu. Grouillement sans fin.

AH ! ENFIN LIBRE ?

— Il s'est complètement relâché docteur.

— Très bien, ma grande, très bien, vous pouvez disposer. Vous deux aussi.

Alors, petit Rey, tu t'amuses moins maintenant, hein ? Tu vas bientôt te mettre aux choses sérieuses, n'est-ce pas ? Es-tu enfin prêt à passer de l'autre côté du miroir ?

VLOUM-VLOUM-VLOUM...

— Tu crois qu'on va s'en sortir Max ?

— Putain, mec, on a suffisamment grimpé sur les blocs les plus scabreux de la jungle, en bas dans la vallée, pour ne pas se laisser impressionner par la première montagne venue !

— Mais cette montagne, Max, tu la connais vraiment bien ?

— Putain, mec, laisse faire le feeling, la vibe, détends-toi un peu ! Le rocher et nous, et rien d'autre : là voilà notre montagne ! L'escalade, c'est pas plus compliqué que ça !

— Et si on se perd en route ? Y paraît que le versant sud de la montagne est en rocher pourri, et que sa face nord est barrée par de grands surplombs infranchissables...

— Et bien on tracera tout droit, à l'est ou à l'ouest, comme on voudra, entre le rocher pourri et les grands surplombs ! Regarde-moi, mec, cette belle zone de dalle grises, et au-dessus ces magnifiques fissures bien franches... Tu la vois, maintenant, cette superbe ligne à suivre, cette magnifique face à escalader ?

— Un peu trop lisses ces dalles grises, et un peu trop déversantes ces fissures, tu crois pas Max ?

...

— Putain, mec, quel stressé de la vie tu fais ! J'aurais dû m'en douter dès le début ! Déjà, à la jungle, t'avais toujours mal quelque part, toujours un pet de travers...

Allons, petit Rey, écoute donc le bon docteur, ou parle-lui si tu préfères, ou tais-toi et prends bien gentiment ton traitement. Mais par pitié, arrête de t’amuser comme ça !

VLOUM-VLOUM-VLOUM...

— Putain, mec, fais gaffe, tu vois bien que la zone de faiblesse est droit devant, en plein milieu de la face ! T’es parti beaucoup trop à droite ! Suis la fissure au lieu de t’acharner sur ces putains de strates pourries !

— OK, Max, OK, je fais au mieux mais je commence à dauber... J’ai les avants-bras en feu, gorgés d’acide lactique à m’en faire péter une durite ! Merde, Max, je crois bien que je vais pas tarder à tout lâcher !

Voilà, voilà, petit Rey, c’est mieux comme ça, tourne ton joli minois vers le gentil docteur...

VLOUM-VLOUM-VLOUM...

— Et bien voilà, mec, c’était pas si compliqué d’arriver en haut ! Regarde tout en bas maintenant : on les a passées comme une lettre à la poste ces foutues dalles grises et ces maudites fissures déversantes ! On l’a eue cette face !

— Je sais pas comment on a fait Max... T’es un vrai magicien du vide...

— L’entraînement mec, l’entraînement, et avec un peu de feeling et de vibe par dessus tout ça ! La jungle et ses blocs, mec, y a rien de tel pour te former un bon grimpeur ! Dès que ces trous de balle de la cité et leurs putains d’artifices canins auront fini de vouloir nous bouffer les couilles, on y retourne escalader comme dans le bon vieux temps ! Je me fais chier dans ces montagnes, et en plus on s’y pèle le cul... Et, mec, ça va ? T’as l’air tout chose ?...

— Oh que oui Max, et ça va même mieux que jamais depuis qu’on est arrivés au sommet !

GRRR, GRRR !...

Ah putain d’enculé de ta mère, sale petit Rey, tu m’as bien mordu la main mon salaud ! Et tu t’es bien carapaté, comme d’habitude... Crois-moi que je ne vais pas te laisser t’amuser comme ça, mon petit Rey, crois-moi bien...

Il a bien fallu se ravitailler avant de prendre le long chemin qui devait nous mener tout au bout de la presqu’île, à l’extrémité ouest de la cité, dans cette zone désertique de la vallée où seul se dresse l’immense entrepôt de transformation des plantes sauvages.

Bien avant donc, non loin de la jungle, sur la rive droite de l’une des deux rivières qui traversent la vallée et enserrant la cité, nous avons fait une halte au camp des russes. Il y a toujours eu une certaine solidarité entre eux et ceux de la jungle. Et, surtout, les russes ont toujours adoré les chiens.

Alors, quand ils nous ont vu arriver, immense meute jappant et hurlant à la mort dans la nuit, ils ont fait ce qu’ils font avec tous les chiens de passage par chez eux : sortir des dizaines de gamelles,

qu'ils ont aussitôt remplies d'eau et de croquettes, ces dernières extraites de sacs énormes, qu'ils avaient dû chourer dans des supermarchés à la périphérie de la cité.

— Bons toutous ça, sauvages et affamés... Bienvenus à vous au camp des russes !

OUAF-OUAF, OUAF-OUAF !

Tu vois, Max, c'est le meilleur test ça : si les russes nous prennent pour de vrais cabots, c'est que cette vieille puce tech marche encore très bien. Ces connards de flics de la cité n'y verront que du feu...

— Si vous voulez rester pour la nuit, pas problème ! Y a plein place à côté des tentes, et encore eau et croquettes pour braves toutous sauvages demain matin !

OUAF-OUAF, OUAF-OUAF !

WOUF-WOUF, WOUF-WOUF !

— Ah ben ça incroyable : chiens à nous semblent parler avec vous, toutous étrangers ! Amis-amis ! De quoi vous tous causer ?...

OUAF-OUAF, WOUF-WOUF, OUAF-OUAF, WOUF-WOUF !

— Vous tous rassemblés comme vraie meute de loups, ma parole ! Vieux proverbe russe dire : « quand loups s'assemblent, hommes tremblent ! »

WOUF-WOUF, OUAF-OUAF, WOUF-WOUF, OUAF-OUAF !

OUAF-OUAF, WOUF-WOUF, OUAF-OUAF, WOUF-WOUF !

— Et autre vieux proverbe russe dire aussi : « vengeance des loups n'attend jamais fin de la nuit ! »

OUAF-OUAF, WOUF-WOUF, OUAF-OUAF, WOUF-WOUF !

WOUF-WOUF, OUAF-OUAF, WOUF-WOUF, OUAF-OUAF !

OUAF-OUAF, WOUF-WOUF, OUAF-OUAF, WOUF-WOUF !

— Et encore dernier vieux proverbe russe dire : « quand sang doit couler, loups toujours là ! »

WOUF-WOUF, OUAF-OUAF, WOUF-WOUF, OUAF-OUAF !

OUAF-OUAF, WOUF-WOUF, OUAF-OUAF, WOUF-WOUF !

WOUF-WOUF, OUAF-OUAF, WOUF-WOUF, OUAF-OUAF !

OUAF-OUAF, WOUF-WOUF, OUAF-OUAF, WOUF-WOUF !

— Alors, mon petit bonhomme, on vient voir le producteur pour devenir une star ?

— Euh, non, c'est juste pour découvrir le métier, faire mes gammes...

— « Faire mes gammes » : ah, Ah, AH, c'est la meilleure celle-là ! Fernande, Jacqueline, vous avez entendu ? Le jeune homme veut faire ses gammes ! Ben voyons voir si notre apprenti musicien possède un instrument à la hauteur de ses ambitions...

— ...

— Et bien, mon petit bonhomme, baisse ton calbut et montre-nous ton popaul ! Le producteur a besoin de savoir ce que t'as dans la culotte ! Tu crois qu'on joue avec quoi ici, des Stradivarius ?

Floup...

— Ben c'est un bon début mon petit bonhomme : elle n'est ni trop petite ni trop grande. Les trop petites ne font pas rêver et les trop grandes frustrant. Là, on est dans la bonne moyenne, de celles qui passent bien à l'écran, et surtout jusque dans la tête de nos clients avides de sensations fortes, mais à leur portée...

— Vous arrivez à voir tout ça sans même qu'elle soit en érection ?

— Le métier, mon petit, le métier... Cinquante ans de métier qu'il a au compteur ton producteur... Mais t'as raison mon bonhomme, faut la voir en action, sinon ça veut pas dire grand-chose.

— Vous voulez que je me masturbe ?

— Ici, on a passé l'âge de la branlette, mon petit ! Nos clients ne paient pas pour quelque chose qu'ils peuvent faire tout seuls chez eux, sans nos films !

— Alors ?...

— Alors je vais t'envoyer la Fernande puis la Jacqueline, histoire qu'on voit un peu ce que ça donne pour de vrai, avec une jeunette puis une vieillasse.

Oh dieu de tous les démons, doux Jésus, la Fernande pourrait être ma mère ou même ma grand-mère... Quant à la Jacqueline, elle possède la même silhouette juvénile que mon tout premier amour...

— Je te sens surpris, mon petit bonhomme, ou même gêné aux entournures ? Mon assistant t'avait pas prévenu qu'on est ici spécialisés dans le mélange des âges ? Des jeunes avec des vieilles, des vieux avec des jeunes... Enfin, bon, t'as compris le truc ? Et ce qu'on attend donc de toi ?...

— Non, non, enfin oui, oui, oui... C'est juste que j'ai pas encore l'habitude : toutes ces lumières d'un coup, ces caméras qui bougent et font du bruit, ces gens tout habillés qui entrent et qui sortent sans arrêt de la pièce...

— Abstraction ! Tel est le maître mot de ce métier, mon petit bonhomme : ABSTRACTION ! Ici, on fait en quelque sorte des maths, on est dans l'abstraction pure et dure : du cul, du cul et du cul, et rien d'autre que du cul ! Le reste n'existe pas, plus jamais... Concentre-toi sur ta bite et les équations infinies qui peuvent en découler – si j'ose dire – et fais abstraction de tout autre chose. Même la Fernande – sa peau flasque mille fois étirée, ses orifices ultra dilatés, son visage refait et maquillé à la truelle, ses cris insensés de guenon en chaleur –, et bien même tout cela ne doit plus exister pour toi, surtout pas... Elle n'est là que pour t'aider à réaliser tes équations mathématiques,

ta géométrie dans l'espace si tu veux bien. Allez mon petit, on tourne maintenant, et rappelle-toi : il n'y a plus que toi et ta bite dans cette nouvelle abstraction à venir ! Tu es le seul maître à bord ! Silence, on tourne !

Et bien, mon petit Rey, tu vois, ce n'est finalement pas si compliqué que ça, le porno...

— Le problème, mec, c'est qu'on est trop seuls, là-haut dans la montagne...

— Putain, Max ! Ça fait pas trois jours qu'on est là et tu penses déjà qu'à rejoindre la jungle et ses miséreux, à redescendre dans cette vallée pourrie, vers cette cité de merde !

— Fait trop froid ici, mec, et en plus on a presque plus rien à se mettre sous la dent...

— Et en bas ces enfoirés de la cité et leurs maudits artifices en tous genres ne tarderont pas à nous mettre le grappin dessus !

— Faut qu'on trouve à bouffer, mec, ici où là-bas, ça c'est obligatoire...

— À part ces putains de moines à la solde de la cité, y a plus personne d'à peu près vivant dans la montagne, et tu le sais aussi bien que moi Max !

— C'est vrai mec... Y a plus que des artifices et des moines ici, et peut-être quelques sauvages en fuite, sans doute tout aussi invisibles et paumés que nous deux... Quant aux moines, ne pense même pas à les approcher : ils sont la caution morale de la cité depuis le début et les uniques fournisseurs en plantes sauvages de l'entrepôt de transformation, donc plus surveillés que n'importe qui, et certainement mieux dissimulés que les artifices eux-mêmes !

— À part si on s'en prend à quelques éléments isolés, des éléments qui se croient bien protégés par les babioles technologiques de la cité, des éléments qui s'aventurent haut dans la montagne, là où nous seuls pouvons aller, Max, grâce à l'escalade...

— Tu veux parler des moines qui sortent matins et soirs sous le couvert de l'artifice cartographique, pour ramasser ces foutues plantes sauvages d'altitude si nécessaires à la cité et à l'entrepôt de transformation, la seule raison d'être encore ici de leur fameux monastère, si haut dans la montagne ?...

— Exactement, Max, exactement...

— Admettons mec, admettons, mais comment savoir précisément où butinent ces tarés de la tonsure ? La montagne, mec, c'est un peu plus grand que notre jungle !

Oh, oh, oh, le vilain petit Rey que voilà, le sale petit sauvage, il a volé quelque chose, n'est-ce pas ? Tourne ta tête vers moi, petit Rey, sors tout de suite ces mains de tes poches !

— Avec ça Max !

— Putain, mec, mais c'est un artifice cartographique de la montagne à mémoire vectorielle ! T'as chopé ça où mec ?

— Disons juste que je suis parti de chez mes vioques avec quelques petites avances sur mon héritage... Regarde, il suffit d'activer l'assistant vocal comme cela, de lui parler distinctement de nos amis moines en vadrouille dans le coin, et cette jolie carte s'animerait jusqu'à nous inclure dans le dédale de sa réalité artificielle et virtuelle, jusqu'à nous conduire pour de vrai auprès de nos sympathiques cueilleurs de plantes, jusqu'à nous montrer leurs jolies tonsures bien blanches émerger au-dessus de...

— T'es un génie du vide, mec, toi aussi ! Putain, regarde, tout bouge déjà autour de nous, il a suffi de quelques mots de toi, de deux ou trois phrases prononcées, de... Mais, mec, tout ce bordel technologique de la cité ne risque-t-il pas de nous faire repérer plus vite que prévu par toute la flicaille artificielle de la cité ? J'aimerais mieux ne pas recroiser de sitôt leurs putains de machines volantes, et encore moins leurs sales artifices canins...

— Si, Max, si, le risque est réel... Mais toujours moindre qu'en redescendant dans la jungle ! Le temps que ces abrutis de la cité activent leurs artifices et arrivent jusqu'à nous, on aura foutu le camp plus haut dans la montagne, comme on sait le faire, et cette fois avec de la bonne bouffe de moine à nous mettre sous la dent !

La rivière s'écoule, sombre et silencieuse, vers le triangle de terre formé par la confluence avec l'autre rivière de la vallée, tout aussi sombre et silencieuse que la première...

Nos coussinets sur la piste défoncée, en rive droite de l'une des deux rivières enserrant la cité, sont plus légers au contact du sol que les feuilles mortes qui tombent par milliers, arrachées des arbres par un vent d'automne violent, venu du sud, un vent annonciateur de pluies diluviennes.

Les nuages noirs englobent la montagne et descendent peu à peu vers la vallée, précédés plus bas d'une brume blanchâtre et étirée qui, étrangement, se déplace en sens contraire du vent dominant.

VLOUM-VLOUM-VLOUM...

Les premières gouttes de pluie ont zébré l'obscurité, celle-ci traversée ici ou là par les puissants projecteurs des innombrables machines volantes. Tantôt blanches ou jaunes, les lumières aveuglantes peinent pourtant de plus en plus à percer l'épaisse masse nuageuse noire qui recouvre désormais toute la cité, toute la vallée, et l'entrepôt de transformation des plantes sauvages lui-même.

VLOUM-VLOUM-VLOUM...

PIN-PON-PIN-PON...

VLOUM-VLOUM-VLOUM...

Une première sirène retentit entre les vrombissements des machines volantes, sans qu'il soit possible de dire où et quand précisément, tant le vent du sud perturbe et brouille tous les repères.

GRRR, GRRR, GRRR !

Des crocs blancs déchirent bientôt la nuit et des aboiements démentiels couvrent les hululements de la sirène tout autant que les vrombissements des machines volantes. Sous le premier mirador, non loin de l'entrepôt de transformation des plantes sauvages, un simple cri – étrangement réel et vivant – s'achève dans le brouhaha du vent et de la pluie.

PIN-PON-PIN-PON...

VLOUM-VLOUM-VLOUM...

GRRR, GRRR, GRRR !

GRRR, GRRR, GRRR !

Du sang rouge et bien frais coule et coule encore, vite emporté par les rigoles d'eau de pluie, depuis l'entrepôt de transformation des plantes sauvages dressé au-dessus des étendues poussiéreuses de la presqu'île déserte jusqu'aux flots sombres et silencieux des deux rivières qui se rejoignent, quelques centaines de mètres plus en aval. Ici un bras émerge de l'eau, là une tête aux yeux écarquillés apparaît dans la boue, quelques entrailles encore fumantes, sur le sol, attirent déjà deux ou trois corbeaux affamés.

PIN-PON-PIN-PON...

VLOUM-VLOUM-VLOUM...

GRRR, GRRR, GRRR !

GRRR, GRRR, GRRR !

GRRR, GRRR, GRRR !

L'éclat jaune des pupilles canines dilatées par l'excitation du sang et du meurtre transperce la pâle lueur des quelques projecteurs encore en action. Les machines volantes, impuissantes, passent et repassent, mais ne voient plus qu'une terre et une eau rouge écarlate.

PIN-PON-PIN-PON...

VLOUM-VLOUM-VLOUM...

GRRR, GRRR, GRRR !

GRRR, GRRR, GRRR !

GRRR, GRRR, GRRR !

GRRR, GRRR, GRRR !

Sous mon front canin, la puce tech ne fait plus qu'UN avec moi. Dans mon ombre, la meute ne fait plus qu'une seule et même armée de loups sauvages et destructeurs.

— Tu la sens bien ma grosse queue bien dure dans ton petit trou bien serré ma grosse salope. T'en veux encore de la queue bien dure dans ton petit cul sale petite chienne. Ouvre-moi bien ce petit cul bien serré ma salope que j'y mette ma grosse queue.

OH OUI, OH OUI, OH OUI !

TIENS, TIENS, TIENS !

Voilà, voilà, c'est pas mal ça, mon petit bonhomme... Amenez la Jacqueline maintenant. Allez, on reprend gamin, on recommence depuis le début, avec la jeunette cette fois. Silence, ça tourne !

— Ouvre bien grand ta petite bouche et suce-la bien comme il faut ma salope. Tu la sens ma grosse queue bien au fond de ta gorge ma petite chiennasse. Lèche-la bien toute entière ma petite salope.

TIENS, TIENS, TIENS !

OH OUI, OH OUI, OH OUI !

Bien, bien, on enchaîne gamin : sodomie de suite, et en levrette s'il te plaît, pas de temps pour les chichis !

— Prends-la profond dans ton petit cul. Bien jusqu'au fond ma salope. C'est bon, hein, ma grosse queue dans ton petit cul de chienne.

OH OUI, OH OUI, OH OUI !

TIENS, TIENS, TIENS !

Allez, stop mon petit bonhomme, maintenant on passe aux éjacs, pour finir. Commence par la Jacqueline pendant qu'elle est là. Et pense à en garder un peu pour la Fernande...

— Oh oui, c'est bon ça, avale tout ma petite chienne. Oh oui, c'est bon ça, avale tout ma chiennasse. Allez, prends-en, prends-en encore, encore et encore...

TIENS, TIENS, TIENS !

TIENS, TIENS, TIENS !

Holà, gamin, tout doux, ce n'est qu'un jeu là, une abstraction, des maths, des équations... On s'amuse mon petit bonhomme, rien de plus, faut pas prendre tout ça trop au sérieux !

TIENS, TIENS, TIENS !

TIENS, TIENS, TIENS !

TIENS, TIENS, TIENS !

— Regarde-les moi donc ces deux belles soutanes rouge vif, on peut pas les rater au moins !

— Parle pas si fort, Max, ils vont nous repérer...

— Un chacun mec : je m'occupe du gros, toi du petit...

— OK Max, OK...

— Par contre, mec, va falloir les prendre par surprise. On a qu'à grimper sur la falaise à leur droite, suffisamment haut pour pas qu'ils nous voient, puis on redescend une fois à leur niveau... Et là, COUIC, on a plus qu'à leur sauter dessus quand ils sont à quatre pattes dans leurs foutues plantes sauvages !

— OK Max, OK...

Escalade facile : main droite, main gauche, pied droit, pied gauche... Traversée facile : main droite, main gauche, pied droit, pied gauche... Descente facile : main droite, main gauche, pied droit, pied gauche...

YAAA, YAAA !

COUIC, COUIC

— Ah, ah, ils font moins les malins ces deux rougeauds avec chacun un couteau planté jusqu'à la garde en plein milieu de leur jolie tonsure toute ronde ! Hein Max ?

— Oh que oui mec, et pas qu'un peu mon neveu ! Ça c'est du travail de pro, mec ! Ah, ah, ils auront jamais mis leurs deux gros pifs aussi près de leurs foutues plantes sauvages ! Tiens, prends-ça dans les dents, connard de moine ! Et ça c'est pour tous les putains d'artifices de merde nourris par vos saloperies de plantes sauvages !...

— Du calme, Max, du calme, ils sont déjà morts de toute façon... Voyons plutôt ce qu'ils ont dans leurs besaces...

— Des plantes sauvages, mec, rien que des putains de plantes de montagne !... Et rien d'autre à se foutre sous la dent... Bordel, c'est pas des moines mais des ascètes de la graille, ces deux cons ! À croire qu'ils jeûnent toute la sainte journée !

— Mouais, effectivement Max, c'est pas avec ça qu'on va se remplir l'estomac ce soir...

— Regarde encore ton putain d'artifice cartographique de la montagne à mémoire vectorielle, mec, peut-être qu'on trouvera d'autres de ces connards dans les parages ?...

— OK Max, OK... Je vais la sor...

VLOUM-VLOUM-VLOUM...

BONG !

— Non, laissez Max, laissez-le, il a rien fait, lui est innocent !...

Alors, petit Rey, tu as enfin fini de t'amuser ?

Deux rivières de sang enserrant la cité en guerre. À l'intérieur de celle-ci, au pied de l'entrepôt de transformation désormais détruit, une bouillie d'hommes, de femmes, de machines modernes et de plantes sauvages. Partout dans la vallée, des chiens noirs aux crocs blancs et acérés, des chiens comme des loups, menés par Rey et Max. Ils broient tout sur leur passage.

Un film porno, braillard et sans fin, barbare et effrayant, étrangement hypnotisant. Rey en est la star absolue et définitive. Hommes et femmes de tous âges y copulent avec lui, sans discontinuer, nus et mêlés en une bouillie informe, de leurs naissances jusqu'à leurs morts, sous leurs propres yeux impuissants.

Un monastère sans âge, isolé au fin fond d'un vallon encaissé, derrière une montagne inaccessible. Seul dans sa minuscule cellule, mâchonnant quelques plantes sauvages ramassées ici ou là, le moine Max prie silencieusement et sans relâche. Ses pensées sont perdues vers d'obscurs dieux tout-puissants.